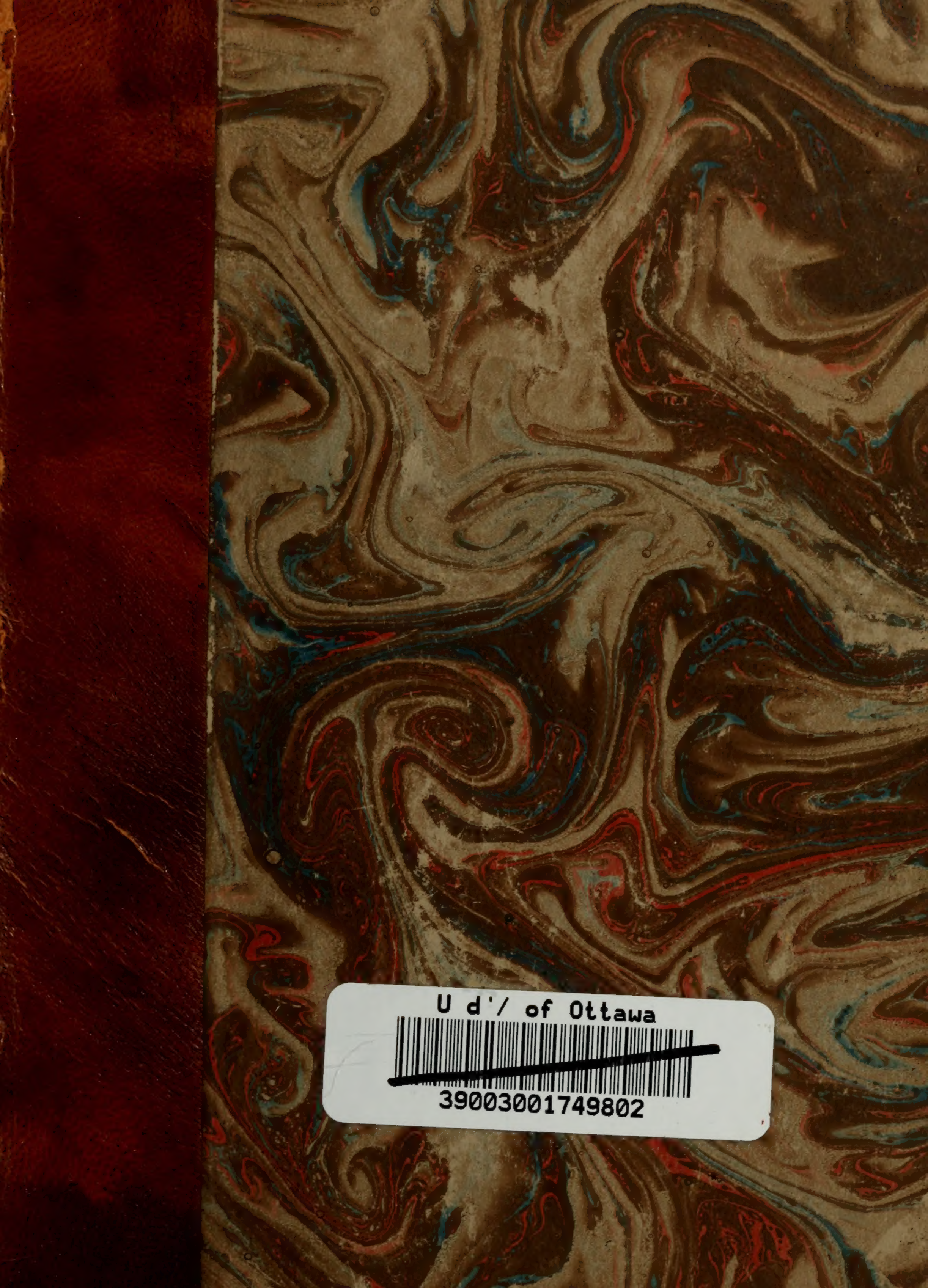
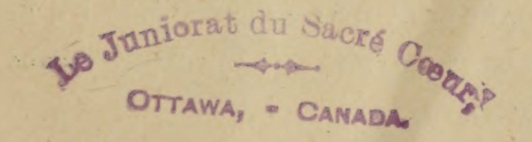

U d'/ of Ottawa
39003001749802



Semailles et Semeurs



DU MÊME AUTEUR

Le Poète Jean Bertaut, Abbé d'Aunay, premier Aumônier de la Reine, Evêque de Séez (1552-1611), 1 vol. in-8 raisin de xv-438 pages, orné d'une héliogravure et de fac-similés, d'autographes, 2e *mille*. (V. Lecoffre, Paris.)

Ouvrage couronné par l'Académie Française

Quae fuerit in Cardinali Davy du Perron vis oratoria, 1 vol. in-8 raisin de 100 pages. (V. Lecoffre.)

La Composition et le Style. Principes et Conseils, 1 vol. in-8 couronne, de viii-296 pages, 4e *édition*, 12e *mille*. (G. Beauchesne, Paris.)

Les Normands nos Pères, 4e *mille* (G. Beauchesne, Paris).

Un précurseur de Lamartine au début du xviie siècle, le poète-évêque Bertaut. Conférence faite à l'Institut catholique de Paris.

Notre-Dame de la Délivrande, 2e *mille* (G. Beauchesne, Paris).

L'héroisme et la Piété au Mont-Saint-Michel, 3e *mille* (G. Beauchesne, Paris).

Saint Pie V (1504-1572), 1 vol. de x-252 pages, de la collection « *Les Saints* », 2e *mille* (V. Lecoffre.)

Notre-Dame du Vœu a Cherbourg, 2e *mille*.

Saint Lo, évêque de Coutances.

La Bienheureuse Marie-Madeleine Postel (1756-1846), 1 vol. de xvi-213 pages, de la collection « *Les Saints* », 2e *mille*. (V. Lecoffre.)

GEORGES GRENTE

Docteur ès Lettres
Supérieur de l'Institut Saint-Paul de Cherbourg

Semailles et Semeurs

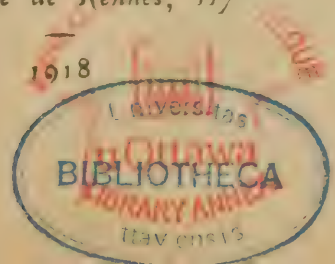
PROPOS D'ÉDUCATION

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
GABRIEL BEAUCHESNE
117, Rue de Rennes, 117

1918



IMPRIMATUR.

Constantiis, die 25ª décemb. 1917.

† JOSEPHUS, Ep. Constantien. et Abrincen.

Avant-Propos

Le livre que nous nous résignons à céder aux presses est une mosaïque. Des articles très divers le composent, reliés par l'idée dominatrice de l'éducation. C'est elle qui leur donne l'unité et permet au volume de se présenter et de se tenir.

Quelques-uns de ces articles semblent faire une fortune à des ouvrages dont la valeur n'égale pas les prétentions. Mais comme de telles œuvres ont la vogue, ou que l'on essaie de les accréditer auprès de la foule, il n'était pas inopportun de signaler leurs erreurs, de prévenir et briser leur fâcheuse influence.

D'autres livres ou tentatives méritent, au contraire d'être connus : il nous fut agréable de leur rendre hommage.

Sans nous borner à l'analyse et à la critique, nous avons essayé de mettre en relief les idées pédagogiques lancées, et de les étudier à la lumière de la vérité et de la prudence. Chaque fois que nous avons cru celles-ci atteintes, nous l'avons dit ouvertement, et même, quand l'honneur de l'Église était en jeu, avec vivacité. De tout temps, la critique n'a-t-elle pas fréquenté la satire, et usé, au bon moment, de ses services ?

Plusieurs articles de ce volume parurent dans les

chroniques d'education de la Revue pratique d'Apologétique. *On eut l'indulgence de leur accorder faveur. Honorable mais dangereuse sympathie, qui a conduit l'éditeur de la* Revue *à les vouloir réunir, comme c'est assez la mode. Nous invoquons ainsi pour excuse son initiative et d'aimables complicités.*

La bigarrure admise, nous l'avons préférée complète. Au lieu de chercher un fragile ensemble par le rapprochement factice de chapitres, qui pouvaient, à la rigueur, offrir des points de contact, nous avons demandé plutôt à l'alternance de l'éloge et du blâme, et à la variété tangible des sujets, un refuge contre la monotonie, et l'attrait de l'imprévu.

Le titre s'explique de lui-même; la métaphore est classique, et Notre-Seigneur y a souvent recours dans ses paraboles. Or, qui ne voit combien elle se justifie, quand il s'agit d'éducation et d'éducateurs!

Semeurs de bon grain, semeurs d'ivraie, bonnes et funestes semences, vont donc, tour à tour, s'offrir au jugement du lecteur, éveiller sa sympathie ou sa réprobation.

Puisse ce modeste livre agir lui-même dans les esprits comme une semence de vérité et d'apostolat!

Cherbourg, le 19 octobre 1917, en la fête du B. Thomas Hélye, de Biville, régent, au XIII[e] siècle, des écoles de Cherbourg

I

Difficile Problème[1]

Que « les deux choses les plus difficiles soient l'art de gouverner les hommes et celui de les élever » ; que même l'éducation prévale, « puisqu'on réformerait le genre humain, dit Leibnitz, si l'on réformait l'éducation de la jeunesse », c'est ce que prouvent tant d'écrits consacrés à déchiffrer ce problème.

Depuis l'époque éloignée où Térence mettait aux prises, dans les *Adelphes*, l'indulgence et la rigueur, moralistes et pédagogues ont à l'envi émis leur sentiment et formulé leurs théories sur un thème si fécond. Ainsi Gerson, Erasme, Rabelais, Montaigne et Fénelon, Rousseau et Diderot, Rollin et Spencer, pour évoquer les notables, proposèrent-ils à l'adolescence une direction, dont les paradoxes et les chimères ne laissent pas d'amoindrir la sagesse. De nos jours, après que les ouvrages désormais classiques de Mgr Dupanloup eurent ravivé l'attention, une chaire de psychologie

1. A propos du livre de M. l'abbé Chauvin sur la *Préparation de la jeunesse à la liberté*, 1910.

appliquée à l'éducation a été créée en Sorbonne, et des professeurs ou des penseurs, d'envergure et d'inspiration différente, ont préconisé des systèmes, orientés vers des conclusions disparates. M. l'abbé Chauvin, directeur de l'École Massillon à Paris, vient d'exposer, lui aussi, ses vues sur ce sujet éternel, dans un petit livre que son expérience des jeunes gens, sa connaissance du monde et la distinction de sa plume rendent agréable et judicieux.

Voyons donc en quelle mesure et à quel âge il convient d'initier les adolescents à la pratique de la liberté.

*
* *

Cette question complexe ne saurait obtenir de solution rigide. Même les esprits clairvoyants aperçoivent plus aisément les écueils qu'ils ne tracent une route infaillible pour les éviter : présomptueux ou naïf, qui se targuerait d'offrir en talisman un conseil d'application universelle et sûre.

La difficulté s'aggrave de ce que l'éducation est premièrement une œuvre individuelle, dont les procédés variables et souples doivent s'ajuster au tempérament, au caractère, à l'allure des enfants. Ceux-ci n'arrivent point au collège impersonnels et vagues. Sortis de maisons distinctes, descendants de familles que séparent la fortune, le rang, les idées et les mœurs, ils sentent peser sur leurs jeunes consciences

le fardeau des préjugés et des traditions ancestrales, ou s'abritent fièrement à leur ombre. Ils ont eux-mêmes leurs goûts, leurs aptitudes, déjà peut-être leur opinion. Quelle psychologie indigente de prétendre les niveler si exactement sous une commune empreinte, que le monde les puisse reconnaître aussitôt pour élèves de tel établissement, comme des yeux exercés discernent, suivant la réclame des annonces, les costumes fameux d'un tailleur anglais du boulevard.

A considérer de ce point de vue les méthodes, l'éducation particulière présenterait plus d'avantages. Le précepteur a loisir, en effet, d'adapter sa direction au naturel de son élève et de graduer l'usage de la liberté par un contrôle constant et minutieux. Mais cette éducation isolée, qui reste, au demeurant, le privilège d'un petit nombre, subit le préjudice de fâcheux retours. « Elle ne donne pas à l'enfant, dit O. Gréard, une idée suffisamment juste des relations de l'existence. C'est seulement dans le milieu de l'éducation publique, dans ces associations résultant, non d'un choix libre, mais d'un rapprochement tout à fait fortuit et inévitable, qu'il se rend compte des liens qui unissent les membres d'une même communauté, des rapports qui les engagent les uns à l'égard des autres, des devoirs qui les obligent entre eux. La vie du collège est pour l'enfant l'apprentissage réel. »

L'affluence et la disparité des élèves compliquent, toutefois, singulièrement la tâche des maîtres. Car

ceux-ci doivent unir deux choses en apparence inconciliables : une formation particulière, d'après des règles générales.

Nul ne discute la nécessité, pour les lycées et les collèges, d'un règlement unique, d'une discipline imposée à tous. Or, le moyen d'appliquer, sans erreur et fructueusement, à des esprits bigarrés des procédés communs? Quand on reproche aux professeurs certaines méprises, ne pourraient-ils alléguer, en atténuation d'une critique parfois véhémente, la variété de leur clientèle?

Que d'élèves dissemblables s'offrent, dans tout établissement, à l'action d'un éducateur! Les uns dociles, moutonniers, s'épanouissent, à l'exemple de ces porte-grenade dont Montluc disait : « Il n'y a point d'arrière-boutique en eux. » D'autres endurent la tyrannie de la vanité, du caprice, de la colère ou de l'entêtement. Ceux-ci arborent avec faste leurs défauts ; ceux-là, primesautiers, papillonnants, dénoncent plus d'étourderie que de méchanceté.

Auprès des élèves laborieux qui recherchent l'étude pour ses rares jouissances, ou qui l'acceptent en raison de ses services, voici le groupe des paresseux. Leur physionomie est également diverse. Quelques-uns semblent les originaux des amusantes silhouettes du P. Gratry [1] : oisifs de nature, ils resteront toute leur vie

1. Tout le monde connait son « vétéran de neuvième », ou son « étudiant de quatrième année en deçà de la sixième » : « Pendant la première année,

désœuvrés. D'autres ne sont inertes qu'à la passade : « présentement stériles comme les terres froides, ils donneront plus tard leur moisson ». La nonchalance et l'insuccès de plusieurs tiennent à ce qu'ils méconnaissent la valeur, et, s'il se peut dire, le rendement des études classiques. Attirés vers le commerce, les arts mécaniques ou la navigation, instinctivement sûrs d'y aborder un jour, ils sentent que le latin et le grec ne favoriseront d'aucune sorte leur carrière. Ils s'en détachent ou les prennent en grippe. Mais leurs parents, pour avoir vendu avec gain des andouillettes ou des brosses, entendent brûler l'*étape*, et, inhabilement glorieux, espèrent que leur héritier sera receveur des domaines ou dentiste. Ces enfants, appliqués à des travaux de leur goût, eussent déployé leurs efforts, tandis qu'ils s'impatientent de perdre vingt-cinq mille heures, pour qu'au terme un professeur de faculté leur demande de traduire quinze lignes d'un texte ancien, les interroge sur Mme de Motteville, les Antonins ou la Pragmatique, et finalement, après les avoir harcelés sur la dégradation de l'énergie et les bélemnites des temps secondaires, les « colle » avec indignation, parce qu'ils trébuchent dans les billevesées des philosophes touchant la perception du monde extérieur! De toutes

écrit le P. Gratry, il n'a rien compris à la grammaire latine. Pendant la seconde, il a renoncé à la comprendre. Pendant la troisième, il s'en est servi comme d'un buvard, pour ôter les taches d'encre. Pendant la quatrième, il la réduit en boulettes... »

leurs études ils ne retiendront que le mot de Sénèque : « Nous mourons d'un excès de littérature. »

Cette diversité des élèves s'augmente encore, en province, par l'afflux des jeunes campagnards, que leurs familles envoient au collège afin de prendre tournure, et qui s'escriment, par surcroît, durant deux ou trois années, à *réussir* des analyses logiques, à « mettre en narration » les exploits de Mucius Scævola, et à construire des courbes cissoïdes. Spectacle pittoresque, qui éveillait chez Dionys Ordinaire cette réflexion mélancolique :

> Expliquer les Métels, les Pauls et les Fabrices
> A d'honnêtes garçons qui vendront des épices!

Voilà le monde inégal, nuancé, composite, qu'il faut régir par une discipline uniforme. Quel professeur se flattera jamais d'appliquer exactement à chacun la dose séante?

* * *

Les familles fourniront-elles, du moins, aux maîtres un secours et un appui? Leur collaboration serait surtout précieuse pendant les premières semaines, alors que l'enfant déconcerté s'effare et se rebute, et que le professeur lui-même tâtonne et s'aventure dans un champ inconnu. Il n'est, en effet, qu'un personnage de Molière à pouvoir dire : « Je l'ai étudié une bonne grosse demi-heure, et je le sais déjà par cœur. » Les

éducateurs soucieux de leur responsabilité, loin de bannir le concours des parents, le désirent et le provoquent. Ils se gardent d'imiter la maladresse de ce professeur, dont le Dr Maurice de Fleury propose à notre blâme l'impertinente conduite.

« Le jour de la rentrée des classes, dit-il, un de mes amis, le docteur X..., auteur de quelques brochures estimées sur l'hygiène de l'enfant, tint à accompagner son fils au lycée, pour le présenter lui-même à son nouveau maître. Il crut pouvoir se permettre sur la santé momentanément un peu débile de son fils, sur ses menus défauts, sur la façon dont il fallait le prendre pour en tirer quelque parti, de très courtes remarques, qui furent distraitement, puis impatiemment entendues. Le maître, comprenant sans doute qu'on attendait de lui des faveurs spéciales, crut devoir faire profession d'équité : « Votre fils sera traité comme les autres, sans plus. » Timidement, le père répliqua qu'il voulait seulement aider le professeur à lier connaissance avec cette petite intelligence un peu frêle, et, comme, en s'excusant de la liberté grande, il invoquait ses longues études spéciales sur la psychologie des enfants, le professeur mit fin à l'entretien par ces paroles : « Si vous avez des théories, il faut aller les appliquer ailleurs... Croyez-vous donc que nous n'ayons pas assez de nos élèves, sans nous embarrasser d'écouter leurs parents[1] ? »

1. *Nos enfants au collège*, p. 7.

Le soutien que donnent certaines familles est, hélas! inconsistant. Autrefois, les parents avaient le sens de l'éducation. Le père pliait ses fils sous une autorité si ferme, que même déjà grands, établis et mariés, ils n'osaient le contredire, moins encore passer outre à ses ordres. « Ma mère, ma sœur et moi, écrit Chateaubriand, transformés en statues par la présence de mon père, nous ne recouvrions qu'après son départ les fonctions de la vie. » Que cette tutelle prolongée, que ces airs distants, que cette soumission et cette crainte ont disparu! La famille a subi la loi de l'évolution. L'air du dehors, imprégné d'indépendance, s'est insinué progressivement au foyer, et à l'autorité inflexible et toute royale du père s'est substitué un régime de discussion et de bon plaisir.

Certes, « il y a encore, grâce à Dieu, des pères et des mères qui ne laissent point dépérir l'autorité entre leurs mains, qui savent de qui ils la tiennent et au nom de qui ils l'exercent[1] ». Il y a des parents qui s'intéressent pratiquement à l'éducation de leurs fils, des mères admirables qui, sans les élever aussi mollement que le duc de Chartres, que « l'on soulageait, dit Saint-Simon, en cherchant les mots de ses thèmes dans le dictionnaire », se condamnent à apprendre le latin et l'allemand, voire à lire le grec, et méritent l'éloge qu'en séance d'Académie française M. Faguet décernait

1. A. Chauvin, *Préparation de la jeunesse à la liberté*, p. 18.

récemment à la mère de M. Doumic d' « enfanter leurs fils aux lettres ». Beaucoup de parents même ne se bornent pas à diriger les études de leurs enfants, mais surveillent avec discrétion, fermeté et persévérance leur conduite, et les accoutument à user modérément d'une liberté plus étendue.

Un grand nombre manquent malheureusement du loisir nécessaire. Accaparés par la politique, les affaires, les relations, ils demandent, le soir, à l'intimité familiale une trêve et un délassement, non une surcharge de fatigue. Leurs occupations professionnelles ou mondaines les empêchent de suivre, autrement que d'un regard rapide ou distrait, la formation intellectuelle et morale de leurs enfants. Ils le déplorent, sans remède.

Des familles frivoles n'éprouvent même pas ce regret. Pourvu que leur fils conquière des succès en menant avec grâce la farandole à travers les salons, peu leur importe qu'il témoigne de l'ardeur à l'étude ou de la noblesse de caractère. Les manières, la toilette, une distinction de façade, voilà leur hantise. Leurs conseils, quand ils en donnent, ont un arrière-goût des instructions de Cercleux au prince Sacha : « La cravate est le miroir de l'âme. Elle doit refléter les sentiments les plus subtils. » Dans ces familles on reçoit librement ; on parle plus librement encore ; on lit..... Que ne lit-on pas ? La réserve est si gênante, l'indulgence si commode ! Les enfants observent, écoutent et s'inspirent.

Combien pourront dire plus tard à leurs parents ce que Félicien Limerel reproche aux siens : « J'ai vu que vous approuviez ce langage, qui, la première fois, m'avait choqué... Qui a essayé de deviner mes doutes et de me donner les réponses ? Qui donc s'est préoccupé de mes lectures ? J'ai lu tout ce que j'ai voulu, sans choix, sans gradation, sans le guide qu'il m'aurait fallu. Enfin je n'ai pas compris, à vous voir vivre, que la religion fût la loi à laquelle on doit tout soumettre[1]. »

Concédons qu'une aussi coupable négligence est exceptionnelle; mais beaucoup de familles n'abdiquent-elles pas la direction effective de leurs enfants, par scrupule de violenter leurs consciences ? Le père craindrait de paraître « un père noble » ; la réprimande l'ennuie. Quant à la mère, une amnistie, débordante de tendresse, conclut d'ordinaire ses gronderies, souvent énervées. Les jeunes gens découvrent tôt la faiblesse d'un pouvoir si mobile, et sans délai renversent les rôles. Enflés de leurs petits mérites, dédaigneux de l'expérience, ils fredonnent à mi-voix :

Vos leçons ont vieilli, j'en sais d'autres plus fraîches !

« Le père semble vieux jeu au jouvenceau de quinze ans, qui réclame son droit de se prononcer sur tout et d'agir à sa guise. Qu'arrive-t-il ? Les parents cèdent peu à peu du terrain et se relâchent de leurs droits, non

1. René BAZIN, *La Barrière*.

pas dans la mesure où il est raisonnable de le faire selon l'âge et le degré de maturité de leurs fils, mais dans la mesure où leur courage fléchit devant la persistance de l'attaque [1]. »

Cette peinture est sombre. Pourtant, loin de l'estimer extrême, plus d'un chef d'établissement et maint professeur conviendront qu'elle s'applique à beaucoup.

***

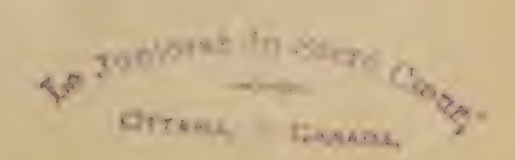
L'éducateur reste donc généralement abandonné à son initiative personnelle. Adoptera-t-il pour méthode la sévérité ou l'indulgence ?

La sévérité! On la reproche parfois aux collèges libres. Une sollicitude étroite, dit-on, y tolère à peine la spontanéité. Nouveaux ducs de Bourgogne, les jeunes gens qui en sortent manquent de décision et d'énergie.

Il se peut que certains collèges libres aient excellé dans la raideur. Mais généraliser, et ranger tous les établissements ecclésiastiques parmi les casernes, c'est ou les attaquer injustement, ou méconnaître cette paternité qui constitue leur cachet et leur force.

Les précepteurs chrétiens, et particulièrement les prêtres, tiennent la sévérité pour un pauvre moyen d'éducation. Quoique la grammaire latine et l'expérience déclarent harmonieusement que dans la crainte

1. A. Chauvin, *Loc. cit.* p. 17.



du maître réside un principe de sagesse, les professeurs ne s'estiment point des magistrats, voués par instinct, tradition et devoir, au parti de la répression. Le tranche-montagne qui prétendrait assouplir la volonté des jeunes gens avec des arguments aussi hautains que

... la raison,
C'est que je m'appelle lion,
A cela l'on n'a rien à dire,

transformerait l'éducation en dressage, mais manquerait le but. Suffit-il de dire aigrement à un élève qu'il a tort, pour l'en convaincre ? « Tout homme qui fait trop claquer son fouet, amuse ou esbroufe les passants ; il n'en conduit pas mieux son attelage, et risque même de l'effaroucher. »

Les conséquences de ce système sont déplorables. Que l'éducateur qui l'applique provoque l'antipathie de ses élèves, cette considération a une importance relative. Ceux-ci ne jugent impartialement leurs professeurs que grâce au recul des années. Tel maître, dont ils critiquaient les exigences, grandit dans leur estime, quand ils constatent que sa fermeté favorisa la conquête de leur diplôme ou l'accès de leur carrière. Un professeur, au contraire, qu'ils goûtaient parce que sa bonhomie souriait à leurs caprices, ou condescendait à leur paresse, perd de son prestige le jour où ils s'aperçoivent que sa faiblesse leur causa préjudice.

Mais des conséquences plus générales, et singulièrement graves, condamnent la sévérité. Les élèves trop durement tenus, « à peine sortis, se précipitent dans des folies, par impatience du joug qui a lourdement pesé sur eux[1] », et s'insurgent contre les doctrines de leurs maîtres, par rancune contre leurs procédés.

Ils gardent, en outre, une tendance à l'inertie, à la timidité, à l'hésitation. Si leur nature pétulante, qu'on se flatte d'avoir assagie, eût moins perdu de sa fougue originelle, elle aurait plus de ressort pour résister à la contradiction ; tandis que leur docilité, accoutumée à la laisse, continue béatement de suivre d'autres meneurs.

*
* *

Une indulgence extrême serait aussi funeste que la sévérité. Peu d'éducateurs voudraient reprendre à leur compte le conseil de Rousseau : « Vous ne parviendrez jamais à faire des sages, si vous ne faites d'abord des polissons. »

Mais n'en est-il pas qui, sous apparence de libéralisme, permettent aux jeunes gens plein essor, à leurs risques et périls ?

Cet optimisme marque de la candeur. « En user avec l'enfant comme s'il était parfaitement équilibré, le

1. A. Chauvin, *loc. cit.*, p. 37.

considérer comme un homme, et l'abandonner à la seule tutelle de la raison, substituer à la surveillance l'appel aux bons sentiments et la spontanéité résolue d'écoliers se soumettant d'eux-mêmes à la règle, c'est oublier le péché originel [1] », ou — tel que le dit élégamment M. Payot dans une périphrase savoureuse, — « l'héritage d'irascibilité, d'égoïsme, de concupiscence et de paresse, que nos sauvages ancêtres qui s'abritaient dans les cavernes, nous ont légué [2] » !

Si quelques maisons libres ont encouru le reproche de la rigueur, combien de lycées et de collèges laïcs méritent, en revanche, le blâme d'une surveillance inattentive et d'une discipline trop large ! « Le temps de la bégueulerie est passé », écrivait Gambetta. « On s'en aperçoit aujourd'hui, non seulement aux étalages des kiosques et des bibliothèques de chemin de fer, mais aussi à certains livres mis par les programmes officiels aux mains des jeunes gens ou des jeunes filles, livres qui auraient motivé l'exclusion d'un lycée il y a trente ans [3]. » Aussi, F. Sarcey, effrayé des désordres que provoquait le laxisme, avouait-il, en 1890 : « Notre Université a trop cédé au souffle de l'esprit nouveau. Elle a trop écouté Marion. Il s'ensuit que la discipline n'est plus maintenue que par une sorte de compromis entre les maîtres et les élèves. Les uns disent

1. A. Chauvin, *Préparation de la jeunesse à la liberté*, p. 49.
2. Payot. *L'Éducation de la volonté*, p. 29.
3. A. Chauvin, *Loc. cit.*, p. 71.

aux autres : laissez-nous tranquilles, et nous vous ficherons la paix !... La discipline doit être exacte et rigoureuse. Au moindre accroc, si l'on ne raccommode pas immédiatement, l'étoffe entière se déchire. »

De fait, sous une autorité amoindrie naissent des désordres, dont les plus déplorables ne sont pas toujours les plus connus. Il se trouve, dans tout groupe d'élèves, des âmes faisandées, qui, grâce à la complicité de la faiblesse ou de l'inattention, exercent audacieusement une triste propagande. Quel recours auront contre leur action néfaste des âmes neuves, ou déflorées à peine, et quels ravages ne s'opéreront pas en des compagnies mal surveillées !

*
* *

La meilleure méthode d'éducation, doit-on le redire ? est de concilier « dans une entente cordiale » l'autorité et la liberté.

Pour former des hommes actifs, généreux, volontaires, qui ne s'inspirent ni du journal, ni de l'opinion, ni de la peur, qui haïssent les voies tortueuses et dédaignent les platitudes de l'arrivisme, il faut « une discipline qui force l'enfant à aller droit au devoir, malgré la paresse, malgré le caprice et l'ennui, malgré l'exemple [1] ».

Or, cette discipline n'obtiendra tout son effet que si

1. A. Chauvin, *Loc. cit.*, p. 81.

on l'applique avec tempérament et souplesse. Plutôt que d'imposer despotiquement un programme, « il est bon de faire comprendre à l'enfant le pour et le contre de chaque question, afin de l'habituer à réfléchir, et de lui faire sentir de bonne heure sa part de responsabilité dans la préparation de son avenir[1] ». Hippocrate recommandait au médecin un visage ouvert, souriant, qui suscite la joie et déjà guérit. Les éducateurs voileront, de même, sous l'amabilité, la fermeté de leur direction. Leurs commandements s'atténueront d'une rassurante bonhomie, d'une encourageante cordialité; et ainsi, en reprenant sans violence, ils parviendront à cette « grande autorité morale, faite d'intelligence, de noblesse d'âme, de bonté rayonnante et conquérante, qui peut obtenir des efforts et des transformations admirables[2] ».

On comprend que cet idéal ne puisse être atteint sans le concours de l'élève. Si avisé, si sympathique que soit un éducateur, si prudentes, si fermes, les familles, le jeune homme, que la liberté enchante et que la passion aiguillonne, se dérobera subtilement à leur influence. Il faut un pouvoir supérieur, capable de soutenir la vigilance des uns et de refréner les instincts mauvais des autres : la religion.

Cette assertion éveillera le sourire d'éducateurs qui ont relégué l'instruction religieuse parmi les cours

1. 2. A. Chauvin. *Préparation de la jeunesse à la liberté*, p. 114, p. 117.

accessoires, entre la musique et la danse. Au Congrès de Londres, où se réunirent en 1908 les délégués des corps enseignants du monde, M. Buisson déclara que la morale sans Dieu convenait seule en France. M. Bayet, dont nos évêques ont banni de toute école le dangereux manuel, vaticine également que les concepts religieux et moraux de devoir, de libre arbitre et de responsabilité sont des idées mortes.

Voilà les principes que l'on ose placidement émettre, et qui tendent à devenir la base de l'éducation nouvelle ! Sur les croyances et les traditions familiales passent, comme un souffle desséchant, la raillerie, le doute, la négation, et ce « sabotage des cerveaux » étiole et tue si adroitement les idées religieuses, que jamais plus elles ne reverdiront. Or, « il est monstrueux que, dans l'état actuel de nos connaissances, un éducateur ait la faculté de suggérer, encore moins d'imposer, à de pauvres enfants sans défense le moindre scepticisme [1] ».

On devine trop les résultats de pareille méthode. M. Payot constate lui-même que « l'éducation secondaire, ignorante de la volonté, reste à peu près intellectuelle... et que les jeunes gens entrent désemparés dans la vie [2] ». Qu'attendre, en effet, d'une éducation qui émancipe l'adolescent des vérités foncières, et qui

1. J. Rocafort, *L'Unité morale dans l'Université*, p. 80.
2. *L'éducation de la volonté*, préface de 1908.

réduit la morale à « un code d'hygiène », à un manuel d'intérêt, à un reflet de l'opinion ?

Avec cette ironie dont il égratignait parfois même ses admirateurs, Renan prétendait que « nous devons à une ombre les restes de notre vertu. Après nous, ajoutait-il, on vivra de l'ombre d'une ombre. Je crains par moments que ce ne soit un peu léger ! » Croit-on vraiment qu'en laïcisant la morale on fera des âmes vaillantes, des cœurs robustes que ne ronge pas le ver ? Sous l'action des principes antichrétiens se développe rapidement, et avec ses exigences, le culte de la force, du succès, du plaisir, de l'argent, et la société ne tarde pas à devenir, selon la vigoureuse expression de Taine, « un coupe-gorge et un mauvais lieu ».

*
* *

« Là où est l'esprit de Dieu, là est la liberté. » Aussi, Bossuet écrivait-il au pape : « Le dauphin a premièrement appris la crainte de Dieu, qui est l'appui de la vie humaine. »

Seule, la religion peut donner au jeune homme la maîtrise de soi, car elle ne se contente pas de poser le principe de la vertu, elle offre le moyen de la pratiquer. « Il n'y a, dit Taine, que le christianisme pour nous retenir sur notre pente fatale, pour enrayer le mouvement insensible par lequel, incessamment et de tout son poids originel, notre race rétrograde vers les bas-fonds,

et le vieil Évangile est encore aujourd'hui le meilleur auxiliaire de l'instinct social. » Jouffroy, Cousin, J. Simon s'inclinent aussi respectueusement devant la morale chrétienne.

L'éducateur qui s'éclaire à cette lumière divine ne borne point son effort à ensemencer l'esprit de ses élèves de connaissances éphémères. Il se propose un but éternel : former des hommes dignes du Dieu qui les a créés, du Christ qui les a rachetés de son sang. « Ce sentiment est puissamment éducatif ; car il est excitateur de l'intelligence, chez qui il éveille le sens de l'infini et du mystère ; il est excitateur du cœur, qu'il élève et attendrit à la fois ; il est excitateur de la volonté, à laquelle il communique des élans durables[1]. »

Le propre exemple de Notre-Seigneur n'est-il pas, en effet, un levier plus puissant que les idées abstraites de devoir, de solidarité et de beauté morale, malaisément accessibles à l'esprit d'un adolescent ? Et quel cours de morale éloquent, ingénieux, profond, égalera jamais, pour l'orientation et la réforme de la vie, ce simple retour sur soi-même, quand, à la tombée du jour, recueilli dans la prière, le jeune homme examine sa conscience, se demande s'il a cherché la vérité ou « péché contre la lumière », concentre ses regards sur ses faiblesses, et s'applique à la résistance, au lieu de s'abandonner aux sollicitations du plaisir !

1. A. Chauvin, *Préparation de la jeunesse à la liberté.*, p. 61.

Lorsque, après avoir ainsi dressé le bilan de ses défaites et de ses victoires, il constate qu'il a en lui la grâce et près de lui les sacrements pour se relever et s'affermir, qui ne pressent la valeur éducative de cette discipline morale ?

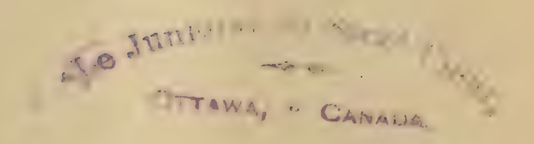
***

Telles sont les réflexions que suggère le livre de M. l'abbé Chauvin. L'éducation demeure un difficile problème, et nulle solution satisfaisante n'y peut être proposée que par le christianisme. Celui-ci « enseigne que l'éducation n'est ni une science, ni un métier, mais un apostolat, et qu'en dernière analyse ce n'est que par l'abnégation et le don de soi qu'on arrive à concilier l'autorité et la liberté, à préparer la jeunesse à la maîtrise de ses ressources et au gouvernement d'elle-même [1] ».

Les professeurs des collèges chrétiens sont depuis longtemps convaincus de ces hautes vérités, pour eux familières. Ils connaissent la grandeur et les périls de leur mission : « Le poste que vous remplissez, proclamait Rousseau, est le plus noble qui soit sur la terre. Que le peuple en pense ce qu'il voudra ; pour moi, je vous vois à la place de Dieu : vous faites un homme. » Ils savent donc que, livrés à leurs seules forces, ils échoueraient impuissants. Mais ils ont, pour guider

1. A. Chauvin, *loc. cit.*, p. 123.

leurs voies, des traditions éprouvées et un terme précis. Entre eux, c'est une émulation de zèle, de vigilance et de bonté. Démunis d'ambition, voués à des tâches souvent obscures et toujours pénibles, dont l'âge accroît le fardeau, ils s'encouragent, par la conscience du devoir accompli, par la pensée vivifiante de l'intérêt du pays, de l'honneur de l'Eglise et de la gloire de Dieu.



II

La Découverte de l'Amérique par M. Lanson[1]

On ne saurait croire à quel point l'exemple de Christophe Colomb est contagieux. La découverte de l'Amérique, tant de fois renouvelée par des explorateurs de diverse envergure et des écrivains de tout ordre, continue de séduire les imaginations, et d'entraîner à la récidive même des hommes que l'on pensait réfractaires aux aventures. Non seulement des intelligences vigoureuses et alertes comme MM. Etienne Lamy, René Bazin et Louis Arnould, qui viennent de confier au public leurs impressions, ont naguère appareillé pour une patriotique et flatteuse croisière, mais des esprits plus concentrés, des critiques, que l'on apercevait, de loin, anxieusement penchés sur des textes afin d'en recenser les variantes, se sentent brusquement ébranlés, comme le baobab de Tartarin, par le vent des grands voyages,

1. A propos de son livre *Trois mois d'enseignement aux Etats-Unis*, 1911.

dès qu'une brise américaine les effleure. Ils renoncent incontinent à leur hautaine solitude et abandonnent sans remords leurs notes et leurs gloses, pour arborer la jumelle et le *kodak* : la Muse austère de la philologie, ébahie et presque scandalisée par ce dévergondage, n'a plus, elle aussi, qu'à « se voiler la face »! M. Gustave Lanson, l'un de ses fidèles, lui causa récemment cette stupeur et cet affront.

Il quitta la Sorbonne résignée à son départ, et s'en alla, *conquistador* nouveau, soumettre de libres intelligences à sa direction puritaine, et ensorceler l'Amérique entière par le charme de son érudition. Quand il eut accompli, avec la dignité froide qui sied, sa mission doctorale, sans attendre prudemment d'en voir les résultats, il en a raconté les péripéties, à la vérité peu dramatiques et troublantes. *Trois mois d'enseignement aux Etats-Unis* augmentent, plus qu'ils n'enrichissent, d'un volume la littérature franco-américaine.

***

L'auteur a voulu préciser le rôle officiel qu'il a joué là-bas, dire son opinion sur le pays et les hommes, apprécier l'enseignement secondaire et supérieur, dévoiler dans le détail l'organisation des collèges de jeunes filles, fixer les gains que la France et l'Amérique retireront d'échanges universitaires, marquer les progrès de notre langue aux Etats-Unis, et probablement

surtout nous apprendre ce qu'il avait dit de nous à ses auditeurs. Cette dernière conférence sur la France d'aujourd'hui, quoiqu'elle ne fût pas « littéraire », M. Lanson nous informe modestement qu'elle lui « a été demandée sept fois ».

Car c'est un des avantages de son livre que, s'il nous révèle peu de choses inédites sur la pédagogie américaine, il nous découvre, du moins, avec une complaisance voisine de l'indiscrétion, les pensées et les méthodes fuyantes de l'auteur. Nul ne méconnaîtra désormais « l'importance » qui consacre sa descente olympienne en ce pays lointain : n'était-il pas « le premier *visiting French professor* » qui daignât y enseigner? Ses téméraires prédécesseurs, les Brunetière, Lamy, Bazin..., partis et débarqués sans mandat, n'avaient pu, malgré leur talent et leur notoriété, donner — on s'en doute! — « un enseignement identique à peu près à celui que M. Lanson aurait donné à la Sorbonne ». Il n'est pas accordé à tout le monde d'être sec, disait M. de Buffon.

A chaque ligne donc, les « je » éclatent et s'imposent. Comment l'auteur n'a-t-il pas songé que cette détonation ininterrompue et toute césarienne de pronoms égoïstes évoquerait naturellement la figure militaire de M. de Louvois, « dont le *moi* était si étendu »? Nous savons ainsi que l'éminent professeur « habitait la 103e rue » et logeait au dixième étage, qu'il a mesuré les sky-scrapers, subi les sautes de température et noté

les variations du thermomètre en degrés Fahrenheit, « pris l'elevated ou le subway », déploré la malpropreté des rues, souffert de « trains durement attelés », « dormi dans la chaleur épaisse des lower-berths et le courant d'air aigu des upper-berths », « mangé, dans les dining-cars, des menus médiocres et l'infâme cuisine des nègres » etc. Ces « petits faits singuliers » ont une valeur ignorée des profanes, mais nécessaire à l'histoire ; et que M. Lanson ait parlé soixante fois en quatre-vingts jours, qu'il ait eu trente-cinq auditeurs à son « grand cours » et « une quinzaine pour le petit », n'est-ce pas matière de documentation intéressante et opportune ?

« Le grand cours portait sur le développement de l'esprit philosophique dans la littérature française au xviiie siècle », et, pour changer, « le petit cours consistait en explications de textes français du xviiie siècle ». A vrai dire, les professeurs des universités ou collèges, qui pouvaient se permettre un choix, variaient la matière, et, moins épris que M. Lanson des encyclopédistes, l'amenaient aussitôt sur les lisières du xixe siècle. Mais soucieux de former leur goût, il ne les entretenait, par exemple, ni de Chateaubriand, ni de Lamartine : Augier, Dumas, Becque, Hervieu, Curel et Porto-Riche leur devaient suffire.

Toutefois, le thème préféré du maître était, on le devine, la supériorité de sa méthode sur les errements de ses pâles prédécesseurs. Avec quelle dédaigneuse

nonchalance il les égratigne d'un trait de plume, et comme il vous escamote prestement un passé qui l'embarrasse! « Les premiers professeurs américains qui nous visitèrent, notamment à l'occasion de l'Exposition de 1900, purent confirmer par leurs observations personnelles la bonne impression que, depuis une quinzaine d'années, les livres français parvenus aux Etats-Unis avaient commencé à donner de la science française ». Quinze ans! vous souvient-il exactement de l'arrivée de M. Lanson à la Sorbonne? Quelle coïncidence! Donc « depuis une vingtaine d'années, il vient de France des livres savants, et qui sont suggestifs, qui font penser ». Après « une léthargie de trois siècles, nos Universités renaissantes se sont considérées comme des établissements scientifiques ayant pour fonction première d'enseigner les résultats et les méthodes ». Voilà qui est clair.

Ceci ne l'est pas moins. Même M. Lanson double la mise. Il s'érige commodément un piédestal sur la réputation écroulée de ce pauvre Ferdinand Brunetière : « Tant que nous aurions gardé la réputation d'être le pays de la rhétorique brillante, de faire légèrement des livres agréables qui n'apprennent rien, on ne serait pas venu à nous. Avec leur bon sens et leur esprit sérieux, les Américains n'auraient pas renoncé au savoir solide, à la critique exacte, pour le plaisir d'entendre quelques bons mots et quelques couplets éloquents. » Ah! cher maître, ne vous rappelez-

vous plus le persiflage de votre ami Voltaire sur la Motte-Houdar :

Mes vers sont lourds, d'accord, mais forts de choses!

Tout en devisant et conférant, M. Lanson regardait. Trop peu, sans doute. « Trois mois, c'est bien court pour connaître un grand pays... J'ai été trop employé à parler, pour regarder ou écouter autant qu'il l'aurait fallu ». De là, des aperçus nébuleux, des notes rapides, qu'on excuse, mais de là, encore, des jugements hasardés et des verdicts sommaires, qui s'expliquent moins chez un homme soigneux de contrôler à la loupe les menus faits. « J'ai passé quarante-huit heures au Canada, pas une minute de plus : Montréal sous la pluie, Québec dans le brouillard; partout le ciel en eau et la terre en boue ». Malheureux Canada! De combien d'affiches ocres ou mauves devra-t-il inonder à son tour les moindres gares, pour se relever de la sentence! Et qui voudrait affronter dorénavant ses tornades et son bourbier? Du reste, les grandes villes américaines n'ont pas un meilleur sort. « Je me sens pareil à un voyageur qui aurait vu de la France un quartier de Paris et deux ou trois sous-préfectures »... Washington et Boston ont dû, comme parlent les écoliers, la trouver raide!

*
* *

Ce coup d'œil accéléré n'a point permis à M. Lanson d'étudier l'organisation scolaire aux Etats-Unis. La

remarque ne laisse pas de surprendre chez un professeur — « le premier visiting professor » — et dans un livre qui affiche en exergue des prétentions pédagogiques. « Je n'ai pas vu l'enseignement primaire. L'enseignement secondaire (sauf une visite dans un très bel établissement) ne s'est révélé à moi que par ses produits, les étudiants et étudiantes que j'ai rencontrés ».

En revanche, et au nom de la vieille galanterie française, M. Lanson a copieusement visité, étudié, décrit, loué les collèges de jeunes filles. Il en est revenu légèrement étonné, formalisé à peine, surtout charmé, et, à la réflexion, émerveillé.

Certes, il n'a pu s'empêcher d'abord de ressentir quelque stupéfaction devant la grande « liberté d'allées et de venues des jeunes filles ». Puis, en songeant à Françoise et aux conseils si autorisés de son directeur, M. Marcel Prévost, il se ravise : « Une mère française qui ne serait pas rassurée serait bien difficile ». En effet ! Lorsqu'elle verra sa fille s'évader cavalièrement de son contrôle et entreprendre, dans un duo sympathique[1], quelque randonnée sentimentale, elle se contentera de penser que le pire inconvénient de cette idylle est « le péril d'un mariage prématuré et irréfléchi ». Tout au plus, le père, contraint d'équilibrer le budget familial, regrettera-t-il que sa fille contracte plusieurs dettes, et qu' « à la fin de l'hiver il lui parvienne de chez le

1. « Souvent on voit filer en voiture ou en auto deux jeunes filles avec deux jeunes hommes. »

fleuriste une note de soixante ou quatre-vingts dollars ». Mais il se persuadera, de concert avec son indulgente épouse, que si leur fille, en frôlant une vie plus luxueuse, s'est « dégoûtée de la maison paternelle, du ménage et des soins domestiques », elle a, au collège, surexcité en elle son énergie et son « activité propre ». Ainsi tout se balance, et il faudrait être obscur ou étroit, pour ne point se rallier à un système qui vivifierait l'éducation désuète et figée des jeunes Européennes !

Comme M. Lanson est né sous une étoile propice, le jeu des contrastes a donné à son enquête un supplément d'expertise. « Dans la région des Etats-Unis, où persiste avec le plus de force le rigorisme des vieilles mœurs », il a pris en flagrant délit cette folle licence. Le spectacle était savoureux. Admis à inspecter les rayons d'une bibliothèque, le visiteur a vu « s'aligner, accessibles à toutes les curiosités, Voltaire, Montesquieu, Rousseau, Diderot, tout notre XVIIIe siècle, et Balzac, Sand, Flaubert, Daudet, Loti, Zola, les Goncourt, Anatole France, Dumas, Augier, Becque, Barrès, Marcelle Tinayre, Maeterlinck, tout ce qu'il y a de plus important dans le roman et le théâtre du XIXe siècle, tout ce qu'il y a de plus moderne et actuel dans la littérature de l'heure présente ». A l'émotion de cette première joie s'ajoutait bientôt le plaisir d'une découverte plus piquante. « On aborde avec sécurité l'étude, en classe, de certaines œuvres que nous regardons en France comme n'étant pas pour les demoiselles ».

Tout de même, le docte professeur s'étonne et s'effarouche « un peu ». On ne jouerait pas, interroge-t-il, telle pièce sur le théâtre public de Boston, et on la met aux mains des jeunes filles? O candeur de la réponse! et ce qui touche davantage, c'est qu'elle satisfasse M. Lanson. « Justement, me dit-on, comme amusement, elles sont mauvaises et interdites : comme étude, elles peuvent être profitables et sont permises... Toutes ces jeunes filles ont tout vu de la misère humaine ; elles savent tout. Il ne peut être que bon et sain d'examiner avec elles, sérieusement, dans un esprit de réflexion élevée, les problèmes moraux et sociaux de la civilisation contemporaine que posent les comédies de Becque, de Dumas et d'Augier : la question d'argent, la question de la fille séduite, celle de l'enfant naturel, celle du divorce, etc. » Et M. Lanson convaincu, et tout repentant d'avoir arrêté, une seconde, son esprit à quelque objection irrévérencieuse, conclut, avec une absolution confite : « Réellement... ces maîtresses américaines font bien de l'enseignement de notre langue un instrument d'éducation : de notre littérature, si souvent dénoncée comme frivole et immorale, leur haute conscience et leur goût savent extraire une substance morale, saine et forte. » Ah! le bon billet!...

Cette fois, affermi dans ses opinions, le visiteur envoie au delà des flots les « peut-être », les « il me semble », les « on pourrait penser que », et ses autres perplexités favorites, puis se retournant vers cette

prude et pharisaïque Europe, il vous lui darde un de ses traits redoutables. « Je songe à telle de nos grandes écoles supérieures de jeunes filles où il a fallu, il n'y a pas si longtemps, deux ou trois ans de lutte pour décider l'acquisition d'un exemplaire de Voltaire ; à tel de nos collèges de garçons où, il y a quinze ans, un censeur libéral n'osait pas placer Renan à la portée des élèves de philosophie ; à telle de nos plus considérables universités où, il y a quinze ou vingt ans, André Chénier n'était pas communiqué aux étudiants sans un billet spécial d'un professeur, parce que c'était un « auteur frivole », et où le xixe siècle à peu près tout entier était absent du catalogue et des rayons. »

M. Lanson pourtant est bien obligé de convenir que même les jeunes filles américaines se révoltent parfois contre les livres épicés dont on leur prône la saveur. Mais voici qui l'explique ; admirons la négligente incise ! « Dans l'Ouest et le Far-West, les choses changent. Les préjugés puritains s'unissant au gallophobisme allemand, il y a eu, m'a-t-on dit, des collèges de jeunes filles où les élèves excitées ont menacé de partir en masse, si les livres français, romans, poésies, théâtre, toute cette littérature « immorale », n'étaient pas retirés des bibliothèques. »

Parmi les « excitants » vous avez aperçu déjà les catholiques. M. Lanson les a fréquentés, sans rechercher certes, leur compagnie. Les catholiques américains

ont, du reste, poussé la courtoisie jusqu'à diminuer, autant que possible, le désagrément de leur rencontre. Leur interlocuteur a « pu causer paisiblement avec eux », ce qui « ne lui est jamais arrivé chez nous ».

Si agréable que soit leur conversation, il ne s'y attarde pas, cependant. Que l'archevêque de New-York ait publié une lettre ou prononcé une allocution, que le pape ait créé « trois ou quatre cardinaux américains », ce sont bagatelles qui ne méritent pas l'honneur de l'exactitude. Ah ! en érudition, on « déploiera des corps d'armée pour capturer une fourmi » ; mais sur le terrain religieux, en présence de questions intéressantes ou graves, M. Lanson se dérobe. « L'Eglise a vu, dit-il, cesser brusquement un régime qu'elle subissait depuis François Ier, et, par un malheur dont je ne veux pas chercher les auteurs responsables, elle a été appauvrie. » Nul n'ignore dans quel antre se terrent ces « auteurs responsables ». M. Lanson leur roule des yeux courroucés, comme à tous les intransigeants qui n'ont pas d'indulgence envers la pensée moderne. « M. l'archevêque de Montréal » n'a-t-il pas ressenti « quelque inquiétude de la hardiesse littéraire ou de l'indépendance artistique » de certains « orateurs, pourvus chez nous d'un solide renom d'orthodoxie catholique » ? Oh ! qu'on aimerait à consoler ces innocentes victimes ! et qui ne se sentirait flatté de recevoir des mains très pures de M. Lanson un diplôme de parfait catholicisme !

Il faut bien, néanmoins, reconnaître ce qui n'est pas niable. Les tableaux de M. Lebert proclament qu'en 1909-1910 le nombre pour cent des élèves qui apprennent le français atteignit, dans les écoles secondaires *libres*, la moyenne de 28,67, et, dans les écoles secondaires *publiques*, celle de 9,90. M. Lanson condescend lui-même à cet aveu : « Il y a encore des catholiques en France au temps où nous vivons, et par eux, longtemps par eux seuls, s'est maintenue la communication avec les Canadiens français... Notre France a toujours, par sa minorité catholique, une prise sur le Canada. » Et tout doucement, — chemin de Damas ou réminiscences des jours anciens, — le cher maître s'oublie jusqu'à rééditer la vieille maxime que le cléricalisme n'est pas affaire d'exportation. « Souhaitons qu'elle la conserve (cette prise), et donnons toute notre sympathie, notre concours même, s'il se peut, à ces efforts dont profite la cause nationale. »

*
* *

Nous ne pouvons suivre M. Lanson à travers les méandres de ses théories. Les paradoxes y éclatent avec une ingénuité qui désarme ; les propos aventureux[1] y coudoient de placides erreurs[2], les questions

1. « La monarchie avait permis aux mœurs mondaines et familiales de se développer, mais nous n'avions pas de mœurs civiques » (p. 256).

2. « La conscience sociale était demeurée très faible en France jusqu'à ces derniers temps » (p. 261).

gênantes y sont adroitement esquivées [1], et il y règne un certain ton déclamatoire où, sur un fond connu, reviennent en *leit-motiv* les refrains qui réjouirent un certain monde, lors de l'affaire Dreyfus. Le mépris avec lequel M. Lanson parle de cet « amour de la patrie irrationnel, instinctif et brutal », n'a d'égale que la sympathie qu'il témoigne aux « nécessités invincibles de la civilisation moderne » et son respect envers les « hautes idées de progrès, de justice et d'humanité ».

Nous aurions trop beau jeu à l'accabler aujourd'hui sous les sanglants démentis que la guerre donne à ses illusions [2]. Notons seulement, pour mieux en apprécier la saveur, que son culte des mots sonores et tendancieux s'exaspère jusqu'à leur décerner des égards typographiques et à les imprimer en petites capitales. « Il y a trois mots qui ont toujours été puissants sur l'âme française, et ces trois mots sont : VÉRITÉ, ÉGALITÉ, JUSTICE. »

1. « D'autres causes contribuent à diminuer la natalité en France. Il serait trop long de les rechercher » (p. 279).

2. Nous le ferons d'autant moins que M. Lanson a été éprouvé par la mort de son fils au champ d'honneur, et qu'en sorte d'amende honorable, il a écrit de nobles pages sur la nécessité de l'*union sacrée*. «... Ç'a été un soulagement, et malgré la gravité de l'heure, une sensation bienfaisante de pureté et de fraîcheur pour tous les Français, qui n'étaient pas des « militants », de voir disparaître en un clin d'œil toutes les manifestations écœurantes de l'animosité et des appétits des partis politiques. Il faut que cela dure après la guerre... Il est nécessaire que la France soit aménagée pour que tous les Français, du syndicaliste au catholique, y vivent à l'aise, y épanouissent leur idéalisme dans la forme qui leur est plus chère que tout le bien-être matériel. Ni la logique idéale, ni la loi du nombre ne sont préférables au vœu d'un Français qui demande à vivre selon sa foi (quelle qu'elle soit) dans la France qu'il a, lui-même ou par les siens, conservée. » (*Manuel général de l'Instruction publique*, 24 juillet 1915, p. 493 et seq.)

Les procédés de l'auteur dévoilent, du reste, à ce point les détours de son âme, que ce serait négligence de ne les point relever au passage. Laissons les formules dubitatives, onctueuses ou froides, les allusions innocentes[1], les pieuses alarmes et ce rapprochement candide : « Successivement *l'Eglise* et *la Confédération générale du Travail* sont entrées en lutte ouverte contre la loi » ; et ne regardons que les notes.

Ces notes discrètes, fines, insinuantes, sont bien plus qu' « un poème ». Il y en a d'amusantes. M. Lanson vient de critiquer sévèrement « la brutalité des arrêts et des démarrages qui coupaient ses courts sommeils ». Soudain il se ravise. Peut-être la compagnie des chemins de fer américains lui avait-elle gracieusement octroyé un permis de circulation : une note l'empêchera de crier à l'ingratitude[2].

D'autres sont suaves. M. Lanson a vu les étrangers vibrer, en écoutant notre « vieil hymne révolutionnaire, qui évoque l'idéal enivrant de la liberté. Tous les visages, continue-t-il, sont graves et enthousiastes. Les Turcs et les Chinois ne sont pas les moins ardents. » En note : « Un scrupule me vient : y avait-il des Chinois ? »

1. « La ville de New-York subventionne toutes les œuvres d'assistance, qu'elles soient neutres ou confessionnelles. Mais elle exige un contrôle de l'emploi des fonds. Cette année, un certain nombre d'établissements appartenant à des congrégations religieuses ont refusé de laisser vérifier leur comptabilité par les représentants du pouvoir civil : ils ne veulent rendre de compte à personne » (p. 79).

2. « N'étaient ces heurts, au total, on dormirait bien ; on peut voyager la nuit sans fatigue et économiquement » (p. 43).

Mais la plupart sont d'une ironie doucereuse, qui rappelle ces lames de Tolède dont on ne constate la morsure qu'au jaillissement du sang. L'auteur a religieusement « assisté au service du dimanche à Mount-Holyoke ». Oh ! pas dans une chapelle catholique : « On sait que l'Église romaine n'accepte pas le régime d'égalité et de tolérance réciproque », et qu'il est inutile de l'inviter à officier dans un temple, où, « chaque dimanche, on a un ministre différent de n'importe quelle confession chrétienne ». Mais enfin M. Lanson a été édifiant ; il a écouté « des psaumes et des hymnes et entendu un sermon de morale ». Votre âme attendrie s'émeut déjà de cette componction et se berce à l'espoir d'une conversion prochaine ? Lisez la note : « La chapelle sert à l'occasion de salle de réunion : j'y ai fait une conférence sur le comique de Molière ! »

Ces allures de pince-sans-rire sont, cependant, moins révélatrices du genre de l'auteur que ses contradictions. Celles-ci demeureront fameuses, si tant est qu'il demeure quelque chose de l'illustre maître. Depuis qu'il y a des critiques, et qui évoluent, aucun n'eut moins, le lendemain, ses opinions de la veille. Son couplet sur Voltaire : « Il donne lieu, même à des gens qui tenaient de lui toutes ses idées, de *mépriser* sa personne absolument », chantait encore dans les oreilles, qu'on l'entendait fredonner : « Malgré la haine irréconciliable de l'Église, la grande masse était bien conquise et *vénérait* le vieillard de Ferney. » Il n'y a que les

sots, dit le Sage, qui ne changent point. A ce compte, M. Lanson a bien de l'esprit.

Mais se contredire dans le même volume, pour un homme habitué au furetage et qui se tient aux aguets, prêt à saisir chez les autres la plus légère distraction, dépasse peut-être les bornes. Ah! s'il échappait à quelque « thésiste » un de ces désaccords, comme M. Lanson relèverait de sa voix blanche la bévue, et fouetterait d'une main agile le candidat penaud! Pourquoi le juge s'accorde-t-il des licences qu'il blâmerait vertement?

Loin de nous de prendre un air tragique à l'égard de négligences qui méritent surtout le sourire. Les « cent vaisseaux de guerre », par exemple, qui « s'alignent », à la page 30, « sur un espace de dix à douze kilomètres », n'en ont plus, pour se développer, à la page 71, que « huit ou neuf », et Montréal proclamée solennellement, à la page 50, « la quatrième ville française du monde », descend, on ne sait pourquoi, page 228, au cinquième rang, après Paris, Lyon, Marseille et Bordeaux, « qui sont, dit l'auteur, de plus grandes villes françaises que Montréal ».

Sunt delicta tamen quibus ignovisse velimus;

mais ce qu'on ne peut avec cette aisance pardonner au livre de M. Lanson, c'est son style. Il serait commode d'en souligner la lourdeur, la banalité, et comme une ignorance cavalière des lois de l'élégance et du rythme.

Amas des mêmes assonances, profusion du verbe *avoir*, redondances filandreuses, cascades de génitifs,... On s'étonne vraiment qu'un professeur, qui se pique de donner des conseils sur l'art d'écrire, témoigne une telle insouciance du style qu'on se demande s'il a lu ses préceptes !

Justement, clament les thuriféraires, ce refus de « toiletter » ses phrases est une coquetterie de haut goût. — Pardon ! Le maître n'a nullement renoncé au désir de plaire. Dans ce volume même, il a bel et bien essayé d'enrubanner sa prose, et si ses falbalas sont défraîchis ou piteux, ils bouffent avec fatuité.

Comment ! un auteur, qui n'a pas le loisir d'étudier aux Etats-Unis l'enseignement secondaire et primaire, s'attarde à des descriptions dignes d'un élève de troisième, s'abaisse à recueillir des clichés aussi fanés que les « tons vifs du feuillage automnal », et accole puérilement une épithète à chaque substantif : « les aspects grandioses, les perspectives charmantes, la lumière incomparable, les allées élégantes, les coins silencieux, les admirables vallées, les escarpements pittoresques, les ondulations verdoyantes, les vallées spacieuses, etc. »

Or, notez que ces adjectifs, incolores et usés, ne tombent pas d'une plume inattentive, ou impuissante à les retenir. Les phrases qui les entourent, visiblement soignées, mettent mieux en relief, chez l'auteur, l'indigence foncière et le goût du clinquant. N'est-il pas

prétentieux et suranné de décrire « des lacs de jardins anglais où les arbres trempent leurs rameaux » ? Peut-on s'énorgueillir d'avoir découvert « la gaze bleuissante des brumes » et de s'écrier avec des trémolos dans la voix : « Que d'instantanés mes yeux ont pris, dont l'évocation me sera toujours chère ! » On imitera plaisamment Lamartine[1] : « J'ai vu les agréables vallées de la Pensylvanie... J'ai vu les cataractes du Niagara... » En face de ces chutes fameuses, on ne se défendra pas d'un croquis, mais on s'y révélera pédant : « Au premier abord, la largeur saisit plus que la hauteur..., cette hauteur qui n'est que le quart de la largeur... est une hauteur prodigieuse ». Et, après cet effort, on se permettra de toiser Chateaubriand ! — « Le soleil m a manqué », dit l'auteur pour excuse. — Que cela ?

M. Rudler, disciple enthousiaste du maître, lui dédiait, un jour, ce dithyrambe : « Des travaux comme ceux-là sont conçus et exécutés *sub specie æternitatis*. Ils étendent aux dernières limites les conditions de l'intelligibilité... Nous avons la gloire d'avoir produit l'un de ces livres sur lesquels on touche, à un moment donné, sous des caractères spéciaux, l'effort extrême de l'esprit humain. » Parvenu à ce faîte, M. Lanson avait daigné descendre. Mais il a mal pris son essor ; son vol plané a les allures inquiétantes d'une chute.

1. « J'ai vu des cieux d'azur où la nuit est sans voiles » etc. (*Milly ou la Terre natale*).

III

Les Coulisses du Baccalauréat[1]

Il y a longtemps que l'on brocarde et incrimine le baccalauréat. Non seulement ceux qui l'ont abordé avec cet effroi dont les générations successives se transmettent l'héritage; mais, — en dehors de ses victimes, naturellement partiales, — des éducateurs sérieux, des maîtres de l'Université même, qui en connaissent la valeur, pour l'avoir dispensé d'une main lésinante ou généreuse, s'accordent à le censurer. Ils proclament que ce contrôle de l'enseignement est illusoire, qu'il ressemble beaucoup plus à une loterie qu'à un examen, et ils en réclament la suppression ou la transformation.

Toutefois, le baccalauréat n'avait pas encore rencontré d'adversaire aussi impétueux que M. Bouasse. Celui-ci, « ancien élève de l'Ecole normale supérieure, professeur de physique à la Faculté des sciences de

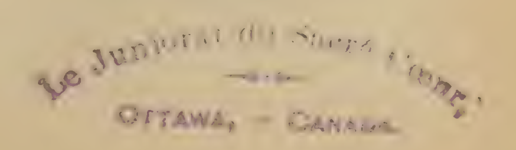
1. A propos du livre de M. Bouasse : *Bachot et Bachotage*, Etude sur l'enseignement en France, 1911.

Toulouse, ancien membre du jury d'agrégation et ancien examinateur d'entrée à l'Ecole normale supérieure », offre, par tous ces titres, des garanties. C'est, à coup sûr, un renseigné, et si l'on peut discuter sa modération, nul ne suspectera sa compétence.

Or, il vient de décocher contre le pauvre *bachot* un volume acerbe et implacable, où le prélude, comme il convient, donne le ton. L'ombre caustique de Cervantès abrite ce réquisitoire : la France n'enviera plus à l'Espagne son « lot d'administrateurs chamarrés, bouffis et pansus, dont la suffisance cache mal l'insuffisance ». Dès la première phrase, M. Bouasse porte le coup loyalement, à découvert : « Le bachot est la plus vaine, la plus sotte, la plus immorale, la plus écœurante des loteries connues; par surcroît, c'est un examen stupide. »

On conçoit que ce genre d'argumentation, avec sa netteté, sa véhémence, sa témérité même et souvent sa crudité de langage, ait ému et irrité les hauts universitaires. M. Bouasse voulait être lu. « La seule manière n'est-elle pas de piquer la curiosité et surtout d'exciter l'indignation »? Que se propose-t-il? Tout simplement la découverte de la pierre philosophale : amener l'administration à réformer ses abus.

Aussi bien, se défend-il envers l'Université d'aucun dessein ténébreux. Qu'on ne « donne pas le change, en criant à la ruine de l'enseignement laïque »! M. Bouasse s'explique résolument à ce sujet, avant de raconter l'histoire du volume. « Vingt éditeurs (et



vingt, ajoute-t-il, n'est pas le synonyme de trente-six), le lui refusèrent, encore qu'il offrît de les garantir contre tous risques pécuniaires ou autres. Ils ne tenaient pas à la rancune des bureaux de l'Instruction publique, dont ils ont besoin. » Enfin, un « éditeur de droit canon » fut plus hospitalier... et plus perspicace. Six éditions déjà se sont rapidement épuisées,

Et le bruit dangereux d'un livre téméraire,
Au péril de l'auteur enrichit le libraire [1] !

Comment la franchise de M. Bouasse n'aurait-elle pas déconcerté les timides, épouvanté les prudents? « Avec lui, ça ne traîne pas ; il n'a peur ni des complications, ni des responsabilités. » A d'autres, de faire de l'eau bénite avec les gouttes de l'averse. Sa méthode a plus de vigueur, et Boileau est de miel auprès de son absinthe : « J'appelle un chat un chat, quelquefois même un... » Il « dénonce brutalement, sans barguigner », et charge la mine pour en accroître l'explosion.

Tant pis, si les professeurs de lycée se fâchent qu'on les réprimande « de coter systématiquement au-dessus de la moyenne les devoirs de leurs élèves », ou qu'on mette à nu leur marchandage, leur « échange de listes, leur troc de la casse et du séné ». Tant pis encore, si la majesté des proviseurs s'indigne et se scandalise d'être flagellée par l'inélégante périphrase de « marchands

1. Boileau, Satire IX.

de soupe[1] ». Puisque l'Administration fait « dépendre leur avancement du chiffre de la population scolaire », ne sont-ils pas excusables de susurrer aux parents d'un jeune cancre : « Laissez-le-nous encore quelques années. L'an prochain, je vois parmi ses professeurs M. X., un véritable accoucheur d'intelligences ; il vous le rendra transformé » !

Quel caractère bourgeois témoigneraient des professeurs, même de faculté, en se froissant de lire qu'ils « seraient recalés au baccalauréat dans leur propre spécialité, au cas où ils auraient la malencontreuse idée de s'y présenter sous un faux nom[2] » ! Le grand Maître de l'Université ne leur enseigne-t-il pas la clémence, quand il tolère que « ses circulaires, décrets et arrêtés servent de coussins » ?

Ces Messieurs, du reste, « sont *libres* de ne pas se reconnaître : M. Bouasse ne les nomme pas ». Parfois, sans doute, il s'oublie à restreindre cette *liberté,* mais

1. « Les proviseurs sont des marchands de soupe. N'êtes-vous pas écœurés des affiches par lesquelles ces Messieurs vantent leur boite : « Lycée « de Bachotard, à trois heures de Paris, dans une admirable situation — « 24 élèves reçus au baccalauréat sur 28 présentés. Succès exceptionnels à « tous les concours ! »... Comment l'administration tolère-t-elle ces pro- « cédés de réclame dans les services publics ? » (P. 29).

2. « Il y a quelques années... le professeur de la Faculté de Toulouse, qui avait été chargé par le doyen de corriger les copies de mathématiques, était notoirement incapable de résoudre les problèmes qu'on donne ordinairement en mathématiques A. Il aura le bon esprit de ne pas se reconnaître, mais s'il n'est pas content, je propose qu'il subisse les épreuves. On rigolera. » (P. 23).

par scrupule : il craint que leur modestie ne les empêche de se découvrir. Et puis,

La satire ne sert qu'à rendre un fat illustre,
C'est une ombre au tableau qui lui donne du lustre.

Voici donc « M. B..., dont les ouvrages, bourrés d'erreurs grossières, sont dignes d'un licencié reçu par raccroc », et « MM. C. et L., qui ont écrit, en 1884, un extraordinaire rapport, modèle de gâtisme ». Voici même M. Berthelot « tout chargé d'une gloire théonesque, et allant à son laboratoire déverser, pendant trois cents secondes exactement, le trop-plein de son génie ».

Non content de dévoiler l'incapacité de quelques collègues, l'auteur fond avec la même pétulance sur une faute plus répréhensible, leur injustice. Les gens honnêtes et prudents se défiaient des recommandations, non seulement par vertu, mais par peur. Si ce remède, en effet, soulage parfois le patient, il peut aussi aggraver son mal, en indisposant l'examinateur. M. Bouasse, au contraire, « prouve par des faits que les recommandations servent, autrement dit que certains professeurs ne mettent pas la note qu'ils croient juste », et il affirme que l'un d'eux « offrit au doyen des lettres de Toulouse de relever les notes de deux élèves dont il regardait les feuilles, croyant qu'il s'y intéressait particulièrement ». Aussi bien, l'accusateur « défie-t-il

l'Administration de le poursuivre », en la menaçant de soumettre au Conseil d'État des pièces convaincantes.

Dans son livre fusent sans cesse, avec un cliquetis d'expressions pittoresques, des traits malicieux[1]. Il n'égratigne pas, il pourfend ; et il abandonne ses victimes, non à la commisération des lecteurs, mais au coup suprême de leur ironie[2]. La piquante anecdote, que cette entrevue avec le recteur de Toulouse, qui le loue d'abord chaleureusement de ses ouvrages de physique, et lui demande aussitôt de lui indiquer les meilleurs, hormis les siens ! Ou cette histoire d'examen, durant lequel M. Bouasse, improvisé, malgré lui, interrogateur de sciences naturelles, se livre, sur les réponses des candidats, à des observations stupéfiantes — et parfois saugrenues — qui finissent par dérider son mécontentement !

Peut-être, néanmoins, s'égaiera-t-on davantage soit

1. C'est à la ronde qu'il assène ses railleries, et chacun, avoue-t-il sans façon, « en prend pour son rhume ». S'agit-il, par exemple, d'élire un doyen de Faculté ? « Naturellement », insinue « l'ami » ingénu, campé à plaisir pour donner la réplique, « vous choisissez le plus savant, le plus intègre, le plus sage, le plus dévoué au bien général... — Tout de même que la France envoie dans le Temple des lois les six cents Français les plus savants, les plus intègres... — Et voilà précisément le malheur ; ce doyen se soucie du bien général comme de sa première culotte. Il est l'homme d'un parti et soigne les intérêts d'un parti, outre les siens. » (P. 12).

2. « Monsieur X. attache de l'importance à l'orthographe ; monsieur XX. met son point d'honneur à refuser les imbéciles ; monsieur XXX. serait incapable de les discerner... Il fait ce qu'il peut dans la limite de ses moyens. » (P. 21).

au chapitre des recommandations [1], soit à l'aventure picaresque d'une surveillance de devoirs à Rodez, où « 94 chaises pour 98 candidats, et des tables insuffisantes », sont compensées par « une séance de gymnastique, de commandements à haute voix et de mouvements d'ensemble, dans une salle qui n'était séparée de la salle de composition que par une cloison en planches de deux mètres de hauteur ».

Ce qui est le plus savoureux, c'est que l'auteur n'entend pas écrire quelque *galéjade* aux dépens de l'Université. Si les faits qu'il allègue sont amusants, si son tour d'esprit se complaît à leur imprimer vive allure, il n'élude pas les questions sérieuses et les traite amplement.

Le désapprouvera-t-on, lorsqu'il plaint les élèves d'être soumis à la fantaisie arbitraire d'examinateurs, dont l'un « cote de 10 à 20 », et l'autre « de 8 à 12 » ? Il y a là un abus flagrant, que les inspecteurs généraux de l'Université pourraient abolir. De même, tous les professeurs de rhétorique souscriront à ses remarques touchant les admissibles du baccalauréat; car ils gémissent vainement sur ces demi-bacheliers, « qui

1. M. Bouasse cite tout un lot de lettres qu'il a reçues « de professeurs », depuis la demande explicite : « Deux mots pour vous recommander un candidat au bachot, parent de mon préparateur. N'est pas très fort, mais a beaucoup travaillé », jusqu'à la formule savamment entortillée : « Je n'aime pas ce qu'on appelle les recommandations. Aussi n'est-ce rien de semblable que je tente près de vous. Ce jeune homme saura qu'il n'est pas tout à fait un inconnu pour vous. S'il puise dans cette idée un peu de confiance, tant mieux. Je vous serai reconnaissant de lui avoir rendu ce service. » (P. 75-76).

portent le trouble dans les classes, refusent de faire des devoirs écrits qui leur seront inutiles, et bornent leurs efforts à l'absorption de quelques manuels pour l'oral ». Pourquoi ne pas obvier à ce désagrément ? Il serait simple d'adopter, aux examens du baccalauréat, la méthode de Saint-Cyr, où les candidats admissibles conservent le bénéfice de l'admissibilité, mais doivent affronter de nouveau l'écrit. La crainte d'obtenir des notes plus faibles, qui hasarderaient l'oral, et surtout l'espoir de conquérir des notes supérieures, les stimuleraient à plus d'efforts. Ils ne seraient plus ainsi un fardeau et un mauvais exemple.

M. Bouasse a dénoncé le péril, sans prescrire le remède. Il connaît trop les moyens de faire parvenir avec éclat au ministre ses doléances, pour que nous ne lui demandions pas de prêter à cette réforme — la contagion de son style imagé nous gagne ! — la vrille de son argumentation.

Nous touchons ici, en effet, à l'un des défauts du volume. Et, pour imiter la franchise de l'auteur, nous signalerons plusieurs lacunes qui n'échappent point, sans doute, à sa clairvoyance. Lui aussi « taille » mieux qu'il ne « coud ». Les solutions qu'il propose s'obscurcissent par la multitude des questions étrangères qui les recouvrent.

Importait-il, dans un réquisitoire contre le baccalauréat, de savoir que M. Bouasse s'abonna dès vingt ans à un cabinet de lecture, et depuis quel âge il

pianote ? Et son neveu méritait-il de nous être présenté comme « héroïque et loyal », pour avoir osé répondre à un examinateur qui, en l'écoutant, « craignit que la terre ne se fût entr'ouverte », cette impertinente pauvreté : « Bossuet ? Monsieur, il m'embête » ?

Aussi bien, n'est-ce pas Bossuet seulement qui « écope une sale note » — (ce sont les expressions crues de l'écrivain) ! Bacon n'a pas meilleur sort, et Pasteur est appelé — si c'était encore par le neveu historique ! — « remarquable brute[1] ».

Ces outrances desservent la cause que défend M. Bouasse. En déclarant qu'à l'Académie des sciences « le savoir-faire prime le savoir, et que, sur soixante-six membres, il n'y a pas deux douzaines d'hommes de valeur »; que « nos savants français font triste figure », et qu'« après avoir vaticiné depuis vingt ans sur la physique, ils n'ont pas prononcé une seule phrase ayant un rapport quelconque avec l'expérience », l'auteur a involontairement amoindri la justesse de ses reproches, et versé de la critique dans le pamphlet.

Enfin le distingué neveu qui décrète que Bossuet délaie à écrire « Celui qui règne dans les cieux », et qui lui crie gracieusement : « Ferme ton robinet », n'épargnerait pas assurément mainte page de son oncle. Mais il lui pardonnerait des expressions triviales, des

1. P. 103.

anecdotes déplacées, et des termes inconvenants, que nous avons le regret et le devoir de blâmer. Même dans la plaisanterie, au rire de Rabelais il est permis de préférer le sourire de Marot.

M. Bouasse a obtenu le succès qu'il ambitionnait. Son livre a fait scandale. Quelle que soit l'opinion que suggère sa méthode, ses lecteurs s'accorderont à lui reconnaître un vigoureux talent de polémiste, et le féliciteront d'avoir courageusement signalé des défaillances et des abus. Comme d'autres, il pouvait se servir des sots pour ses menus plaisirs, tolérer les injustices, ou en profiter. Il a choisi une attitude plus noble. Aiguisant sa plume, son esprit et sa colère, il a « sacrifié sa tranquillité à l'intérêt général ».



Quand M. Bouasse vilipendait les examinateurs de Sorbonne, qui « parfois ne se donnent pas la peine de corriger les copies et sont effrayés de manquer le train, de retarder l'instant habituel de leurs repos, circonstances où le monde entier verrait évidemment une catastrophe internationale », on pouvait croire à des exagérations de parti pris. Et bien qu'il « trouve ces faits vraisemblables », et que tout ensemble il « admette volontiers qu'ils sont calomnieux », on avait la ressource d'espérer avec lui que la Sorbonne « conservait au moins une réputation de conscience », pour

compenser « son enseignement scientifique, qui, pris en bloc, est, dit-il, au-dessous du médiocre[1] »!

Mais voici qui est plus sérieux, car il ne s'agit plus d'un sarcasme individuel. Des plaintes collectives ont retenti dans l'Université et pénétré jusque chez le recteur de l'Académie de Paris : le *Bulletin officiel de la Fédération nationale des Professeurs de Lycée*[2] s'en fait l'écho.

Le 11 janvier 1917, en effet, au lycée Louis-le-Grand, les délégués de « l'A² de Paris » ont tenu leur séance annuelle, pendant laquelle M. Labouesse, professeur au lycée Lakanal, a lu « un rapport sur les incidents d'une extrême gravité, qui se sont produits depuis deux ans aux examens du baccalauréat en Sorbonne ».

Après tant de reproches courant sous le manteau, « cette fois, l'A² de Paris a été officiellement saisie de la question ». Celle-ci en valait la peine, puisqu'elle vise la surveillance, les sujets de devoirs, les arrêts du jury et les conditions de l'oral.

« A l'écrit, note M. Labouesse, la surveillance est très inégale ; elle manque souvent. » Soit que les élèves trop serrés se communiquent sans peine des renseignements, soit que la disposition des salles en amphithéâtre permette aux rangs supérieurs de s'inspirer avec profit des copies étalées sur les tables inférieures,

1. P. 83.
2. Bulletin n° 102, Décembre 1916-Janvier 1917.

il est certain que « l'équité et la légalité » sont mises à mal.

Les sujets de devoir, surtout les versions et les textes de langues vivantes, n'échappent pas à la critique. Que de fautes d'impression, « propres à entraîner une interprétation erronée » !

La correction des copies mérite pareillement le blâme. D'abord, « pas d'unité de notation », parce que « pas de réunion préliminaire du jury ». M. Labouesse exprime sur ce point les mêmes critiques que M. Bouasse.

Il n'est pas moins sévère, touchant la délibération qui précède la proclamation de l'admissibilité. « Souvent, affirme-t-il, des examinateurs, ou le président du jury, arrivent très en retard ; il est impossible de discuter, ou bien le président presse la discussion et fait sentir à l'examinateur, soucieux de remplir son devoir, qu'il est gênant. Les livrets scolaires ne sont l'objet d'aucun contrôle. Il en est qui portent des dates de fantaisie, afin de faire passer le propriétaire pour plus âgé qu'il ne l'est ; les places de composition, les notes, les récompenses sont aussi de fantaisie. »

Que dire du cadre où se publie le résultat d'une discussion si sommaire ? « Pendant les délibérations, la cour, les vestibules, les couloirs sont encombrés de jeunes gens qui fument, crachent, font du vacarme et sont prêts à conspuer tout examinateur désigné par les candidats malheureux. Au moment où l'on va procla-

mer la liste des admissibles, c'est une ruée tumultueuse dans la salle. Les refusés crient, protestent, injurient les examinateurs. D'autres vont solliciter les examinateurs, font intervenir leurs parents. On a vu un candidat, à la dernière session, demander à chaque examinateur un relèvement de deux points, en invoquant la même faiblesse des autres examinateurs; et certains ont cédé à cette ruse grossière ; le candidat a été déclaré admissible après coup. — Un père de famille, un officier, est venu discuter la note de version latine avec le président du jury, qui s'est prêté à ce scandale, a accepté la discussion de la copie, et a fini par céder. — Plus encore : un candidat non admissible a réussi à se faire établir une feuille d'examen oral, a passé l'oral, a été refusé, mais considéré comme admissible. »

A l'oral sévissent des abus non moins criants, que tolèrent ou favorisent de complaisants appariteurs. Sans se borner à laisser les candidats circuler dans les couloirs, « ils guident les parents jusqu'auprès des examinateurs, qu'ils sollicitent effrontément et dérangent, quand ils ne les traitent pas avec insolence ». On devine « le tarif » de tels procédés, et celui de la communication des notes aux élèves « pendant l'examen ».

Alors se produisent des scènes pittoresques et scandaleuses. « Le public n'est séparé ni des candidats ni des examinateurs. Il cause, rit tout haut; le fils d'un ancien ministre, prié de se taire ou de sortir,

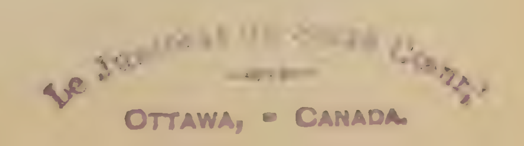
a répondu au président du jury qu'il avait autant que lui le droit d'être là. Les amis, les parents, soufflent tout haut les réponses aux candidats. On étale des journaux, même pornographiques, et on les commente. Dans ce tohu-bohu, l'examinateur doit essayer de saisir au vol les réponses des candidats. »

On comprend qu'après la lecture de ce rapport un universitaire mi-sérieux, mi-badin, ait proposé un moyen radical d'enrayer de tels excès : « Il serait beaucoup plus simple, dit-il, de décréter que tout Français naît bachelier. »

« L'A² de Paris » ne s'est pas ralliée à cette solution élégante, et quand M. Labouesse eut pris des conclusions énergiques « pour exiger que l'on protège la dignité des professeurs et la dignité des examens », divers membres déclarèrent que son rapport « est un tableau très fidèle de ce qui se passe », que « le discrédit jeté sur le baccalauréat par de tels désordres serait propre à servir les vues de ceux qui désirent sa suppression », et que « la Fédération nationale des professeurs de lycée devait s'employer à les faire cesser ».

Puis, un vote sanctionna les décisions suivantes : démarche chez le recteur, protestation auprès du président du jury et mention au procès-verbal, menace d'un pourvoi devant le conseil d'État.

Quoi qu'en pense M. Bouasse, ces doléances, par extraordinaire, ont été efficaces. La derniere session du



baccalauréat a vu se dérouler d'autres mœurs. « Une barrière de bois partage maintenant la salle d'examen. Percée d'un guichet, que l'appariteur entr'ouvre pour laisser passer un à un les aspirants au martyre, elle se referme dès que le jury fait son entrée, et sépare impitoyablement les spectateurs de cette jeunesse qu'on mène au supplice. La barrière achève le tableau. Assises derrière elle, regardant à travers ses barreaux de bois, les familles ont l'air d'assister au combat de leurs fils avec des fauves en jaquette. Elles sont trop éloignées pour leur prêter main-forte ; elles ne peuvent plus souffler. Trop loin aussi pour injurier commodément le jury : *major e longinquo reverentia !* »

Autre amélioration : « Pour ajouter à la solennité, on ne proclame plus tout de suite le résultat de chaque examen individuel. Examinés et examinateurs, tout le monde demeure dans la salle jusqu'à la fin de la séance : on fait sortir le public ; le jury délibère ; le public est rappelé, et l'on proclame les résultats pour toute la série. Outre la pompe plus grande, il en naît d'autres avantages : l'effet des recommandations s'exerce moins aisément ; les professeurs, étant tous là, se défendent, et l'on ne peut plus voir un juré complaisant profiter de l'absence d'un collègue pour relever ses notes. »

Evidemment, comme toute réforme, celle-ci n'a pas rencontré un applaudissement unanime. Certaines familles et beaucoup d'élèves ont regretté la suppression

de commodités si propices. Leur mécontentement n'a été surpassé que par celui des « tangentes ». Messieurs les appariteurs n'ont plus désormais la faculté passagère d'être, auprès des candidats cancres et généreux, les agents bénévoles de la Providence : leur autorité et leurs honoraires y ont beaucoup perdu ; mais, parce que tout ici-bas est action et réaction, le prestige de la Sorbonne s'en est accru. Il y a compensation.

***

Comme s'il ne suffisait point de la censure de M. Bouasse et des doléances de « l'A² de Paris », voici que la Faculté des Sciences de la Sorbonne proteste, à son tour, contre le baccalauréat, qui gaspille son temps.

A l'unanimité, avec un beau dédain, elle a exprimé, en août 1917, le regret que « les maîtres de l'enseignement supérieur soient obligés de consacrer une partie de leur temps à un diplôme d'enseignement secondaire ». Clôture précipitée des cours, trouble des examens de licence, « moments précieux, pris aux membres des facultés pour leurs travaux personnels, qui ont, disent avec modestie ces messieurs, si brillamment contribué à l'éclat de la science française », autant, pour eux, de raisons péremptoires d'éviter la corvée des corrections et interrogations.

La guerre, comme on s'y attendait, justifie aussi la démarche de la Faculté des sciences. Quand afflueront,

nul n'en doute, les étudiants et auditeurs étrangers, hautains transfuges des Universités allemandes, « il importe que nos maîtres ne soient pas distraits de leurs véritables devoirs par des besognes étrangères à leurs fonctions ».

Au premier abord, ces raisons produisent leur effet, surtout, selon le mot familier de M. Jean Guiraud, sur « ceux qui ne sont pas du bâtiment ». Il les montre surpris et scandalisés que « Henri Poincaré ait perdu, à interroger des candidats souvent muets, un temps qu'il aurait si noblement employé à interroger les étoiles et à sonder par le calcul le silence effrayant des espaces infinis. Est-il possible que Fustel de Coulanges ait dù détourner son attention des formules de Marculfe et de la loi des Francs Chamaves, pour faire ânonner de malheureux « potaches ? »

Mais en homme du métier, qui « connaît les détours » de ce « sérail », il réduit vite les proportions impressionnantes de l'objection. Même dans l'hypothèse où tous les professeurs de faculté seraient des savants émérites, c'est à peine si, en province, on dérobe cinquante heures par an à leurs doctes recherches. Quant aux professeurs de Paris, « chacun d'eux n'a qu'une trentaine de clients à retourner pendant dix minutes à l'écrit et dix minutes à l'oral ».

Il serait donc excessif d'attribuer au baccalauréat la défaillance de leur génie, surtout quand on songe à la rareté et à la brièveté de leurs cours. Outre trois mois

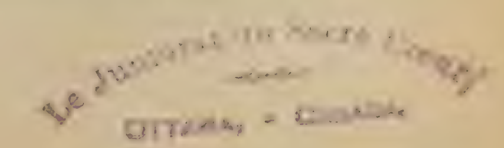
de vacances, n'ont-ils pas, tous les jours de l'année, de nombreux instants libres, puisque l'Université leur demande seulement trois heures d'enseignement, chaque semaine? Que de charges adventices, acceptées ou sollicitées, prélèvent sur leurs travaux scientifiques une part plus léonine!

« En réalité, déclare M. Guiraud, les professeurs de faculté n'ont qu'une raison à alléguer contre les examens du baccalauréat, c'est que cela ne les intéresse pas. Mais alors la question est de savoir si un fonctionnaire, fût-il M. Henri Poincaré lui-même, ne doit faire que ce qui l'intéresse et si, comme feu Madier de Montjau, il doit se débarrasser de ce qui le gêne. » Et le logicien de conclure son argument avec rigueur : « Mais alors, allez dire au poilu qu'il doit se débarrasser au plus vite de la guerre... parce que, évidemment, elle le gêne! »



De ces attaques virulentes ou de ces réquisitoires motivés contre le baccalauréat que sortira-t-il? L'examen traditionnel en sera-t-il atteint ou sensiblement réformé? Les abus ne le cèdent pas, d'ordinaire, à un livre, si véhément qu'il soit, ni même à des démarches particulières.

Ce qui assure au vieil examen son immunité, c'est l'embarras qu'on éprouve à le remplacer. On ferait presque l'accord entre ses assaillants; mais qui se flatterait de recueillir une adhésion majoritaire à



quelque système nouveau? Chacun préconise le sien, sans convaincre les autres de son incontestable supériorité.

Doit-on même souhaiter, quoique M. Bouasse promette de « se mettre joyeusement en frais de six lampions, quand un ministre ami du bon sens nous en débarrassera », qu'on élimine le baccalauréat actuel, et qu'on en exonère les jeunes classes? L'esprit persévérant d'étroitesse qui règne dans les bureaux de l'Instruction publique ne peut qu'éveiller de justes craintes. Ce n'est pas à l'heure, où, malgré les soucis de la guerre et les concessions de l'union sacrée, on tend à créer, pour les jeunes filles, un diplôme délivré uniquement par les écoles officielles, qu'il sied à l'enseignement libre de souhaiter une refonte des examens de fin d'étude!

Brimé souvent, s'il faut croire M. Bouasse, par quelques examinateurs partiaux, il trouve, du moins, dans l'équité des autres un juste contrôle et un appui. Qu'adviendrait-il, au contraire, de sa prospérité présente et de son avenir, le jour où d'anciens projets ministériels auraient force de loi, où les lycéens, dispensés, par le certificat de leurs propres professeurs, de courir les chances d'épreuves communes, les élèves des collèges chrétiens seraient seuls astreints à subir, dans une sorte de concours fermé, l'interrogation d'un jury qui connaîtrait d'avance, peut-être sans sympathie, leur origine?

Qui composerait ce jury? Si les vœux de la Faculté des sciences de Paris se réalisent, des professeurs de lycée. Or, ce n'est pas nous, mais M. Jean Guiraud qui observe : « J'ai la plus grande estime pour nos maîtres de l'enseignement secondaire et leur esprit de justice; mais qu'ils me permettent de le dire : j'ai encore plus de confiance dans l'indépendance des professeurs de Faculté inamovibles et dans l'impartialité d'examinateurs qui planent bien au-dessus des rivalités entre les établissements publics et les établissements libres. » Donc, avant de mener la charge contre le baccalauréat, parce qu'il ne répond pas à tous les vœux et qu'il se prête à divers abus, on réfléchira sagement à toutes les conséquences de sa suppression.

IV

Un libelle[1]

On ne saurait mieux piper les gens. Devant le titre aimable qui décore le livre de M. François-Guillaume de Maigret : *Le Carnet d'un vieux maître*, le lecteur évoque la silhouette glabre, émaciée et un peu solennelle d'un de ces professeurs du temps jadis, qui tenaient leur fonction pour un sacerdoce et l'honoraient à proportion de leur estime, qui vivaient en commerce familier avec les classiques et se complaisaient à citer magnifiquement, mais à propos, des vers d'Horace ou des maximes de Sénèque. Il imagine aussitôt avec respect quelque cahier poudreux, aux feuillets jaunis, écrits d'une encre pâle, en caractères appliqués, tout imprégné du parfum discret de lointains souvenirs, tout parsemé de judicieuses remarques, et dont la bonhomie égaierait les sentences.

Or, le vieux maître n'a des graves universitaires du

1. A propos du livre de M. François-Guillaume de Maigret, *Le Carnet d'un vieux maître, Notes et souvenirs sur l'éducation*, 1911.

passé que le nom dont il s'affuble. Son encre est fraîche et corrosive; son style, lâche et déclamatoire; et si l'on découvre en son volume quelque élément vieillot, c'est un relent d'animosité, l'odeur rance des clichés anticléricaux, qui depuis longtemps gisent dans les gazettes et les brochures discréditées.

Victor Hugo se représentait ainsi le fabuliste :

> La Fontaine, dans l'herbe épaisse et le genêt,
> Rôdait, guettant, rêvant, et les espionnait.

Le « vieux maître », avec moins de grâce, usait de la même méthode. Témoin redoutable, questionneur indiscret, il « observait, interrogeait, confessait » ses disciples, obtenait même qu'ils écrivissent, à son usage, des cahiers de confidences, croquait « les parents, amis, voisins », et dressait une collection de fiches qu'il devait déballer, un jour, au détriment de ses naïfs élèves et de leurs imprudentes familles. Voilà qui ruinerait, en la disqualifiant, l'honnête profession de précepteur, si la gaucherie du stratagème ne décelait vite la fantaisie de l'invention.

Dès la préface, nous sommes fixés sur le ton. M. de Maigret s'y hausse au diapason du maître, et tant les phrases s'y étalent déjà flasques et pédantes, qu'en rapprochant les deux styles on songe invinciblement à l'adolescent de Musset qui lui ressemblait comme un frère. « ...Ce que peut être, dit-il, une formation

désintéressée intellectuellement et moralement, sans prétendue inspiration supérieure, sans postulat religieux ou philosophique, fondée sur l'expérience, pragmatiste, tout à la fois individualiste par principe et sociale par sentiment de la nécessité, ne visant, d'une part, qu'à la simple harmonisation égotiste de l'ensemble des facultés naturelles de l'homme, en dehors de tout préjugé tendant à établir entre elles une hiérarchie quelconque ; mais s'efforçant, d'autre part, d'adapter ces mêmes facultés du libre individu aux exigences de l'état civil ; et n'usant, pour cela, que d'une méthode exclusivement psychologique, d'excitation et de sélection raisonnées... » Ah ! M. Lysidas que vous comptez de dévots, et que votre esprit guindé se survit en eux ! « Ne paraissez point si savant, de grâce, humanisez vos discours, et parlez pour être entendu ! »

A vrai dire, M. de Maigret le surpasse. Au basson il ajoute le flageolet et le trémolo. « Le vieux maître, ajoute-t-il, avait sacrifié à l'éducation toute la chaleur de son cœur et l'activité de sa vie. Il avait trop aimé cette maîtresse pour la disséquer. Prendre le scalpel devant son cadavre, rester sec, précis, inhumain, c'est ce qu'il ne pouvait pas. » Comment ne s'apitoiraient pas des lecteurs sensibles? Toute la lyre les doit émouvoir, jusqu'à « l'écriture fine et tremblée », et la remise du carnet, sur le lit de mort, à « l'héritier intellectuel » !

Pour empêcher « le cher souvenir » du maître de « s'abîmer dans l'indifférence », l'auteur a donc rédigé ce volume, « dans l'espoir de plaire aux quelques esprits curieux et libres qui consentent encore à lire autrement que pour rire, pleurer, se gonfler de vain espoir ou s'endoctriner ». Et, modestement, il se compare à la « rose qui a moins de prix dans un parterre à la française que jaillie au milieu du tumulte des bois ». Admirons cette rose tempétueuse et sauvage.

***

Comme le cumul des années n'a point mûri le goût du vieux pédagogue, ni éteint son amour des phrases grandiloquentes, il pose en principe que « la sensibilité totale d'un individu est le résultat de trois facteurs éducatifs très généraux : son éducation dans la famille, son éducation scolaire, et une certaine auto-éducation post-scolaire », qu'il appelle « la conscience ambiante ». De là, les trois divisions du volume.

L'action se passe dans une famille des Ardennes. Si précieux étaient les conseils du précepteur, qu'on se le disputait à l'envi. D'un château de marquis il descend au castel d'un vicomte, à la manufacture d'un tisseur, au foyer d'un commandant, etc. Jeunes gens, jeunes filles, s'empressent à son confessionnal. Ainsi, par un hasard fait de commande, étudiera-t-il sur le vif tous les genres d'éducation : la manière forte, faible,

traditionnelle, bigote, incohérente, populaire. Ainsi promènera-t-il sa loupe malveillante à l'école primaire, au lycée et chez les Jésuites; ainsi consignera-t-il, sur de prétendus cahiers d'élèves, tous les aveux qu'il a recueillis ou sollicités.

N'attendez de lui nulle complaisance. « Il y a trois espèces de gens, annonce-t-il, à qui je demande la perfection : les éducateurs, les politiques et les prêtres. » Des politiques il parle peu; les prêtres, il les griffe à chaque rencontre; les éducateurs, il les rabroue et les flagelle, modèle lui-même facile à dénimber.

Au moins, ne courons-nous pas le risque de prendre le change : les premières pages dévoilent les tendances du volume. « Le marquis de Carelles..., privé d'une situation politique ou militaire, a perdu toute raison d'exister... Catholique de foi et de discipline, royaliste par tradition, c'est-à-dire sans bien savoir pourquoi... » Ces galanteries enjolivent maint paragraphe. Quand elles ne s'affichent pas audacieusement, elles s'insinuent par des adverbes que l'on croirait nonchalants, et qui sont perfides; elles ricanent sournoisement dans une incise : « On consulte un prêtre, qui se trouve être intelligent. » Quelle aubaine! et pouvait-on la prévoir?

Les portraits sont fictifs et lourds. L'auteur surcharge, pour animer : il empâte. Qu'il relise seulement La Bruyère! Du moins, pouvait-il s'épargner des divagations enfantines. Qui croira que le marquis

de Carelles ait introduit exprès dans son salon « certains sièges pas rembourrés, *ad usum delphini* », afin d'obliger son fils à s'y asseoir? Où M. de Maigret a-t-il vu un père « exiger que son fils lui baise la main avant de se laisser embrasser », et « le forcer à monter des chevaux difficiles, tenir la cravache, exciter la bête, une grande rosse cabocharde et vicieuse, et rire si l'enfant tombait »?

Ces fadaises n'ont d'autre but que de justifier les écarts d'un tempérament qu'on veut dépeindre brutal, de critiquer cette manière de « façonner dans un bronze dur par une main qu'un idéal formidable dirige », et d'arracher à la pauvre victime d'un régime aussi absurde ce cri mélodramatique : « Oh! avoir un père qui ne soit qu'un homme, une mère qui soit femme! »

Chaque fois que la thèse le réclamera, on rendra, de la sorte, odieux l'antagoniste. Le procédé manque de noblesse; mais parce qu'il est commode M. de Maigret l'adopte et en abuse. Le sage, dit le proverbe, se contente de peu!

A l'égard des jeunes filles, les nuances varient, mais demeurent dans la note aiguë. « Les injustices mêmes n'indignaient pas Marie de Carelles ». N'avait-elle pas une « institutrice prude et dévote à l'excès », qui l'obligeait à communier tous les dimanches, à se mortifier, jeûner, dépérir? Et nul antidote. Dans son entourage et ses relations, « tous fantoches... avec le même masque d'imbécillité mondaine ». Par bonheur, — mais

invraisemblance dans une maison si rigide — « on laissait souvent le précepteur seul avec la jeune fille », parce que « la marquise était occupée de je ne sais quelle bonne œuvre, à laquelle Mlle Jollivet, l'institutrice collaborait ». D'ailleurs, « du moment que Marie était pieuse en temps voulu, et lui témoignait à elle tout le respect et l'obéissance qu'elle exigeait... »! Et puis, « les jeunes gens n'aiment pas que les jeunes filles aient l'air d'une petite oie blanche ».

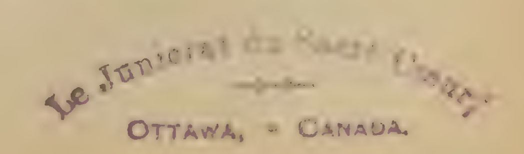
Telle est l'éducation « qu'on appliquait autrefois à tous les enfants de la vieille aristocratie française et aussi à ceux de la bourgeoisie ». M. de Maigret l'affirme sans sourciller : qui donc oserait le contredire?

Aujourd'hui, c'est pire encore : « Dans un grand nombre de familles françaises, aristocratiques ou bourgeoises, il n'y a plus du tout de méthode ». La preuve en est — « voilà un pouls qui prouve que votre fille est muette! » — que Marcel Leroy, fils de M. Philippe Leroy, qui tient dans le volume le rôle « du grand bourgeois français traditionnel », « était encore, à dix-huit ans, confié aux soins d'une vieille fille dévouée, qui le lavait, l'habillait, lui préparait au réveil son petit chocolat ». Nonobstant, grâce aux leçons du précepteur et au renfort des protections, il put conquérir le baccalauréat. Mais après, ce fils de grand industriel « passait son temps à dormir, manger, jouer aux dames, mener une vie de mollusque », et ne connaissait de la vie que ce qu'en peut savoir une jeune fille

millionnaire ». Dieu, que tant de sornettes doivent coûter d'effort à l'imagination!

La noblesse et la bourgeoisie sont jugées! Restent heureusement « les bonnes familles campagnardes ». Mais pourquoi l'auteur s'est-il arrêté timidement sur le chemin de l'antithèse, et, victime, lui aussi, d'un suprême préjugé, a-t-il bifurqué soudain vers l'armée? Les gens de goût, qui s'amusaient autrefois à bosseler le goupillon, ne ménageaient pas d'ordinaire le sabre. Or, le descendant des « générations de paysans de solide bon sens » est commandant à Vouziers, et de cavalerie. Sans déchiffrer l'énigme, passons. Mme Ripert nous attend.

Cette bonne dame « prude, sèche, hypocrite, mauvaise langue », qui s'habillait mal, portait perruque, mais — ô raffinement! — « une perruque à cheveux rares », incarne naturellement, puisqu'elle monopolise les défauts, la « manière bigote ». Pour être admis chez elle, il faut « être mesquin, guindé, bien pensant, c'est-à-dire ne pensant pas ». Aussi, quelle éducation! Songez que « dans les veines de son fils coulait un sang pauvre de dévote ». Dès lors, « il ne riait jamais, ne jouait jamais », n'avait d'autres distractions que d'être initié par sa mère « aux beautés d'une morale absurde », et d'apprendre que « Louis XVI mourut d'un coup de sang ». — « Pauvre petit! » larmoie M. de Maigret. Et le mot résonne tragique, isolé, à la fin d'un chapitre.



*
* *

« Je l'enverrais, disait Géronte, promener avec ses goguenarderies. » Mais non ; ce livre est réjouissant, d'une manière, toutefois, que l'auteur n'avait point prévue. Suivons-le dans les défilés où il s'enfonce. L'ennui ne nous escortera point.

A travers tant de fatras, on discerne quelques pensées moins étranges, même de judicieuses. Le « vieux maître » déplore qu'on ait relégué « les férules au débarras, avec les crinolines et les lampes à huile... On n'élève plus les enfants, on les nourrit ». Alors, une sollicitude effrénée se déploie autour de ces idoles, d'autant plus choyées qu'elles sont plus rares. Quel filon pour les médecins ! « Bébé a-t-il éternué, que l'on court aussitôt chercher un maître de la science. A-t-il une indigestion, pour avoir trop mangé de petits fours, voilà sa mère qui se met en quatre, s'affole, couche le marmot, le dorlote. Lui, enchanté, se laisse faire, prend des poses mélancoliques et profite de ce que l'intérêt est attiré sur lui pour extorquer quelque joujou qu'on lui refusait jusqu'alors. »

Des parents irréfléchis bavardent sur tout sujet à la table familiale. « Maman se vante d'avoir rendu aux galeries Tartempion, avec force récriminations, le chapeau qu'elle y avait acheté l'avant-veille, pour s'en parer, la veille, au mariage d'un cousin. Papa, lui, se

frotte les mains d'avoir « mis dedans » son administration ou son patron, en touchant telle indemnité à laquelle il n'avait pas strictement droit, ou d'avoir voyagé avec le permis d'un ami, ou d'avoir fraudé, etc., etc. Leçons déplorables, qui n'échappent pas à l'observation des petits, et qui mettent en contradiction la règle qu'on leur enseigne et la vie des personnes que cette même règle leur apprend à respecter. »

Et pourtant, il importe que les enfants rencontrent, dès l'éveil de leur conscience, de dignes modèles : les premiers spectacles se gravent profondément dans la mémoire encore vierge. Qui eut, à son aube, l'âme assombrie par la vision du mal, ne se délivrera point de ce souvenir.

Pourquoi M. de Maigret s'écarte-t-il de ce genre de remarques ? On dirait qu'il se fatigue de sa pondération, ou qu'il redoute de passer pour sérieux, et vite il retourne au paradoxe : « Même chez les parents catholiques, déclare-t-il absolument, la religion n'est que le cadre et le reflet de sentiments, et non d'idées. »

C'est que, chez lui, c'est un procédé. Il aime, autant et plus que Th. Gautier, à « épater le bourgeois. » Ainsi, après avoir critiqué l'éducation chrétienne, voici que, soudain il mène impérieusement l'assaut contre l'école primaire, et qu'il y ouvre une brèche. Imagine-t-on la stupeur des Amicales, qui, confortablement installées sur leurs remparts — *suave mari magno*... — ont pu, tout à leur aise, se gaudir, en comptant les

coups portés à l'enseignement libre et à la religion, quand brusquement, sans qu'elles puissent le prévoir, leur arrive cette bombe : « Le but de l'éducation est de faire des hommes heureux, c'est-à-dire bien organisés, équilibrés, « adaptés », et de bons citoyens. L'école primaire en fait-elle ? Non. »

Est-ce tranchant ? Ah ! on s'époumona jadis à crier : « C'est le maître d'école qui gagne les batailles. » Naïfs que nous fûmes ! « La nation se replia sur une phrase, comme une rose sur le ver qui la rongera ». Et la grêle des projectiles crépite et s'abat. Sauve qui peut ! « J'ai critiqué sans ménagements, avoue l'auteur, l'école primaire. J'en sais pourtant qui sont plus sévères que moi : « Cet enfant que vous confiez à l'école « primaire, disait à la Chambre M. Allard, vous en « faites l'apache [1]. »

Les lycées ne sont pas en meilleure attitude. Le vieux maître les fustige avec un égal sans-gêne. « L'élève quitte son lycée, parchemins en poche, mais l'esprit en complet désarroi moral. » Certes, on pourrait souscrire aux assertions de l'écrivain, s'il dévoilait seulement le point faible de l'enseignement officiel, et montrait que « pour ne point imposer certains principes, il en laisse s'imposer une quantité qui se contredisent

1. Quoi donc, il ne sortirait d'autres citoyens de l'école ? M. de Maigret a l'obligeance d'admettre qu'elle « ne fait pas que des bandits et des révoltés » ; mais, comme s'il regrettait aussitôt la munificence de sa concession, il ajoute : « Elle en fait pourtant quelques-uns ; surtout elle fait des aigris des malheureux, des démoralisés. »

les uns les autres[1] ». Mais n'est-ce pas réduire sa thèse, d'essayer vainement ensuite de jeter un universel discrédit sur un corps qui compte de dignes et distingués représentants? Aux yeux du vieux maître « les pédagogues de l'enseignement secondaire ont, s'il se peut, le cerveau plus déprimé, le cœur plus desséché, le corps plus amoindri que leurs confrères inférieurs ». En affichant ce dédain, injuste parce que général, ne s'aperçoit-il pas qu'il infirme ses conclusions ?

Au tour des Pères Jésuites maintenant. C'est, en effet, l'honneur de la Compagnie de personnifier l'enseignement libre et de servir de cible à toutes les flèches. Elle fut assaillie par de plus redoutables.

Celles de M. de Maigret, pour empoisonnées qu'elles se croient, ne sont pas dangereuses : le virus est défraîchi, et l'archer maladroit. Les compliments ouvrent la lice. « La méthode des Jésuites est serrée, logique, continue. » Mais l'éloge dure peu : « Il faut leur rendre cette justice qu'ils sont d'une souplesse remarquable dans le choix des moyens. » Selon les tempéraments de leurs élèves, ils usent de régimes différents : chimistes expérimentés, ils dosent les vulnéraires. Libres de faire « des révoltés ou des saints,

1. « Comment pourrait-il en être autrement ? Si libéral même soit-on, n'a-t-on pas inconsciemment ses préférences? Chaque classe, dès lors, est instruite de principes différents. Il s'ensuit que l'élève qui passe de l'une dans l'autre et dans toutes successivement, et qui, comme il est naturel à cet âge, adopte promptement les idées de son maître, se trouve, à vingt ans, avoir eu tant d'opinions qu'il ne croit plus à rien du tout. »

ils choisissent, naturellement de faire des saints ». Quel mauvais goût !

Ah ! M. de Maigret connaît bien nos Maisons d'enseignement libre, qu'elles soient dirigées par des congréganistes ou par des prêtres séculiers ! Lequel de nos anciens élèves ne haussera pas, de pitié ou de colère, les épaules, à lire ces billevesées, qui se targuent d'être une photographie ? « Dans les rangs, en marchant, nous sommes condamnés à croiser les bras et à baisser les yeux, parce que c'est une « attitude modeste... On ne nous laisse jamais seuls. Nous n'avons même pas le droit, en récréation, de nous retirer dans un coin des cours, à plusieurs amis pour parler librement, ou à un pour penser avec soi-même [1] ».

Le vieux maître déplore que M. Briand n'ait pas été « dressé à cette école » ; car, dit-il, « nous aurions peut-être un Richelieu ». Pourquoi M. Briand ? Pourquoi Richelieu ? Mais M. de Maigret ne s'embarrasse pas pour autant. Il parle d'un élève dont « l'imagination l'entraînait, sans qu'il s'en aperçût, à raisonner hors du probable..., et qui s'était construit un système complet du monde, dont il faisait découler toutes ses idées sur la vie, les êtres et les choses ». N'aurait-il pas, « sans qu'il s'en aperçût », tracé de lui-même et de sa méthode un portrait ressemblant ?

1. Tout l'arsenal des vieilles rancunes est mis à contribution, jusqu'à la torture personnelle imposée aux élèves, « la verge à clous que les Jésuites appellent d'un nom qui semble en faire le complément indispensable de toute existence ordonnée : la discipline » !

Aussi bien, tous les professeurs indistinctement encourent la disgrâce du vieux maître. « Le tort de tous les éducateurs d'aujourd'hui est de manquer de réflexion pratique. Se sont-ils jamais demandé à quoi sert l'éducation?... Ils oppriment, compriment et dépriment les malheureux enfants tombés en leur pouvoir. » Nouveau Tarquin, le pédagogue émerge seul au-dessus des réputations que sa suffisance imagine avoir ruinées.

La composition et le style de l'ouvrage ne compensent point, hélas! la pauvreté, l'incohérence et le fanatisme des idées. Le « vieux maître » divague, et M. de Maigret prolonge ses écarts en annexant à son carnet ceux d'élèves imaginaires. Cette ficelle est un câble. Les paradoxes trop audacieux dont l'auteur n'ose assumer crânement la paternité, il les attribue à ces jeunes gens.

Chaque chapitre voit, du reste, les développements adventices naître, filer et engendrer d'autres gourmands, sans que l'auteur s'en inquiète ou le soupçonne. Il lui suffit de se griser de mots. Quand il « dépouille l'esprit et le tempérament de leurs écumes printanières », qu'il salue « l'atmosphère vibrante de claires destinées », qu'il compare le cœur des croyants à « une éponge imbibée d'une substance dogmatique », et qu'il conseille au jeune homme d'être, à la fois, « le vaisseau de pourpre et d'or », « l'adolescent impétueux qui jette le blé à pleines mains », et « un archer

sagace », il fait la roue et s'admire. Que ne surveille-t-il davantage sa plume, afin d'éviter des fautes grossières[1], la profusion du verbe *avoir*, et des phrases enchevêtrées et poussives, ou molles et gluantes, qui se traînent durant trente-deux lignes avec une jactance de période, et qui ne sont, comme disait Voltaire, que du galimatias triple[2].

Bref, ce qu'il faut louer dans ce libelle, c'est l'épigraphe : « Huic *indigno* libello faveat... » On ne saurait mieux s'apprécier soi-même : l'apparente modestie n'est qu'un hommage à la vérité.

1. « Il se rappelait surtout *des* musées » (p. 65) ; « bien qu'elle réser*vait* ses foudres pour sa fille » (p. 93), etc.

2. P. 362.

V

Conférences et Congrès Pédagogiques

Si ardues et spéciales qu'elles semblent d'abord, les questions pédagogiques continuent de retenir l'attention d'une société que l'on jugeait frivole. Expositions, congrès, conférences, projets de loi, livres et brochures, c'est un engouement pour l'enfance, d'autant plus inattendu et piquant, que le fléau de la dépopulation sévit, et accroît ses ravages. Quoique la pédagogie n'ait pas encore détrôné le théâtre, la peinture, ou les sports, on peut en parler dans le monde sans courir le risque de sentir son pédant. Les journaux mêmes l'ont accréditée auprès du public.

Celui-ci a d'abord suivi d'un regard amusé la joute où s'engageaient à fond des universitaires de mérite, et des adversaires qui les égalaient. Mais quand il a vu se préciser la querelle, et l'enjeu dépasser les arguments, puisque se décide l'avenir intellectuel du pays, il a prêté une attention plus sérieuse aux pointes

sèches d'Agathon[1], et aux articles de M. Faguet[2], dans lesquels de brillants paradoxes et des remarques aiguës traversent, en se jouant, des pensées profondes et des observations graves.

Après que M. Croiset fût intervenu avec une vivacité de langage qu'on n'avait pas accoutumé de surprendre sur ses lèvres, tenues pour attiques, après qu'une société d'ingénieurs eût déploré solennellement, dans une lettre au ministre, la décadence des études littéraires, la Garde même a donné ! Des académiciens : MM. R. Bazin, J. Claretie, R. Doumic, E. Faguet, A. France, H. Lavedan, E. Olivier, H. Poincaré, J. Richepin, conférant à leur démarche tout le prestige de leur nom, ont lancé un manifeste, moins bruyant et plus concis que celui de Ronsard et de Joachim du Bellay, mais inspiré par la même « émotion » patriotique, et par une égale volonté de « défendre notre mère contre ceux qui veulent *appauvrir* ou *avilir* une demoiselle de bonne maison ».

Ses fonctions éphémères procuraient à M. Steeg l'honneur et la charge de leur répondre. Un grand maître de l'Université écrivant à des membres de l'Académie française sur les vicissitudes de notre langue, quel sujet de vers latins ! M. Steeg flatté, plus embarrassé encore, a visiblement arboré tous ses pavois. Les métaphores claquent à chaque phrase.

1. *L'esprit de la nouvelle Sorbonne.*
2. *Revue des Deux Mondes,* avril 1911.

Depuis « la place au soleil », déjà pourtant si fréquentée, jusqu'aux « clartés qui illuminent les cimes » et à « l'éblouissement laissé par le rayonnement de la pensée française », le ministre fait miroiter les divers jeux de la lumière, dans l'espoir que son style en recevra quelque splendeur. Mais ne s'est-il pas oublié à écouter, lui aussi, « la muse des comices agricoles », quand il parle du « peuple qui a des besoins séculaires, des anxiétés matérielles très douloureuses, et qui tend l'oreille aux sommations de l'idéal » ? Du moins, a-t-il la gentillesse de conclure qu'il « se trouve, sur quelques points, en désaccord » avec les signataires de la pétition... Tout le monde le félicitera de s'être bien jugé en se relisant.

De ce tournoi quels seront les résultats? Le « français », en l'honneur duquel on s'escrime à belles armes, triomphera-t-il enfin de la « crise » qui le malmène? M. Steeg glisse bien, dans une parenthèse, la perspective de « certaines retouches au décret de 1902 »... Laissons les âmes candides bercer leur illusion au souffle léger de cette espérance, et plaignons les élèves condamnés à subir longtemps encore, avec des programmes incohérents, le sort des Grecs et les « erreurs des rois ».

***

M. Parodi entraîna ses auditeurs vers un autre terrain, quand, à l'École des Hautes études sociales, il

discourut sur les droits de l'État, de la famille et de l'enfant.

D'après lui, la liberté d'enseignement est une chimère. Comment pourrait-elle exister avec « les garanties d'ordre social » que sollicite l'instruction? L'Église assura, durant des siècles, l'éducation des jeunes gens, mais, aujourd'hui, elle « n'est plus un pouvoir social autonome, et, en se retranchant derrière la famille, elle abdique la volonté d'enseigner seule ». Les parents partagent sa faillite : « Le pouvoir social du père n'est-il pas amoindri par les lois, et plus encore par les mœurs » ?

Avec la même grâce, M. Parodi élimine les « pouvoirs régionaux », les vagues « formes de l'avenir », et, tout de même, les syndicalistes. « Reste l'Etat », simplement, « le représentant des intérêts communs et l'arbitre des intérêts individuels » ! Mais des « raisons d'opportunité » conseillent de renoncer au monopole, « qui serait dangereux, prématuré et impraticable ». Il faudra donc se résigner à « respecter les opinions et les croyances, et même (l'obligeante concession !) l'idée très générale de Dieu, en raison de son vaste contenu ».

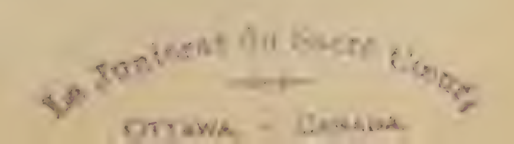
On conçoit que ces étranges idées n'aient pas conquis unanimement l'auditoire. Ce sont de ces arguments fantaisistes, que M. Faguet appelle avec humour des histoires à faire dormir debout la magistrature assise, mais qu'on est stupéfait d'entendre un homme intelligent ressasser à des auditeurs de marque.

Parmi les contradicteurs de M. Parodi, M. Malapert

objecta sagement la difficulté de « restreindre le rôle de la famille, surtout en matière d'éducation, de soins, de tendresse ». Pourquoi cette prétention exorbitante de concentrer toutes choses entre les mains de l'État ? Aussi bien, sans se piper aux mots, qu'est-ce que l'État, sinon le gouvernement ? Or, de lui abandonner intégralement l'instruction, « aliénerait ou limiterait la liberté de penser des adultes dans la formation de l'enfant ». M. Parodi dévoila peut-être sa dernière pensée en ripostant que la destinée de l'éducation est, « en dehors de la famille, d'élargir, remplir, et libérer l'esprit de l'enfant ».

N'est-ce pas cet état d'esprit qui suggérait à M. Th. Reinach[1] de chercher, sous la sollicitude pédagogique des parlementaires, un arrière-dessein politique ? Les lois de 1880, 1881, 1882, 1886, « l'immense effort budgétaire », la dispersion des congréganistes, la Séparation,... que d'efforts acclamés comme des victoires et qui n'ont point abouti ! Les lois de 1901 et 1904 paraissent « inefficaces » ; le projet Leygues (1899) est enterré ; la proposition Chaumié (1902), votée par le Sénat, sommeille dans l'antichambre du Palais-Bourbon, attendant sans hâte l'arrivée de quelque Prince charmant, ou le retour de M. Combes ; le projet Briand (1906) « ne rencontre guère à la Chambre qu'hostilité et indifférence ».

1. Conférence faite à l'École des Hautes études sociales, 19 janvier 1911.



Tant de zèle mérite, du moins, à l'État, hormis le succès, cette constatation flatteuse de M. Th. Reinach qu'il a rempli son devoir. La responsabilité de l'échec incombe à la classe moyenne, à la bourgeoisie et à la noblesse. — Enumération imprudente ! Que demeure-t-il donc d'innocent ? — Mais l'Église flatte ces ambitieuses « par ses soins, son souci de l'éducation et l'adresse avec laquelle elle a peuplé de ses anciens élèves l'armée et les administrations »... sans compter les ministères !

Malgré « la grande poussée laïque et républicaine », la loi Falloux, affirme l'orateur, ne cesse d'être pour nos gouvernants un effroi et un péril. Quel remède ? « Le système du monopole n'a aucune chance d'être adopté. » Celui de la liberté absolue, pas davantage. La liberté contrôlée quête encore la formule qui groupera les partis. Le certificat exigé des directeurs d'école libre déplaît à la commission parlementaire, et la mesure, proposée par M. Buisson, d'exclure tout ministre des cultes est pour M. Reinach lui-même « vexatoire, inefficace, inconciliable avec le régime de séparation, et conduit à des conséquences ridicules ».

Sitôt la discussion ouverte, M. Bernès contesta les faits allégués par M. Reinach comme « exagérés dans leur matérialité et leur signification ». A l'en croire, la multiplicité des collèges libres tient à des raisons géographiques, et la désertion des lycées, au recul des études latines. Mais M. Reinach répliqua sensément

que les 403 établissements ecclésiastiques actuels ne sont pas tous isolés dans des régions sauvages.

La seconde escarmouche, plus vive, fournit à M. Bernès l'occasion de nous passer un renseignement exact et précieux : « Autrefois, dit-il, les établissements publics avaient le respect et le souci des choses religieuses ; les devoirs, les programmes d'auteurs, les pratiques, pouvaient rassurer. Il n'en est plus de même... L'Université a fait un mouvement dans le sens opposé. »

Cette sincérité contrista M. Reinach. « Non seulement, riposta-t-il, beaucoup de professeurs de l'Université sont catholiques et ne s'en cachent pas », mais « beaucoup d'élèves des lycées appartiennent à des familles catholiques, sans qu'aucune parole et aucun acte des professeurs —

> Les bonnes gens, après boire,
> Quelque chose en pourront croire —

puissent inquiéter ces familles ».

Loin de s'ébahir, M. Bernès, avec l'intrépidité d'un enfant terrible, exprima doucement la crainte qu'on ne « chargeât l'Université de donner des idées saines à tous les élèves, et qu'on ne la menât ainsi, par le service des influences politiques, à subir la servitude ».

L'audace de cette appréhension excéda la mesure. M. Croiset coupa court, en affirmant que « l'esprit d'indépendance de l'Université est à peu près incoercible,

et qu'elle n'oublie pas son devoir de sincérité à l'égard de soi-même, du pays et des élèves ». On aime à entendre de si nobles et rassurantes paroles !

*
* *

Ce sont d'autres conférences, plus orthodoxes, plus avenantes et plus pratiques, que nous invite à entendre M. l'abbé Crosnier, directeur de l'Enseignement libre d'Angers [1].

Lui-même, à Valence, au XXXIV[e] Congrès des jurisconsultes catholiques, il a exposé, une fois de plus, la doctrine catholique sur la mission de l'Église, les droits et les devoirs des parents et le rôle de l'État, en matière d'éducation.

Les idées ont évolué depuis le jour où Jules Ferry, soucieux d'apaiser l'opinion en alarme, déclarait : « L'instituteur ne se substitue ni au prêtre, ni à la famille : il joint ses efforts aux leurs pour faire de chaque enfant un honnête homme. » Chacun a suivi sa voie, et aujourd'hui le dualisme est si accentué, qu'il ressemble à un conflit général.

Après avoir rappelé les principes, M. Crosnier en étudie l'application. Il conseille donc de propager les documents qui promulguent la vraie doctrine, car, selon le mot de nos pères : « Parole de pape, parole d'évêque, parole de Dieu » ; — de traiter ces questions

1. A propos de son livre *A travers les écoles chrétiennes*, 1912.

dans les catéchismes de persévérance, les cercles d'étude, les prônes, les conversations, les collèges et les universités libres, — et de recourir à la presse, aux conférences, même au théâtre, puisque

Le conte fait passer la morale avec lui.

Réfutons, en particulier, les objections qui circulent parmi la foule, et que M. Crosnier réduit à trois et combat avec esprit et vigueur : — l'estampille de l'État facilite l'accès de beaucoup de carrières ; — l'enseignement public est à meilleur marché ; — les études y sont plus fortes.

Sur le même ton de conviction émue, l'auteur venge les Universités libres de l'ostracisme dont les frappent injustement même des catholiques. D'une part, il montre quel secours elles apportent à la formation professionnelle des jeunes maîtres et combien ceux-ci leur sont redevables de leurs leçons. « Je n'hésite pas à dire, proclame-t-il, qu'à égalité de talent, un professeur qui se forme tout seul, un autodidacte, met dix ans à conquérir le bagage qu'un autre amasse, et facilement, en deux ou trois années, près d'une faculté de lettres ou de sciences. Et je ne parle pas seulement des professeurs de hautes classes ; je parle aussi des classes élémentaires ». La richesse du talent s'accroît, en effet, par la culture. Or, l'enseignement supérieur indique les méthodes de travail, redresse les erreurs de goût et presse de

poursuivre et d'acquérir cette harmonieuse union de l'idée et du tour, apanage et gloire des classiques.

D'autre part, M. Crosnier met en relief les avantages de tout ordre qu'offrent aux étudiants les Universités libres, et il conjure les familles de rester logiques : les raisons qui les déterminèrent à préférer au lycée un collège chrétien continuent de valoir pour les Facultés, surtout quand « l'intelligence va prendre son pli et être abandonnée à la philosophie kantiste, rationaliste ou sensualiste, à la science qui ne voit rien au delà des forces de la matière, à cette critique, à base de nihilisme, qui déflore toutes nos croyances, à une littérature qui, si elle n'est pas hostile à notre foi, ne parle jamais de Dieu pour le faire connaître et le faire aimer ».

Mais la « substantifique moelle » du volume, ce sont les comptes rendus des conférences pédagogiques, organisées en 1905 par l'évêque d'Angers, à l'instigation du directeur de l'Enseignement libre.

L'innovation reçut-elle bon accueil ? Ce surcroît de travail ajoutait aux fatigues déjà lourdes d'une carrière laborieuse. Comment trouver le loisir de rédiger des conférences ? Passe pour le ministère paroissial, oi des jours de répit permettent les travaux personnels Dans le professorat l'engrenage vous saisit. Et pour tant, Messieurs les Angevins habitent un pays de Co cagne, car — publions-le, quitte à leur susciter de

envieux — ils ne cumulent pas, ainsi que dans l'immense majorité de nos collèges, les surveillances et l'enseignement[1]. Malgré ce privilège, l'adhésion ne fut pas unanimement enthousiaste.

Or, si

La donner leur semblait bien dur,
La refuser n'était pas sûr!...

On s'égaya donc à prendre spirituellement, ici où là, quelque revanche, par la critique des sujets imposés. Un jeune professeur toisa l'examinateur et parla de « confusion » dans l'exposé du sujet pédagogique; le secrétaire, renchérissant, alla jusqu'au « fouillis inextricable »! Un autre secrétaire « traita le sujet de « bizarre et un peu ardu », et un rapporteur « exposa, tout le long d'une demi-douzaine de pages, que la question était mal posée ». D'autres adoptèrent le ton badin et n'hésitèrent pas à choisir cette division : « Le surveillant doit 1° considérer le dortoir comme un sanctuaire, et 2° ne dormir que d'un œil. »

Mais ceux qui s'ébattaient ainsi gentiment, et souriaient à l'avance des petites égratignures qui effleu-

1. M. Crosnier apprécie même sévèrement l'usage contraire à celui de l'Anjou : « On a gardé mauvaise souvenance de l'essai tenté par Mgr Freppel, qui diminua de moitié le nombre des surveillants et transporta pour moitié leurs charges aux professeurs : âge de bronze ou de fer, aussi désastreux pour la discipline que pour les études, et que nul ne souhaite de revoir. » Nous ne souscrivons pas à cette opinion ; l'expérience nous a permis de constater combien est profitable à la marche générale d'un collège la fusion des obédiences.

reraient l'épiderme sensible de M. le Directeur furent payés de la même monnoie, et avec intérêt, car M. Crosnier a de l'esprit jusqu'au bout des ongles qui sont pointus.

A ce procès-verbal trop laconique : « Les idées émises ont reçu l'approbation générale », la riposte arrive, coupante : « La conférence fera sagement de changer de secrétaire... ou de méthode. » Ailleurs, une citation vous aiguise un trait, qui n'en pénètre que mieux : « Les auditeurs se sont contentés, presque toujours, d'approuver d'un murmure, d'un signe de tête, ou de leur silence, le rapport qui leur était lu. *Silentium tibi laus.* » Parfois la critique est sèche[1]; le plus souvent elle a l'air de s'excuser : « Je ne reprendrai pas certaines erreurs, lapsus d'homme pressé, comme de mettre Plutarque parmi les Romains... » — ou elle passe légèrement : « Pensées justes, édifiantes, entremêlées de souvenirs empruntés au livre du R. P. Barbier[2] », — mais toujours elle pétille gaiement : on n'habite pas en vain les côteaux de l'Anjou[3].

1. « Je ne veux pas, dit l'un, fatiguer l'attention de l'auditoire »; tout simplement, il n'a pas voulu se fatiguer le cerveau. Un autre avoue humblement son incompétence et laisse « à la discussion le soin de fournir des lumières »; elle n'en a fourni aucune. »

2. « Les mémoires renferment des conseils excellents qui dénotent, chez leurs auteurs, du dévouement maternel, du sens pratique, ou même... d'heureuses lectures. Mais voilà : parfois quand on rencontre un bon livre, on est si content de la découverte qu'on le presse trop... »

3. « Les uns s'appliquent tellement à forcer la voix sur la syllabe accentuée et à glisser légèrement sur les autres, que leur *forte* et leur *piano* fatiguent l'oreille par leur monotonie. D'autres, en branlant la tête dans un

D'ailleurs, M. Crosnier ne jette pas une voile diplomatique sur ses remarques. A défaut « d'hémistiches », sa plume loyale imprime net dans ses comptes rendus les noms des lauréats... et des victimes. Ce procédé donne au livre du piquant, mais constitue peut-être un danger. L'auteur alléguera qu'il cite seulement le collège, sans mentionner le rapporteur. Les éléments d'enquête sont néanmoins assez précis pour permettre aux fureteurs de satisfaire leur curiosité et compléter leur science. Des observations adressées à Angers, en famille, changent d'allure au sortir du diocèse. Si l'auteur d'une « composition très soignée, bien conduite, écrite dans une bonne langue, enrichie de citations, et fort agréable à lire », est flatté que l'on désigne le collège où il enseigne, d'autres ressentiront moins d'allégresse à voir ébruité sur leur travail un arrêt, rendu avec compétence par une franchise dénuée d'artifice.

Hâtons-nous de le proclamer : l'ensemble des travaux honore le corps professoral d'Angers. L'importance et la variété des questions, le souci de les traiter amplement, et le zèle à élucider celles qui concernent plus directement l'apostolat, avivent notre estime pour un clergé instruit, actif et pieux. On ne pouvait mieux

dodelinement comique, roucoulent les « neumes » d'une voix si tendre et si caressante, qu'on croirait ouïr des tourterelles. D'autres, bien intentionnés mais maladroits, murmurent si discrètement les finales — sous prétexte que la musique d'église doit éviter la passion et l'éclat — qu'on dirait de jeunes poitrinaires exhalant leur dernier soupir. Comme on l'a dit finement, c'est de la musique qui ne dépasse pas le troisième pilier. »

prouver l'avantage de ces conférences pédagogiques, qui ne manqueraient pas de produire en d'autres diocèses les mêmes heureux effets.

Nous ne passerons pas en revue leur programme. Bornons-nous à relever que chacune d'elles comprend deux parties : l'une théorique, par exemple : *A quelles conditions le professeur aura-t-il dans sa classe l'autorité morale qui lui est indispensable?* l'autre pratique : *la correction des copies*. De la sorte, la discussion ne s'égare point en d'arides arguments ; elle aboutit à des conclusions utiles.

Tour à tour, les professeurs angevins ont ainsi étudié les principaux thèmes de la pédagogie. Ils définirent les qualités foncières d'un surveillant, et épinglèrent d'agréables anecdotes sur leur controverse. Ils se redirent les meilleurs moyens, pour un professeur, de parler de Dieu à ses élèves, quel que soit son enseignement. « Le saint curé d'Ars, quand il arrivait dans une ferme, n'interrompait pas l'entretien des paysans. Avec eux il causait des étables, de la foire ou des récoltes, et il arrivait à Notre-Seigneur, à l'enfer et au ciel par toutes les avenues de la conversation. Quand la source est pleine, elle trouve toujours une fissure et une pente par où jaillir et s'épancher. » Les mille incidents de la classe, « un signe de croix mal fait, un mensonge », même la morphologie grecque, ou les théorèmes de la géométrie, permettront à un maître d'entraîner les élèves vers les régions surnaturelles.

« Il profitera du silence d'un apprenti mathématicien désarçonné, pour faire remarquer à tout le monde qu'une objection, même non résolue, n'empêche pas la théorie d'être démontrée. De même, ajoutera-t-il, comme sans y prendre garde : ce n'est point parce que, un jour ou l'autre, vous ne pourrez pas répondre à telle objection des incrédules, que le christianisme cessera d'être une solide vérité ».

L'esprit surnaturel, les punitions, l'éducation de la pureté, la germination et l'épanouissement des vocations sacerdotales, le chant, le dessin, la crise du français, la loyauté, le latin, les sciences, la gymnastique... que de sujets sollicitèrent l'attention et l'obtinrent !

On conçoit que la question si grave de la communion ait particulièrement captivé les professeurs. « Tous les mémoires sont rédigés avec un soin et une piété qui dénotent un vrai esprit sacerdotal ». Leurs auteurs ont entendu le cri de Pie X : *Salvandi sunt pueri*. Ils examinèrent donc les moyens positifs d'établir la communion fréquente, quotidienne, dans leurs collèges, et d'écarter les obstacles. Qu'on n'objecte pas le règlement : il sera modifié ; ni une perte de temps préjudiciable aux examens : est-ce que « la meilleure manière, disait Ozanam, de gagner du temps n'est pas d'en perdre une demi-heure chaque matin à la messe » ? Pourquoi, d'ailleurs, n'adopterait-on pas la coutume de certains établissements qui est d' « allonger d'une demi-heure l'étude libre du soir ? Les élèves en profitent pour

commencer d'apprendre leurs leçons du lendemain... Petits détails, grands effets ».

Le livre de M. Crosnier, qui paraissait d'abord ne s'adresser qu'à un public régional, offre ainsi à tous les éducateurs une matière intéressante et copieuse. Peut-être le lecteur éprouve-t-il parfois l'impression que telles pages gagneraient à une analyse plus dense, et que diverses questions repassent comme le furet du Bois-joli, mais l'auteur s'en excuse de si bonne grâce, que nul n'aura la maussaderie de lui en faire grief.

* * *

Après les conférences[1], les congrès. Jamais il n'y en eut autant. Même, ce substantif est probablement, parmi les mots de la langue française, celui que l'on escorte des épithètes les plus disparates. Tantôt radical et tantôt diocésain, il se plie avec souplesse à des acceptions variées, et désigne, à la fois, les réunions plénières des jurisconsultes catholiques et des instituteurs, des professeurs de grand séminaire et des agriculteurs de l'Ouest, des bouchers français, des socialistes, et des publicistes chrétiens.

Au même moment, à Nantes, sous la présidence peu glorieuse d'un délégué du gouvernement, les représentants des amicales d'instituteurs discutaient avec

1. A propos du volume : *Alliance des Maisons d'éducation chrétienne. Vingt-six Congrès pédagogiques*, 1913.

fracas des questions où les soucis matériels et les desseins politiques prévalaient ; à Vannes, l'*Alliance des Maisons d'éducation chrétienne* tenait sa trente-quatrième assemblée générale.

Qu'est-ce donc que cette *Alliance ?* Malgré sa vitalité, elle n'a pas dans le monde, même pédagogique, les égards et l'influence qu'elle mérite. Les revues universitaires l'ignorent, ou feignent de l'ignorer, et si la presse religieuse donne aux nouvelles de ses congrès une hospitalité discrète, les autres journaux ne sont jamais plus d'accord que pour les taire.

Ce silence regrettable et injuste tient, sans doute, à diverses causes, dont la moindre, mais non peut-être la plus négligeable en ces temps de publicité folle, est que l'*Alliance* se confine dans l'obscurité de sa tâche, sans inviter la réclame à la mettre en lumière. Dédaigneuse de l'affiche, elle n'a compté que sur sa valeur. Chétive recommandation, devant les victoires de l'annonce !

Aussi, pendant que le moindre comice ou le plus humble pugilat, pendant que les cambrures des athlètes rémois et les prouesses gastronomiques des maîtres-queux versaillais, outre les matinées dansantes, chantantes, déclamantes, les thés-tango et les leçons de fourlane, trouvent des chroniqueurs, empressés à décrire copieusement performances, émotions, succès, les graves assemblées et décisions de l'*Alliance des Maisons d'éducation chrétienne* demeurent dans l'oubli.

Prononcer son nom éveillerait chez la plupart une vraie surprise. « Ah ! ah ! Monsieur est persan ! C'est une chose bien extraordinaire ! Comment peut-on être persan ? »

Elle a donc bien fait de crier gare, et de la manière la plus intelligente, la plus capable, sinon d'attirer l'attention, du moins, de conquérir l'estime. Car, si elle ne prétend pas naïvement détrôner les favoris de la mode, elle a droit maintenant d'espérer que tout esprit qui s'occupe de pédagogie étudiera son programme, ses travaux et ses vœux. Nul monument ne la pouvait mieux servir que les comptes rendus de ses vingt-six congrès pédagogiques. Quel éloge égalerait le simple exposé de ses faits et gestes et cette vue d'ensemble sur son œuvre ? Tous ceux qu'intéresse la jeunesse, ou qui se piquent de conseiller ses maîtres, se doivent de lire ce volume.

*
* *

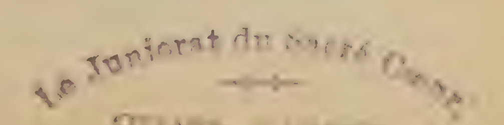
C'est en 1871, sur l'initiative de l'abbé Mingasson, supérieur du petit-séminaire de Bourges, que l'*Alliance* se fonda. Une trentaine d'évêques l'approuvèrent aussitôt, et, par une lettre collective, dix-neuf supérieurs la proposèrent à leurs collègues de France.

Son extension fut rapide. Les pays étrangers l'adoptèrent sans retard : parmi les cinq cent soixante-quinze établissements alliés, qu'elle groupe aujourd'hui, plus de deux cents relèvent de la Belgique et de la Hollande,

de la Suisse, de l'Orient et du Canada. Chiffre honorable certes, mais qui devrait s'accroître encore, tant on a lieu de s'étonner que des collèges libres s'isolent, par dessein ou insouciance, de cette catholique et féconde association.

Encouragée et patronnée par l'épiscopat, l'*Alliance* a reçu maintes fois la bénédiction des Souverains Pontifes, qui l'ont enrichie d'indulgences et honorée d'un cardinal protecteur. Quelle confiance lui accordait Pie X, et de quelle bienveillance l'honore Benoît XV, les cardinaux, secrétaires d'Etat, Merry del Val et Gasparri l'ont exprimé nettement : leurs lettres ont consacré le passé en demandant à l'avenir de garder les mêmes voies.

Voici, d'ailleurs, les conditions et la fin de cette grande institution : « S'associer, pour se communiquer les méthodes les plus fécondes en bons résultats, les innovations heureusement introduites et pratiquées chez nous ; mettre en commun les lumières et l'expérience d'hommes éminents, attachés depuis de longues années à la formation des jeunes gens ; s'entendre particulièrement pour éliminer de nos maisons les livres sans Dieu que l'Université fournissait à nos classes, pour épurer ceux qui blessent la morale, et rectifier ceux qui contredisent l'enseignement de la foi ; enfin se faire connaître réciproquement et unir les maîtres chrétiens en une sorte de fraternelle légion qui combat pour faire régner Dieu sur le cœur et l'esprit



de la jeunesse française : tel est le but de l'*Alliance*, dont la devise est *Instaurare omnia in Christo.* »

A la réalisation de ce programme divers moyens coopèrent : publication d'une revue spéciale, l'*Enseignement chrétien* ; institution de concours entre élèves; publication d'ouvrages classiques, rédigés soigneusement, et dans un esprit religieux, sous le contrôle d'un comité ; surtout des assemblées générales.

Ces assises, qui comportent l'étude préalable et la discussion de sujets pédagogiques, réunissent, chaque année, vers le milieu des grandes vacances, directeurs et maîtres des maisons alliées. Elles varient de pays et de local, tantôt se déplaçant du nord au midi de la France, et de Bruxelles à Fribourg, tantôt demandant abri aux collèges et aux Universités catholiques. Organisées avec intelligence, et, d'ordinaire, dirigées en leurs différentes commissions par des hommes compétents, elles ne cessent d'être empreintes de la plus cordiale courtoisie, animées d'esprit surnaturel, et orientées vers le but de l'*Alliance*. Une moyenne de cent cinquante congressistes, au premier rang desquels s'asseoient fréquemment les plus distingués des éducateurs chrétiens, leur assurent l'autorité et la vie.

Il importait de signaler tous ces détails et de fournir, sur la plupart des questions pédagogiques, une réserve opulente d'utiles renseignements. Tel est le dessein du volume. On ne trouve pas en ces mille pages compactes

d'arides nomenclatures ou des analyses monotones, moins encore des congratulations et des dithyrambes. Les rapporteurs ont raconté simplement, sans sécheresse, ni enflure, ce qui fut dit, proposé, résolu. Or, il arrive que, par les allusions aux événements contemporains, ce livre renferme plus que la chronique de l'*Alliance*, il retrace l'histoire même de l'enseignement libre en France durant ces quarante années, avec ses joies et ses succès, ses épreuves et ses angoisses, ses résurrections et ses invincibles espérances.

A lire le récit des assemblées générales, les rapports des secrétaires, les discours des présidents et des évêques, on repasse, comme dans une revue cinématographique, cette âpre et douloureuse période où, après les premières menaces à la liberté et l'annonce du monopole, se sont, brusquement et sans répit, succédé les coups de 1901 et de 1904, qui bannissaient de l'enseignement les religieux, et les exécutions de 1905 et de 1906, qui se flattaient de détruire les collèges chrétiens. N'eût-il que ce mérite, le volume offre donc un attrait notable : amis et ennemis doivent le consulter pour une étude impartiale de l'éducation contemporaine.

Il présente, de plus, un vif intérêt à cause des questions mêmes qu'il aborde. Nous ne pouvons le parcourir en détail, sous peine d'examiner les sujets divers de la pédagogie, car rien n'a été délaissé, et l'on constaterait plutôt le retour inévitable et nécessaire de certains thèmes, que l'on ne remarquerait d'oubli. Tout

ce qui regarde l'instruction, la discipline et ses ramifications variées, les punitions et les récompenses, les distractions et les jeux, les matières de classe et les méthodes d'enseignement, subit, à tour de rôle, un examen sérieux ; et tandis que les sciences, la grammaire, les lettres, les langues vivantes, les arts, le chant, retiennent un moment l'attention, la philosophie et l'histoire l'accaparent, en ces dernières années, où la censure pontificale des doctrines suspectes, et la protestation des évêques contre plusieurs manuels historiques, obligeaient les consciences à prendre nettement parti.

Des questions adjacentes, mais aussi graves, ne furent point négligées. L'avenir des enfants, par exemple, a suscité maint débat. Sans s'arrêter à l'opportunité du baccalauréat et à la discussion des programmes, l'*Alliance* s'est préoccupée du choix des carrières et de la vocation. On l'a vue également rechercher les qualités propres de l'éducateur, faciliter la collaboration des familles à l'œuvre des professeurs, examiner les moyens de conjurer les périls des vacances,... explorer minutieusement, en un mot, le vaste et mystérieux domaine de l'éducation.

Mais jalouse surtout de justifier son nom et de réaliser sa devise, elle s'est efforcée de servir et de glorifier Notre-Seigneur. Les questions d'apologétique ont donc obtenu ses préférences, et l'instruction religieuse a constamment gardé la place d'honneur en ses programmes. De même, a-t-elle marqué son désir de

favoriser l'apostolat au collège en étudiant les congrégations, les conférences de Saint-Vincent-de-Paul, les cercles d'études, et d'attiser la piété en préconisant la confession et la communion fréquentes.

Cet aperçu permet d'apprécier l'œuvre considérable de l'*Alliance* et d'entrevoir ses bienfaits. Au cours de ces quarante ans, active et prête aux essors, elle s'est néanmoins si fidèlement tenue sous la tutelle de l'autorité et de la tradition, qu'elle n'a erré ni dans la doctrine, ni dans l'attachement et l'obéissance au Saint-Siège, ni dans le respect de la hiérarchie. Assurément, comme « la prudence humaine, dit Bossuet, est toujours courte par quelque endroit », elle n'a pu s'affranchir des imperfections inhérentes aux institutions de ce monde, et ainsi parfois elle a provoqué des critiques, dont l'indulgence était la moindre vertu. On aurait souhaité à quelques-uns de ses congrès plus d'allure, à certaines de ses publications plus de mérite, à son rôle social plus d'ampleur... Que de vœux, que de sollicitude !

Il suffit à la gloire de l'*Alliance* que, pendant ces quarante années, elle ait donné une haute et réconfortante idée de l'enseignement libre, qu'elle l'ait stimulé, encouragé, fortifié, et qu'elle ait, pour une large part, concouru à sa prospérité et à sa grandeur.

*
* *

Nous nous formerons, du reste, une idée exacte des congrès de l'*Alliance*, en assistant à l'un d'entre eux,

par exemple, à celui qui s'est tenu dans la ville de Vannes, au mois d'août 1911.

Cette ville avait été choisie par un sentiment de délicatesse. Comme l'alternance des régions attribuait au nord-ouest de la France le lieu de la réunion, le Comité de l'*Alliance* décida sans scrupule de sacrifier la Normandie à la Bretagne. Ce ne fut point désir d'entendre alors M. Deschanel dérouler élégamment ses périodes auprès de la statue de Mme de Sévigné, car on l'aurait pu voir rafraîchir avec un zèle égal « les palmes iduméennes » de Segrais ; ce ne fut pas, non plus, pour la supériorité des monuments ou l'agrément du site, car la marquise elle-même déclarait Caen « la plus jolie ville, la plus avenante, la plus gaie, la mieux située, les plus belles rues, les plus beaux bâtiments, les plus belles églises[1]... » D'autres motifs consolèrent les Normands de la préférence accordée aux Bretons, et, chose rare, les décidèrent à y souscrire.

Vannes a l'honneur de posséder pour évêque un ancien vice-président de l'*Alliance*, Mgr Gouraud. La pensée de le revoir détermina les membres du Comité à fixer le congrès de 1911 dans sa ville épiscopale. Cent soixante congressistes, représentant cinquante-quatre diocèses de France, les six diocèses de Belgique et un collège de Hollande, répondirent à leur appel.

Les questions mises à l'ordre du jour étaient : l'enseignement philosophique ; la confession et la

1. 5 mai 1689.

direction; la surveillance au dortoir, et l'hygiène. Programme important et panaché, qui fut discuté avec courtoisie, et mis au point dans les diverses commissions, comme on devait l'attendre de tant de compétences assemblées.

Le débat sur la philosophie fut, naturellement, sérieux et très animé. M. l'abbé Ohrant, professeur à l'Institution Saint-Vincent, de Rennes, terminait son rapport en ces termes qui révèlent sur quels sommets il s'est maintenu : « Il n'est personne qui n'ait vu que la méthode et les solutions auxquelles s'est arrêtée la commission sont empruntées à l'*École*, tout en tenant compte des acquisitions certaines de la science et de la philosophie modernes. Les professeurs de l'enseignement secondaire libre, conscients de leurs responsabilités, persuadés que les convictions religieuses de leurs élèves sont liées à l'orthodoxie et à la solidité de leur enseignement, sont résolus, suivant la formule heureuse de M. le président, à orienter leur pensée et celle de leurs élèves dans le sens de la foi, sans hésitation, et sans indiscrétion maladroite. »

Si l'enseignement philosophique réclame, à juste titre, la vigilance des éducateurs, la confession et la direction ne sollicitent pas moins leur zèle. Les décrets pontificaux de 1905 et de 1910, sur la communion fréquente et la communion des jeunes enfants, accroissent encore l'intérêt de cette question et lui donnent un regain d'actualité. « La majorité des avis sembla



bien être qu'il ne faut appeler de confesseurs extraordinaires qu'à des intervalles assez éloignés ; et, s'ils viennent régulièrement, il serait bon que ce soit toujours les mêmes, afin que le travail de la direction, au lieu d'être entravé, puisse être fait par eux-mêmes. »

L'assemblée ne se prononça pas nettement sur un autre point délicat et qui prête tant à la controverse : les supérieurs de collèges peuvent-ils confesser? « Pas trop, mais un peu, telle est, dit le rapporteur, M. l'abbé Barbier, professeur à l'Institution Saint-Joseph, d'Arras, la formule assez flottante que chacun appréciera selon les diverses circonstances. » Du moins, il n'y eut ni ne pouvait y avoir l'ombre d'une hésitation à se déclarer contre « l'accaparement officiel des âmes ». L'attitude qui s'impose vis-à-vis des enfants et des jeunes gens, la nécessité et les circonstances de la direction furent ensuite étudiées et résolues à la lumière de la parole évangélique : *Quos dedisti mihi, Pater, non perdidi ex eis quemquam.*

Le souci du bien moral guida encore les congressistes, quand ils discutèrent la question plus prosaïque de la surveillance au dortoir. Combien les pensées surnaturelles donnent de l'essor aux détails vulgaires et les ennoblissent! Le rapporteur, M. l'abbé Bertrand, ancien préfet des études à l'Institution Notre-Dame, de Réthel, félicitait avec raison MM. les professeurs d'avoir compris, en assistant très nombreux au débat, « qu'il n'est guère de point dans les fonctions

du surveillant qui ait des conséquences aussi considérables sur la discipline, sur la piété, sur la moralité, et, par suite, sur l'avenir spirituel et temporel des enfants ».

De même, M. l'abbé Berthucat, supérieur de l'école libre de Lourdoueix-Saint-Michel, justifiait d'avance les détails surabondants de son rapport sur l'hygiène, en déclarant que « tout prêtre éducateur doit avoir à cœur de former dans l'enfant l'homme complet, c'est-à-dire une âme saine, servie par des organes sains ».

Enfin la réforme de la prononciation du latin paraît si urgente, que, déjà élucidée au congrès de Lyon et de Lille, en 1902 et 1907, elle se représentait, à Vannes, avec une instance plus vive à l'examen des sociétaires. M. l'abbé Mouchard, vicaire général d'Orléans, secrétaire de *l'Alliance*, rappela brièvement les motifs qui réclament l'abandon de notre coutume défectueuse : 1° l'obligation de se conformer à la vraie prononciation, aujourd'hui bien établie ; 2° le caractère d'universalité que le latin gagnerait au changement ; 3° le profit de cette uniformité pour la langue officielle et liturgique de l'Église, et le secours qu'elle apporterait à la restauration du chant grégorien ; 4° l'avantage d'éclaircir les origines de la langue française et de simplifier l'étude de la prosodie.

A ces anciens motifs considérables s'ajoutent de plus récents, qui ne leur cèdent guère. On sait qu'un mouvement se dessine dans l'Université en faveur d'une

prononciation plus correcte. Laisserons-nous à nos émules l'honneur d'accomplir la réforme, alors que Rome nous invite chaleureusement à l'entreprendre? Déjà plusieurs tentatives ont été faites. Après les diocèses de Malines, de Verdun et de Luçon, qui donnèrent le branle, Bourges, Soissons, Quimper, Périgueux, Arras, Nevers, Clermont, Marseille, Fréjus, Sens, Vannes..., ont, tour à tour, essayé discrètement de motifier la prononciation traditionnelle[1].

M. Mouchard proposait donc qu'outre la pratique de l'accentuation, facilitée par de nombreux exercices prosodiques, et la résurrection du vers latin, malencontreusement occis, les professeurs « bannissent dans leurs classes ce qui n'est pas latin, c'est-à-dire : le son *u*, les nasalités, le *j* consonne, et qu'ils prononcent le *c* et le *g* toujours durs devant *e* et *i*, sans affaiblir non plus le *t* devant *i* ».

Ce rapport conquit l'adhésion de l'Assemblée. *A l'unanimité*, les congressistes émirent le vœu « qu'avec l'agrément et sous la direction des évêques, la réforme de la prononciation latine se fasse selon les lois normales ». Qu'adviendra-t-il de cette motion, et ne faut-il pas craindre qu'elle ne ressemble aux vœux des conseils généraux, adoptés d'autant plus aisément, que nul n'ignore leur destinée platonique?

1. Depuis la première publication de ces lignes, la prononciation romaine du latin s'est à ce point propagée en France, que l'on compte aujourd'hui les rares diocèses attachés à l'ancien usage.

D'autres questions furent abordées et élucidées. M. Mativet, directeur de l'Ecole Sainte-Geneviève, à Paris, renseigna les membres de l'*Alliance* sur le syndicat de l'enseignement supérieur et secondaire libre, qui compte actuellement quinze cent cinquante associés, sur l'organisation du tribunal d'arbitrage et sur le livret professoral. « Rappelant les fêtes triomphales de Nancy (juillet 1911) il engagéa vivement MM. les supérieurs à s'affilier à l'*Union gymnastique et sportive de l'enseignement libre*, et il exposa les avantages que les professeurs pourraient trouver dans les applications de la loi sur les retraites ouvrières et les mutualités. »

M. l'abbé Pautonnier, directeur du Collège Stanislas, parla du « séjour des élèves à l'étranger, en vue de leur perfectionnement dans l'étude des langues vivantes », et M. l'abbé Garnier ne trouva évidemment que des approbateurs en recommandant la lecture de l'Evangile.

On le voit, ce furent de doctes, religieux et pratiques travaux que ceux du congrès de Vannes. La valeur des congressistes, et l'intervention autorisée des évêques de Vannes et de Quimper garantissaient d'avance le mérite de la réunion. Par le sérieux, l'intérêt et la vie des séances, elle a rempli ses promesses, et accru le trésor de l'*Alliance des Maisons d'Education chrétienne*.

VI

Lectures pour enfants

Nulle tâche peut-être n'est plus délicate que de dresser un choix de lectures pour enfants. Quelle circonspection indispensable, si l'on ne veut point offusquer des âmes frêles ! Le moindre défaut d'aiguillage, un conseil trop osé, une indulgence excessive, et voilà un malheur irréparable :

Le vase est imbibé, l'étoffe a pris son pli.

Pourtant, cette grave question des lectures enfantines ne peut manquer de susciter la vigilance des éducateurs. D'une part, la curiosité naturelle des petits doit être satisfaite ; de l'autre, les familles hésitantes réclament un avis.

Divers mentors se sont mêlés de venir à leur secours, qui n'avaient point mandat ou qualité, et dont les directions sont suspectes ou fausses. Que de catalogues de livres recommandés, tout bonnement capables de tuer la foi et de pervertir les mœurs !

Sur un terrain où s'embusquent nombre de pièges, il importe de ne pas s'élancer à l'aventure. La sagesse de l'expérience proclame ici nécessaires des précautions qui sembleraient ailleurs luxueuses. Le caractère des enfants varie ; il s'agit moins, en fait, d'édicter un statut général, que de résoudre des questions particulières. Non seulement un livre ne convient pas toujours à deux enfants de même âge et de tempérament disparate ; mais l'éducation, le milieu, mainte circonstance influeront sur le choix. C'est au père, à la mère, au confesseur, d'orienter et de surveiller.

Même un bon catalogue ne peut que fournir des indications : il ne dispense pas les guides responsables d'examiner d'abord eux-mêmes, par la lecture intégrale d'un volume, d'une brochure, d'une revue, s'ils sont adaptés et propices. Conseiller *Le Petit Chose* à des enfants de onze ans est une faute, et, davantage, permettre à des adolescents cette *Anthologie des poètes français du XIXe siècle,* publiée par Walch, chez Delagrave, qui est franchement mauvaise, et d'autant plus blâmable qu'elle séduit par une pimpante allure.



Les livres d'images et les fabliers des bambins réclament aussi un exact contrôle. Trop de parents l'oublient, ou n'en ont cure. Combien de paradoxes et de faussetés, cependant, ces publications n'insufflent-elles

pas, dont le mauvais souvenir se grave dans la mémoire ! Croit-on, par exemple, que le volume, si trompeur à l'œil et si décevant, de M. Maurice Morel : *Violettes et primevères*, *Poésies enfantines*, *Pièces à dire*, n'accomplira nul ravage ?

Il se présente, certes, avec une préface caressante : « Aux garçonnets qui sont d'âge à lire *Peau d'Ane* ou le *Chat botté* sur les genoux de leur maman;.. aux fillettes, qui, sans avoir dit à leur poupée un adieu définitif, recopient déjà des poésies préférées sur un cahier intime, noué de faveurs roses... » ! Mon Dieu ! les jolis termes et le tour doucereux ! Quelle maman ne s'empressera pas d'acheter cette brochure aimable, parfumée et fondante ; quel chanoine d'oncle, embarrassé de choisir un volume pour ses neveux candides, ne se sentira point aussitôt séduit par tant d'onction !

Or,

Cette bonbonne d'huile est un fût de vinaigre.

L'auteur avait conçu un dessein excellent. Il serait opportun qu'un éditeur catholique s'en inspirât pour le réaliser d'autre sorte. Familles et maîtres découvrent souvent avec peine des pièces de vers qu'ils puissent faire apprendre aux petits enfants. Car, un monsieur de cinq ans révolus qui ne débiterait pas son monologue, ne serait-il pas incontinent disqualifié ? Encore faut-il trouver récit ou tirade appropriés à cet âge.

La succession de Louis Ratisbonne a donc tenté

M. Morel; mais entre ses mains l'étrange métamorphose! Ce n'est point qu'il n'ait pris conscience de son rôle. L'ambition de le bien remplir l'a même haussé au grand style et incliné à la prodigalité des rimes somptueuses :

Père, ferme ton encrier!
Et toi, sœur, ferme ton cartable!
Ne m'entendez-vous pas crier :
A table, à table?

Nombre de vers éclatent ainsi avec tant de faste dans son œuvre, qu'ils semblent disputer le prix à ceux de quelque Casimir Bonjour :

Nous allons aujourd'hui déjeuner chez ma tante
Avec le nouveau-né. Qu'elle sera contente!

Mais nous ne cherchons noise à M. Morel ni pour sa veine poétique, ni pour ses portraits, ni même pour ses descriptions. Il doit savoir que son *Cygne* n'égale pas celui de Buffon, et son *Papillon* celui de Lamartine. Abandonnons-lui son Médor, un vieux « copain » qui a « de la bonté plein les yeux », et son ver de terre « triste, oh! combien », mais protégé par cette véhémente apostrophe :

Enfants, je vous le réitère,
Ayez pitié du ver de terre.

Un homme sérieux qui lirait ce livre, sans autre dessein que de s'égayer, s'y délasserait agréablement un quart d'heure. Il aurait la ressource de répéter, en le

fermant, le mot irrévérencieux de Leconte de Lisle : « Çà, des vers ? Des helminthes, et encore ! »

Mais ces *Violettes et primevères* sont vénéneuses; leur aspect tendre et naïf ne les rend que plus perverses. La tendance d'une école se dévoile en ce recueil. Non seulement, s'il se peut dire, c'est l'*areligion* en sucre, tant on a pris soin de purifier la mixture du moindre grain spiritualiste, mais on insinue sournoisement dans les âmes neuves des garçonnets et fillettes un poison subtil. Avec quel art des nuances ont été choisis les modèles qu'on leur propose! Jacques Bonhomme, Joseph Bara, le vieux tambour de 89, voilà les seuls héros qui trouvent grâce à certains yeux. Si Vercingétorix et Bayard s'égarent dans leur compagnie, ils servent d'enseigne libérale, pour éblouir les simples. Jeanne d'Arc, compromettante depuis sa béatification, n'a pas obtenu que ses prouesses fussent racontées aux enfants de France : elle s'efface devant la Belle Aude « talonnée par l'espoir » !

Que les petits bambins, « qui s'en vont d'un pied brave à l'école pour y réciter *la Cigale et la Fourmi* », seront donc édifiés de connaître cet « épisode de la vie d'un paysan au moyen âge », et que la boutonnière de leur papa se fleurira vite de violet ou de vert, s'ils débitent ces strophes d'un air crâne devant M. le sous-préfet :

> Ohé ! quand monseigneur chasse,
> Vils manants, n'approchez pas ;

Et toi, quand monseigneur passe,
Allons, Lucas, chapeau bas!

Ils ont passé, laissant la place nette :
Pailles et grains, tout est mis en hachis.
Et maintenant que ta besogne est faite,
Tu peux, Lucas, retourner au logis...

Ce qu'il fera, hélas ! le pauvre diable?...
— Ce que l'on fait quand on n'a pas de pain.
L'autre vivra, les coudes sur la table;
Dans son logis, Lucas mourra de faim.

Que les « fillettes, qui n'ont pas dit adieu à leur poupée », auront une juste notion des siècles « ténébreux », quand elles auront frémi, à l'aventure du seigneur,

Qui rentrait dans sa forteresse
Le rire aux dents, l'orgueil au cœur,

tandis que là-bas, « ombre désolée », Jacques Bonhomme,

Retrouvait sa femme étranglée,
Ses fils morts, sa maison brûlée.

Cette misère a pris fin; en termes épiques M. Morel sonne l'hallali de la délivrance :

De tout un passé de souffrances
On a fait enfin le procès,
C'est quatre-vingt-neuf que je nomme :
Tout esclave alors s'est fait homme,
Et de l'ancien Jacques Bonhomme
Tu naquis, ô peuple français!

Et voilà, entre autres malsaines pauvretés, ce que, sous une couverture réséda, toute fleurie de violettes et de primevères, tout enrubannée de titres mauves, on offre gracieusement aux « petits », avec un sourire chargé de fiel, et la complicité de la librairie Larousse.

*
* *

C'est pareillement en coquet costume bleu et or, parsemé de marguerites, que se présente un autre volume destiné aux bambins : *Les plus belles histoires à lire ou faire lire aux enfants.* Mais ici le ton est différent, et M. Maurice Bouchor n'a rien du sectaire.

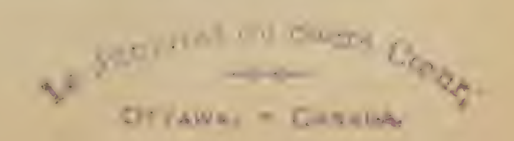
Comme il choisissait des enfants pour lecteurs, il a justement pensé que les contes leur plairaient au premier chef. Or, plutôt que de glaner parmi les conteurs récents, ou d'inventer lui-même, il a préféré recourir au bon Perrault — car, « nos enfants, dit-il, ne sauraient rien lire qui ait pour eux une telle intensité de vie, qui les charme davantage, et qui, par-dessus le marché, leur soit une meilleure leçon de français » — puis aux frères Grimm, à Mme d'Aulnoy et à Mme Leprince de Beaumont. Ainsi a-t-il constitué, à l'en croire, un recueil des récits « les plus vivants, les plus achevés, les plus amusants et les plus éducatifs ».

Pas d'illustrations, et voilà du nouveau, ou mieux du renouveau. N'enchaînons point, par nos dessins, l'imagination des petits, et laissons leur caprice camper les

géants et les nains, édifier les châteaux de nougat et d'anis, et construire le char doré de Cendrillon. « Lorsqu'il s'agit d'évoquer un ogre ou une fée, la Belle ou la Bête, je me fie, déclare l'auteur, aux facultés mythologiques de l'enfant, plus qu'aux précisions toujours un peu décevantes des meilleurs artistes. »

On ne trouve pas ici, toutefois, le récit intégral de Perrault. M. Bouchor a pris soin de « rajeunir, abréger, élucider les textes », et quand le dénouement lui semblait fâcheux, il l'a pétri et agencé à sa manière. « Si beaucoup d'enfants aiment à ressentir, au cours d'une histoire, le petit frisson de la peur », ils souhaitent, dit-il, que « tout se termine bien ». Aussi contente-t-il paternellement leur désir et presque le prévient. Sans doute, il n'ose pas, — quoiqu'il en exprime ensuite mille regrets et qu'il déroule d'ingénieuses hypothèses — empêcher le petit Chaperon rouge de servir de dessert au méchant loup, après l'*entrée* de mère-grand ; mais il se refuse à l'égorgement des sept infantes de l'ogre, qui ensanglantaient l'épisode du *Petit Poucet*, Le procédé ne manque pas de délicatesse. Tant de suavité affadit, néanmoins, la saveur du conte.

Chaque histoire est précédée et suivie d'un court commentaire, qui permet aux enfants d'en dégager le sens moral et les empêche de fausser leur jugement. On sait que la marâtre joue un rôle cruel dans *L'Oiseau bleu*. « Ne croyez pas, suggère l'auteur, qu'il en soit toujours ainsi dans la vie réelle. On voit des belles-mères très



bonnes pour les enfants de leur mari, et faisant de leur mieux pour remplacer la mère que ces enfants ont perdue. »

L'auteur n'entend pas, non plus, que les enfants s'abusent sur la fantaisie de ces contes. Au risque d'amoindrir notablement, pour eux, le charme du récit, il déclare, avant l'épisode du *Chat botté* : « Vous me direz peut-être : « Et les histoires racontées dans ce livre, est-ce qu'elles sont vraies? » Je vous répondrai que je ne désire pas que vous le croyiez, et je vous suppose assez malins pour discerner vous-mêmes ce qui n'a pu arriver. Nos histoires ne sont point faites pour vous renseigner exactement sur le temps passé, mais pour charmer votre esprit ».

Ainsi, c'est avec une prudence de grand-père et un vrai souci des nuances que M. Bouchor a écrit son livre intéressant et honnête.

Pourquoi la note religieuse n'y résonne-t-elle pas? Oh! certes, nul ne le querellera ridiculement de n'avoir point transformé *Riquet à la Houppe*, ou *Peau d'Ane*, en légende pieuse. Mais, puisqu'il se piquait de moraliser à son tour, devait-il tant abriter ses maximes contre toute apparence surnaturelle? Puisque surtout il est allé cueillir « en Poitou, en Picardie et ailleurs », l'anecdote des *Enfants poursuivis*, l'étrange scrupule, vraiment, de métamorphoser la « bonne dame au manteau bleu », qui « n'est pas précisément une fée », en « jeune et tendre maman, qui a, dit-il, un gentil bébé

qu'elle adore, et qui est d'autant plus compatissante pour les enfants des autres ». Si le diable a pu franchir l'huis sévère de M. Bouchor, comment Celle qui, d'ordinaire, le met en fuite dans tous les frais et naïfs récits du moyen âge, a-t-elle été bannie? Cette sécularisation de Notre-Dame n'est point heureuse. Le livre y perd tout ce que la présence de la Vierge apporte, avec son maternel et pur sourire, d'attrait et de charme bienfaisant.

VII

La charité au Collège[1]

Les anniversaires ont le privilège d'émouvoir les âmes. Tristes ou joyeux, ils raniment en elles de lointains souvenirs, comme, à l'automne, les pas du promeneur remuent et soulèvent la jonchée des feuilles mortes dans les allées désertes. Leur retour émousse à la longue le sentiment ; mais celui-ci retrouve soudain toute sa vigueur en des dates précises que la voix populaire orne de vocables naïvement solennels : les noces d'argent et les noces d'or. A notre époque d'activité fébrile, il paraît si étrange de tenir vingt-cinq ans la même fonction et d'atteindre surtout un demi-siècle, que les hommes et les œuvres, parvenus à ces deux étapes, sont naturellement inclinés à se

1. Relation faite, en présence de S. G. Mgr l'évêque de Coutances, à l'occasion des Noces d'Or de la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul du Collège diocésain de Saint-Lô, 26 juin 1906.

féliciter et à se recueillir. Quand il s'agit de nous, Mesdames et Messieurs, cet arrêt dans notre course ne laisse pas d'être mélancolique. Faut-il se bercer encore « des longs espoirs et des vastes pensées », ou bien plutôt songer à la retraite qui précède le repos ? Les œuvres, s'abandonnent à une confiance moins précaire ; car elles considèrent la voie immense que leur déroule l'avenir, et elles savent que d'autres coureurs succédant aux premiers, de main en main, vaillamment circulera le flambeau.

C'est pour nous réconforter ensemble par un spectacle de cet ordre que nous sommes réunis : la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul du Collège célèbre son cinquantenaire. S'il n'avait fallu, toutefois, que s'enchanter un instant, par une revue rapide du passé, il était loisible de s'accorder cette distraction dans l'intimité familiale, sans convoquer officiellement une assemblée où la distinction le dispute au nombre, sans prier surtout Monseigneur l'évêque d'en ajouter la présidence aux fatigues de son ministère pastoral. La question est plus haute : cet hommage rendu à la charité, en même temps qu'il acquitte une dette de reconnaissance, stimule la génération contemporaine et sert à l'apologie de notre foi.

Avez-vous remarqué, Messieurs, avec quelle célérité s'ébruitent le désordre et le mal, quelle publicité détaille le crime et en présente aux imaginations l'aliment vénéneux. N'est-il pas juste et nécessaire

d'opposer à ces révélations démoralisantes le témoignage salubre des bonnes actions ? La vertu est, en effet, saintement contagieuse; si son attrait austère n'exerce pas sur tous une irrésistible séduction, elle charme les esprits nobles et les cœurs droits. La vérité bénéficie elle-même du bien réalisé, car l'excellence des œuvres atteste la suprématie de la doctrine.

Retraçons donc, Messieurs, l'œuvre accomplie par la charité dans ce collège durant cinquante années. Oh ! certes, n'attendez ni prouesse brillante, ni même, à proprement parler, d'intéressants exploits :

Je compose mon cantique
Des simples chants des hameaux,
Je recueille la musique
Qu'en passant font les ruisseaux.

Puissé-je seulement concilier votre sympathie à cette jeunesse qui s'enrôla dans la conférence de Saint-Vincent-de-Paul, et, d'année en année, renouvela son contingent, sans que jamais aient défailli en elle l'esprit d'abnégation et la délicatesse du cœur. Puissiez-vous, surtout, Messieurs, concevoir une foi plus vive et un attachement plus intense pour Celui qui inspira de pareils dévouements, et dont je me reprocherais de ne pas offrir à votre adoration le nom béni, notre Maître, le Fils de Dieu, Jésus-Christ.

* * *

Vous ne l'ignorez pas, huit étudiants de Paris ont fondé, en 1833, la Société de Saint-Vincent-de-Paul. Ils estimèrent que la charité individuelle manque parfois de discernement et demeure inégale : au torrent tumultueux qui roule en ses flots des germes opulents, et qui les abandonne çà et là, selon le hasard des rencontres, ils préférèrent le cours d'eau fidèle à suivre son lit régulier, à fournir son débit modeste, et bienfaisant par sa continuité même. Pour ménager à leur œuvre un céleste intercesseur et pour la rendre sympathique aux hommes, ils l'abritèrent sous le patronage de Vincent de Paul, un des saints les plus populaires. Ainsi allait se réaliser encore la promesse de Dieu à ses élus : du tombeau de Monsieur Vincent, comme d'une terre incessamment féconde, sortait une nouvelle tige, *Et ossa vestra quasi herba germinabunt*[1].

De Paris, l'œuvre gagna la province, essaima en Normandie, vint à Saint-Lô vers 1850, et, durant l'année scolaire 1855-1856, elle entra au Collège.

Mgr Daniel, évêque de Coutances, daigna présider à son installation, le 14 novembre 1855 ; puis, quand la jeune Société eut été agrégée à celle de Paris, le

1. Isaïe, lxvi, 14.

9 juin 1856, le docte prélat[1] rehaussa encore de sa présence la cérémonie de l'inauguration solennelle (2 juillet 1856).

L'aube a une grâce charmante que la splendeur de midi ne parvient point à éclipser. Une ardeur juvénile s'empara aussitôt des organisateurs :

> Les beaux projets et les beaux zèles
> Y faisaient l'essai de leurs ailes...

Heureusement, une lettre directive de M. Baudon, président général, et les conseils autorisés de M. Formey de Saint-Louvent, président de la conférence urbaine, qui assista, toute l'année, aux réunions hebdomadaires, permirent de dresser notre conférence d'après le plan traditionnel. Un vestiaire fut créé, que remplirent bientôt « des couvertures et des aunes de toile » ; un magasin, établi, où les « boisseaux de froment et d'orge » disputèrent la place aux « cordes de bois » et aux « hectolitres de pommes de terre ». Et l'année s'écoula, joyeuse, favorable à l'espoir, car l'œuvre avait déjà groupé vingt et un élèves. Cependant, les ressources qui, après la première réunion, montaient exactement à vingt francs quarante, demeurèrent modiques, et, en juillet, les membres qui partaient léguèrent à leurs successeurs, avec quatre-vingt-dix-sept francs,

> Un revenu léger et leur exemple à suivre.

1. On sait que Mgr Daniel, docteur ès lettres, avait été recteur de l'Académie de Caen.

Au mois d'octobre 1857, Mgr Daniel confia aux Oratoriens la direction de l'établissement. Plusieurs d'entre eux, spécialement le Père Lescœur, avaient trop ressenti la bonne influence d'Ozanam, et tous admiraient trop les bienfaits des conférences parisiennes, pour ne pas s'intéresser à l'œuvre. Dès le 13 octobre, le P. Adolphe Perraud en prit la direction, et, le 21 octobre, le R. P. Pététot suggéra la création d'une bibliothèque à l'usage des pauvres.

Ce ne fut pas seulement un honneur enviable, pour notre conférence, d'avoir à sa tête celui qui devait devenir, un jour, évêque d'Autun, membre de l'Académie française et cardinal, mais une singulière fortune. Il contribua largement, par le prestige que conquéraient déjà son talent et ses vertus, à implanter la conférence dans l'estime de la maison, et surtout à lui inspirer des pratiques religieuses. Aussi, quand il quitta le collège en 1859, le secrétaire put-il traduire de cette sorte le regret général : « Nous déplorons une perte bien sensible dans la personne du Père Adolphe Perraud ; pendant les deux années qu'il a dirigé nos œuvres, il a excité en nous l'amour de la charité, tant par ses conseils que par le zèle avec lequel il s'occupa de nos âmes. » Cet humble mais fructueux ministère, le cardinal ne l'oublia jamais ; et chaque fois qu'il revint au collège, ni les obligations du supériorat de l'Oratoire ni la dignité de l'épiscopat, ni les succès de l'Académie, ni la gloire de la pourpre, ne dérobèrent à ses

yeux l'œuvre minuscule à laquelle il avait consacré les prémices de son sacerdoce. Il tenait à présider une réunion de la conférence, non seulement pour se rappeler un passé, dont mieux encore que lui l'on gardait mémoire, mais pour prolonger l'écho de ses premiers conseils. Pourquoi sont-ils tombés, le Père Lemonnier, son successeur immédiat, et lui, l'année même où nous devions glorifier leurs travaux ? Réunis maintenant près de Dieu, ils suivent avec intérêt nos efforts et les secondent de leurs suffrages. Vous me permettrez, Messieurs, de les associer à cette fête qui les eût réjouis, et de leur adresser, au nom de la conférence, l'hommage d'un souvenir qui ne peut ni disparaître, ni s'atténuer.

A partir de 1859, la Société fonctionna régulièrement, et si MM....., qui alors y entrèrent, assistaient à nos séances, ou étudiaient l'organisation actuelle, ils constateraient que les hommes passent, mais que les œuvres restent.



Voulez-vous, Mesdames et Messieurs, que nous vous introduisions un instant dans notre conférence ? Inaccessible à la foule, elle n'est pourtant pas secrète, et nous vous en dévoilerons sans détour tous les rouages.

Sur les cinq heures du soir, le mercredi de chaque semaine, se tiennent ordinairement les réunions. Un président, assisté d'un secrétaire et d'un trésorier, en a

fixé préalablement l'ordre du jour. La fonction présidentielle n'est point une agréable sinécure, et si le titulaire, élu par ses condisciples, reçoit quelque honneur de sa charge, peut-être en dressant son bilan de fin d'année, estime-t-il que les préoccupations l'emportent encore. Mais les présidents successifs n'ont point ménagé à l'œuvre leur dévouement : qu'ils s'appellent ...., ils se sont montrés dignes de la confiance qu'on leur témoignait, et puisque leur concours fut toujours utile et parfois nécessaire, nous devons leur offrir mieux qu'un compliment, un merci.

Après les prières accoutumées, le secrétaire prend le premier la parole : il lit le procès-verbal de la réunion précédente et consigne les faits susceptibles de mention. Au début, les comptes rendus furent courts, réduits à quelques lignes. En 1865, M. L., aujourd'hui archiprêtre de Mortain, modifia leur allure. Avec lui, les particularités pittoresques et les allusions spirituelles vinrent égayer une prose que même l'esprit du Père L... n'avait pas su — ou voulu — dérider. Désormais, elles resteront, et en 1895 s'afficheront à l'excès. Les secrétaires s'engagèrent alors sur la voie qu'on leur avait imprudemment ouverte et se piquèrent d'être plus humoristiques que fidèles : le jet de leurs malices éclaboussait à la ronde. Sans en tarir la source, on jugea opportun d'en contenir et guider le cours.

Le trésorier résume ensuite le mouvement financier de la semaine ; mission également délicate, où des

supérieurs de grand séminaire, des chefs de section à la Caisse des dépôts et consignations, des capitaines adjudants-majors et des notaires, révélèrent pour la première fois les qualités administratives qu'ils devaient déployer plus tard dans un domaine moins restreint.

Les membres de la conférence, successivement interrogés, rendent alors compte de leurs visites aux pauvres. Leur récit est souvent monotone, et des formules stéréotypées permettent à des débutants émus d'affronter sans catastrophe l'épreuve de la parole publique. Mais aussi, souvent, cette chronique édifie, quand, au travers, éclate la résignation du pauvre, ou que transparaît la charité des visiteurs.

Puis, le directeur adresse une exhortation de circonstance. Sa présence assidue ne sembla pas, d'abord, nécessaire, et la simple remarque en prouvera aux jeunes que si nous louons sans mesure le temps passé, ce n'est pas sans motif. Avouons toutefois, pour rester impartial, que les procès-verbaux de cette époque héroïque n'accusent pas avec assez de relief la physionomie des réunions, et l'on a peut-être le droit de rester rêveur devant la phrase d'un secrétaire laconique : « Les membres de la conférence se livrèrent alors à un entretien familier. »

Le bon ordre de la réunion ne ressortit pas, du reste, au directeur, mais au questeur. Ce surveillant redoutable, qui taxe d'amende les délinquants de tout ordre, fut créé en 1877. Le 2 novembre 1892, on décréta

sa mort, « le besoin ne s'en étant pas fait sentir depuis le commencement de l'année », écrivait triomphalement le secrétaire. Hélas! il fallut déchanter, et la questure ne tarda pas à renaître. Elle est aujourd'hui plus florissante que jamais.

Le moment où les membres de la Société émettent leur avis sur les mesures proposées, votent des secours extraordinaires et prononcent l'admission des candidats, constitue assurément la partie la moins banale de la séance. La petite assemblée offre la miniature d'un parlement, avec cette réserve qu'ici l'on discute pour s'éclairer et qu'on s'arrête au seuil de la dispute. Mais le débat ne s'en poursuit pas moins vif et serré, et les procès-verbaux enregistrent de longues controverses, à la suite desquelles le conseil fut mis quelquefois en échec par une majorité récalcitrante. Jamais, cependant, les ministres ne posèrent la question de confiance.

Vous voyez donc que, loin d'étouffer l'initiative chez les jeunes gens, et de les plier sous un joug autoritaire, comme ses détracteurs le reprochent à l'Enseignement libre avec âpreté et injustice, nous favorisons, au contraire, leur esprit de réflexion, et leur procurons le moyen de prendre des décisions personnelles, qui seront de conséquence.

***

Tel est, Messieurs, le régime intérieur de notre

conférence. Chaque semaine, elle révèle au dehors sa vitalité par la visite des pauvres.

Le commerce avec le pauvre caractérise très particulièrement la Société de Saint-Vincent-de-Paul. « Les dettes sont quérables et non portables », disent les jurisconsultes. Ozanam et ses amis pensèrent que la dette du riche envers le pauvre devait faire exception, et qu'il serait meilleur de l'acquitter spontanément au domicile des malheureux. C'est pourquoi, alors que beaucoup d'œuvres manifestent le zèle qui les anime par d'abondantes aumônes, la Société de Saint-Vincent-de-Paul choisit pour devise cette maxime touchante : « La manière de donner vaut mieux que ce qu'on donne », et, s'applique surtout à présenter gracieusement le « verre d'eau » de l'Évangile.

L'aumône, certes, est nécessaire, et une parole, même affable, ne soulage pas la détresse. L'affamé interrompait brusquement les discours onctueux par le mot du fabuliste :

> Hé! mon ami, tire-moi du danger;
> Tu feras après ta harangue!

Mais si la charité se borne à enrayer la misère sans consoler le cœur, elle ne revêt point sa parure. Seule, la bienveillance du procédé touche le pauvre : quand sa perspicacité, toujours en éveil, s'aperçoit que le secours lui est octroyé dédaigneusement, ses lèvres

murmurent un merci de commande, où le cœur n'a nulle part. Il en est de l'aumône comme du galet, poli par les flots et le sable de la mer : déposé délicatement dans la main, il caresse et demeure; jeté de haut, il rebondit, souvent après avoir blessé.

J. Simon louant, un jour, cette « action virile qui consiste à porter sous le toit du pauvre la science de la vie, à ranimer les courages et à donner de la fierté », ajoutait avec scepticisme : « Nous craignons seulement qu'il n'y ait plus d'apôtres. » Grâce à Dieu, Messieurs, les faits démentent cette appréhension. Sans appeler à notre barre les innombrables membres des conférences de Saint-Vincent-de-Paul, qui ont honoré et consolé, non moins que secouru le pauvre, disons que depuis cinquante ans se succèdent, dans ce collège, des élèves heureux et fiers d'être les disciples du bon Samaritain. Ils ont renoncé à des distractions faciles, et tandis que le jeu, les gais propos, et les amusements convenables à leur âge les pouvaient retenir, ils se sont imposé la mission d'aller gravement visiter le pauvre et de lui montrer les prévenances de la charité chrétienne.

Qu'on n'objecte pas quelque secret penchant pour une promenade de surcroît. Non, aucun sentiment vulgaire ne peut conduire le jeune homme vers ces logements délabrés, vers ces malheureux qu'attriste la détresse ou la souffrance. M. de Renty, croisant une Fille de la Charité dans l'escalier d'un pauvre, lui demanda :

« Que cherchez-vous, ma sœur? — Monsieur, je cherche Jésus-Christ. » Ces jeunes gens aussi, Messieurs! Ils savent qu'en dernière analyse, ils ne visitent point les indigents, mais le Sauveur lui-même présent en eux, et qui découvre sur leur front, à des yeux éclairés par la foi, la trace ensanglantée de ses épines.

Les visites se font régulièrement le dimanche, le lundi, ou le mardi. Les élèves sortirent seuls d'abord; mais, dès 1856, un professeur les accompagna. Aussi, décerna-t-on le titre de membre d'honneur de la conférence à tous les maîtres de la maison. Ils n'ont cessé de le mériter. Une condescendance que ne lassent pas même des invitations indiscrètes, un dévouement que ne rebutent ni la fatigue de leurs obédiences, ni l'intempérie de la saison, leur acquièrent, depuis cinquante ans, la respectueuse gratitude de la conférence : c'est justice de l'exprimer publiquement à ceux qui créèrent ces traditions, et à ceux qui les perpétuent.

Le nombre des familles ainsi visitées a nécessairement varié pendant un demi-siècle : s'il atteignit trente-deux, il ne descendit jamais au-dessous de quinze, et s'est habituellement maintenu aux alentours de vingt. L'appui, toujours judicieux, du clergé de Notre-Dame et de Sainte-Croix est la meilleure condition de notre patronage.

L'usage prévalut longtemps de laisser les membres de la conférence visiter ces familles à tour de rôle :

on estimait que la vue des différentes misères apitoierait davantage et susciterait une répartition plus équitable des secours. Mais, en 1892, on reprit l'ancienne manière, généralement suivie, d'ailleurs, dans toutes les conférences. Une famille est attribuée aux principaux membres de la société, et ils en ont respectivement la garde. Le visiteur attitré s'intéresse alors plus directement à ses pauvres; et rien ne divertirait autant, s'il ne touchait d'abord, de voir avec quelle vaillance et quelle vigueur d'arguments chacun défend les droits de ses protégés à quelque libéralité extraordinaire.

Les visiteurs remettent aux familles des bons de pain et de viande, apportent des livres, donnent des friandises aux enfants; surtout ils encouragent et consolent, et par le souci qu'ils prennent de leur salut, ils prouvent aux pauvres qu'ils croient à l'égalité des âmes devant le Père commun des cieux. Peut-être, — il faut bien des ombres au tableau — n'a-t-on pas toujours pratiqué suffisamment ce fructueux apostolat : une certaine timidité, où le respect humain se glissait inconsciemment, refrénait sur les lèvres la parole de vie qui eût levé comme un germe fécond. Pourtant, si l'on nous accueille, à l'exclusion de la vérité qui justement nous envoie, quel sera le gain suprême de nos efforts ? Pourquoi, mes Enfants, ne pas suivre le conseil que nous proposait jadis un ancien membre de la conférence, le R. P. Jeanne, de chère mémoire :

Soyez bons, soyez doux à l'humaine détresse...
Et si vous en trouvez d'aigris par l'infortune
Au point que la bonté leur paraisse importune,
Qu'ils repoussent vos soins avec votre amitié,
Triomphez de leur haine à force de pitié.
Dites-leur qu'il est faux que Dieu, tyran avide,
Se plaise à voir nos pleurs du haut de son ciel vide ;
Et pour calmer des maux qui ne peuvent guérir,
Montrez-leur où s'apprend le grand art de souffrir.

Les vacances interrompent inévitablement les visites. Des externes, cependant, ont souvent poursuivi leur œuvre charitable, et des internes, de passage à Saint-Lô, ou venus tout exprès, ont offert le même gage de fidélité touchante.

A la distribution hebdomadaire des secours s'en ajoute une autre, d'un caractère particulier : le déjeuner des petits pauvres. Les enfants des familles visitées se rendent, en effet, deux fois par semaine, au collège, où deux membres de la conférence leur font apprendre et réciter, soit des prières, soit des leçons de catéchisme appropriées à leur âge. Cette œuvre, organisée le 30 mai 1859, n'a subi aucune déchéance. Les élèves, improvisés momentanément professeurs, distribuent des notes à leur tour, décernent des compliments ou infligent des punitions, et comprennent vite, au contact de ce petit monde turbulent et fruste, qu'il est singulièrement difficile de conduire les hommes.

Outre le bon point populaire, il y a des récompenses

plus solennelles, plus pratiques aussi, et généralement fort goûtées; ne serait-ce que cette distribution de prix, jouets, et vêtements, qui termine l'année scolaire. L'origine en remonte à 1889. Jamais innovation ne rencontra plus d'applaudissement et ne jouit de faveur si constante. Il faudrait, Messieurs, de hautes couleurs et un pinceau légèrement réaliste pour reproduire une image saisissante de la fête. Elle débute par un banquet, tenu sous la galerie de la cour des grands. Les petits pauvres s'asseoient d'abord timidement à cette table cérémonieuse, et regardent parfois les couverts comme des obstacles inutiles, inventés pour compliquer le manger et le boire. Mais, dès que le président et les sociétaires, qui partagent leur repas, ont donné le ton des « gens de qualité », la « joie communicative » s'empare bientôt et sans retour des convives rassurés. D'autres membres de la conférence les servent avec une sollicitude et un respect édifiants; et jamais l'échanson de César ne lui versa le noble Falerne aussi majestueusement que nos élèves, à leurs hôtes, le vin démocratique, emprunté à la cave même des professeurs! Quand ils ont savouré à discrétion, — jamais plus, — leur menu copieux, les invités sont charmés par les accords de la musique, qui a permission, ce jour-là, loin du chef, de tirer tous les jeux. Même, en certaines années, des « fêtes foraines », kermesses, cavalcades, furent organisées dans un savant impromptu, pour donner, sans doute, aux petits

pauvres une impression rétrospective du paradis terrestre.

* * *

Gardons-nous de penser, Messieurs, que notre conférence borne son zèle aux seuls exercices de la charité. « Les fondateurs des conférences de Saint-Vincent-de-Paul, disait le cardinal Richard, ne se sont pas contentés d'être des hommes d'action, des hommes de bonnes œuvres ; ils ont été des hommes de prière. Grâce à eux, la prière a passé dans nos mœurs. »

Chez nous aussi, la piété est en honneur, mieux encore, en pratique. Dès le début, les premiers membres ne cachèrent pas leurs sentiments; presque tous les procès-verbaux mentionnent des prières adressées à Dieu « pour qu'Il touche le cœur des pauvres ». Cet esprit religieux subsiste : un courant de vie surnaturelle circule dans la conférence et unit par des liens mystérieux les membres actuels aux anciens. Pourquoi vous cacherai-je qu'avant de visiter les pauvres les élèves entrent un instant à la chapelle, afin de préciser la signification de leur démarche ? Quant aux anciens membres, non seulement leur souvenir est porté devant Dieu, lors de chaque réunion et de la messe mensuelle, mais sitôt apprise la nouvelle de leur mort, on récite des prières et l'on fait célébrer une messe pour le repos de leur âme. Ce sont là, Messieurs, les manifestations extérieures d'un sentiment profond.

Nous savons de l'Apôtre que « la piété a les promesses de la vie présente et de la vie future », qu'à son défaut, une œuvre est mal assise sur des fondements ruineux, et qu'elle lui apporte, au contraire, une certitude de vigueur et une garantie de durée.

*
* *

N'avais-je pas raison de vous en prévenir loyalement ? Les faits très simples qui composent notre histoire ne provoquent point l'admiration, et pour soutenir l'intérêt ils s'en fient à votre indulgence. Quelques incidents inaccoutumés en ont pourtant égayé la trame.

Certain pèlerinage à la Chapelle-sur-Vire, par exemple, qu'embellirent la présence du P. Mariotte et la prédication de M. Blanchet, fut, en 1883, « une fête délicieuse », dont on goûta « le charme presque céleste ». Signalons encore les réunions solennelles de juillet et de décembre. Tour à tour, les sociétaires ont vu paraître au fauteuil présidentiel, avec les archiprêtres de Saint-Lô et les curés de Sainte-Croix, S. E. le cardinal Guilbert, alors archiprêtre de Valognes ; les vicaires généraux Durel, Tirhard et Lepetit ; M. Legoupil, archiprêtre de Cherbourg ; les RR. PP. Pététot, Lescœur, Ch. Perraud, Nouvelle et Largent ; le « poète-apôtre » Barbey d'Aurevilly ; les supérieurs des grands séminaires de Bayeux et de Coutances ; M. Didio, vice-

recteur des Facultés catholiques de Lille, — et nombre d'ecclésiastiques, plus considérés encore pour leurs vertus que pour leurs dignités.

A d'autres dates, la conférence se glorifie d'avoir reçu la visite de grands personnages. Nous avons rappelé déjà la bienveillance du cardinal Perraud. Celle des évêques de Coutances n'est pas moins flatteuse. Mgr Daniel, qui avait béni les débuts de la conférence, présida plusieurs fois ses fêtes. Mgr Bravard fut plus assidu encore : il s'intéressait dans le détail à ses progrès, et conseilla d'organiser des séances littéraires au profit des pauvres. Le 20 novembre 1863, il « recommanda aux élèves, dit le procès-verbal, d'inviter les personnes de la ville versées en littérature, et surtout celles dont la littérature consiste en une bourse bien garnie ». Mgr Germain accorda pareillement à notre Société le bienfait de sa présence et de sa parole ; un jour même, le 20 janvier 1878, il vint accompagné de son ami, M. Ducellier, le futur évêque de Bayonne, mort archevêque de Besançon.

Que le successeur de ces prélats daigne aujourd'hui favoriser la conférence, en présidant la cérémonie des noces d'or, nous avons le droit d'en être fiers, non surpris : les traditions charitables de saint Lô ne cessent de briller sur son siège épiscopal. Mais que Votre Grandeur, personnellement, nous ait concédé cette grâce avec l'empressement le plus affable, nous en sommes moins surpris encore. N'a-t-on pas vu, à Rennes,

une femme intelligente et pieuse se consacrer activement au bien, diriger l'Œuvre de la Maternité avec un zèle entraînant, monter d'un pas alerte aux mansardes, insouciante de quatre-vingts ans passés, et continuer aux pauvres ses largesses, jusqu'au jour où elle mourut — quelques mois trop tôt, si Dieu, insondable en ses desseins, ne l'avait jugée digne d'une autre récompense. Nous connaissons trop, Monseigneur, le culte touchant que lui vouent ses fils, pour n'être pas assurés que, fidèles au souvenir de sa tendresse, ils ont aussi à cœur de l'honorer, en suivant l'exemple de ses vertus.

*
* *

Enfin, Messieurs, la conférence du collège ne limite pas sa bienfaisance aux familles qu'elle a spontanément adoptées. Ses vues plus larges embrassent l'horizon. Partout où gémit une souffrance digne de pitié, partout où s'élabore un projet capable de mériter son estime, elle s'associe à cette œuvre, ou subvient à cette détresse. Ainsi a-t-elle manifesté son attachement au Saint-Siège en envoyant une offrande à Pie IX pour le cinquantième anniversaire de sa consécration, et à Léon XIII pour son double jubilé sacerdotal et épiscopal.

La basilique de Montmartre a reçu pareillement ses oboles : maintes fois répétées, elles atteignent presque le chiffre de deux cents francs.

Dès 1859, les soldats blessés dans la guerre d'Italie obtiennent, les premiers, un secours ; puis, des familles catholiques exilées de la Suède, et, en 1866, les sinistrés de la Guadeloupe.

L'Œuvre des Petits Arabes est gratifiée de trois cents francs en 1872, 1873, 1874; et, en 1875, cent francs prouvent aux inondés du Sud-Ouest de la France que la Normandie sympathise à leur infortune.

En mars 1876, un don de cinquante francs fut remis à M. le curé de Sainte-Croix pour l'aider à fonder l'œuvre des Bons Livres, et, quatre mois plus tard, la conférence intervenait pour deux cent quarante francs dans la somme importante que le collège faisait parvenir aux incendiés de Gavray.

Durant l'année 1902, elle adressa cent francs aux victimes de la Martinique, par l'entremise de Mgr de Cormont; et, récemment, elle s'unissait au deuil de la France, en glissant, dans l'aumônière des quêteurs, quatre-vingt-trois francs pour les mineurs de Courrières.

Ces diverses allocations permettent déjà d'entrevoir que la conférence a des ressources convenables. Son budget annuel s'éleva progressivement; il se maintient, d'ordinaire, entre quinze cents et deux mille francs.

Palaprat s'écriait en belle humeur : « Pour avoir du succès, il faut avoir des dettes. » Nul ne blâmera la conférence de le chercher par un autre chemin. D'où

viennent donc ses capitaux? Ici encore, nous n'avons nulle raison de nous taire, nous n'émargeons pas aux fonds secrets! Des dons de toute provenance nous arrivent. Il y en a de réguliers, et s'il ne fallait ménager la modestie de tel ancien membre présent, je remercierais un excellent docteur du traitement généreux auquel il nous soumet. D'autres dons sont extraordinaires, soit ces quatre-vingt-cinq francs que la conférence toucha, en 1884, à la mort du comte de Chambord, soit ces cent cinquante-quatre francs qu'au cours de l'année 1860-1861 gagnèrent les élèves en aménageant la terrasse. Parmi ces pionniers se distinguait alors M....., jetant déjà sur ce coin poétique de notre enclos les premiers feux d'une « ardeur » qui ne « s'éteint » pas.

Mais la caisse de la conférence puise son aliment habituel dans les quêtes hebdomadaires faites en séance, dans les entreprises avantageuses que l'esprit industrieux des présidents organise, et surtout dans les loteries. La première date de 1857 : elle rapporta cent francs. Ce résultat excite votre sourire. Dès 1864, d'ailleurs, la loterie procura sept cent trente-cinq francs, et nous avons quelquefois doublé. C'est que nos lots sont agréables, surtout le gros lot que l'Association des anciens élèves nous offre depuis deux ans.

Ainsi, Messieurs, ont administré la conférence, ainsi l'ont maintenue dans la voie du bon esprit et de la charité près de huit cents élèves. Nous en avons relevé la

liste, aussi fidèle que la dressa la ponctualité des secrétaires. En parcourant lentement ces noms, depuis longtemps familiers à notre estime, pour nous rappeler, ce qu'ils furent, hélas! ou ce que, grâce à Dieu, ils sont encore; en découvrant parmi eux la majorité de ces hommes de talent et de bien dont la vieillesse active commande le respect, dont la maturité remplit avec éclat des fonctions brillantes — vicaires généraux, chanoines, archiprêtres, supérieurs de séminaires ou d'établissements et professeurs de Facultés, officiers, avocats, médecins, — et les plus laborieux et les plus vertueux de ces jeunes gens dont la droiture et l'entrain éveillent de nobles espoirs, nous constatons, à l'honneur de la conférence, que ses membres constituent, pour la plus grande part, l'élite de cette maison.

*
* *

Je m'attarde, Messieurs, oubliant la fine remarque de Montaigne : « A mesure que la mémoire de mes privés amis leur fournit la chose entière, ils reculent si arrière leur narration, que si le conte est bon ils en étouffent la bonté; s'il ne l'est pas, vous êtes à maudire ou l'heur de leur mémoire ou le malheur de leur jugement. J'ai vu des récits bien plaisants devenir très ennuyeux en leur bouche. » Et cependant, après avoir rappelé avec un luxuriant détail les menus faits de notre histoire, je dois vous présenter brièvement, comme dans un tableau

d'ensemble, les résultats obtenus : autrement, vous n'emporteriez de l'œuvre qu'une idée imparfaite, et vous ne soupçonneriez peut-être pas ce qui se cache, sous l'aridité des statistiques, d'efforts consciencieux et de bien réalisé.

Si l'on compulse les budgets annuels, et que l'on établisse une moyenne générale, on peut avancer que la conférence a distribué aux pauvres de Saint-Lô plus de quarante-cinq mille francs. Non contente de les entretenir de pain, de graisse, de vêtements, et de secourir ainsi efficacement leurs misères, elle a développé chez eux le goût de l'épargne, en leur rendant, avec des intérêts énormes — 25 % —, leurs petites économies à l'échéance du terme. Elle a discerné, de plus, parmi les enfants de ses protégés, des élèves ecclésiastiques et concouru à leur éducation : plusieurs prêtres la récompensent aujourd'hui de son zèle par leur souvenir pieux, et davantage encore par leurs mérites.

Mais « l'homme ne vit pas seulement de pain ». Le pauvre, qu'aigrit l'injustice apparente du sort, porte en lui une sorte de rancœur dont il faut le guérir. On lui promet bien, sans doute, un avenir riant qui répartira uniformément la fortune, mais ce sont illusions de beaux esprits, curieux de fantômes, ou promesses d'ambitieux, friands d'honneurs. La solidarité même n'amènera point dans son âme la résignation, car si elle sauvegarde la justice, elle ignore la bonté. Pour agir sur les malheureux, il faut résolument s'inspirer du mot

de saint Paul : « Qui donc souffre, sans que je souffre moi-même de sa douleur? » La conférence a compris son devoir. Les fêtes et les deuils de nos pauvres nous ont vus associés à leur peine et à leur joie. Naissances, premières communions, noces d'or, obtiennent nos subsides et nos vœux; les malades sont consolés par nos sympathies, autant que secourus médicalement par notre initiative; une délégation enfin accompagne au cimetière le cercueil des défunts, tandis que l'on assure des messes et des prières à leur âme. Aussi s'est-il établi entre visiteurs et visités un lien cordial. D'anciens membres de notre Société, devenus étudiants ou soldats, établis même, continuent de s'intéresser aux familles qu'ils assistaient, et, vers le temps de Noël, leur adressent des secours, D'autre part, le nom de tel visiteur demeure, ici ou là, vivant et béni : l'éloge ne tarit pas sur les lèvres ; la prière, dans le cœur.

Il se peut, Messieurs, que parfois nous nous méprenions. Mais celui qui se targuerait de n'être jamais dupe, alors même qu'il y parvînt, s'ôterait la joie d'être généreux. Ne vaut-il pas mieux imiter la miséricorde de Dieu, dont nos ingratitudes ne lassent point la bonté ?

Bienfaisante aux pauvres, la conférence a pareillement exercé son influence salutaire sur les élèves. Beaucoup le proclament; plusieurs nous l'ont écrit; tous le reconnaissent dans le recueillement de leur

conscience. Dieu estime à ce point la charité, qu'il semble concentrer sur elle les privilèges de sa grâce : elle diminue l'infortune des uns, et soutient ou préserve la vertu des autres. Oui, la conférence de Saint-Vincent-de-Paul a eu ce précieux avantage d'ennoblir l'esprit des élèves et de fortifier leur cœur. En se familiarisant, dès leur adolescence, avec les tristes réalités de la vie, ils se sont habitués à ne plus se leurrer de chimères. Le commerce du pauvre a détruit ou amoindri en eux l'égoïsme, et ils se sont approprié le mot évangélique d'Ampère : « Je posséderais tout ce qu'on peut désirer pour être heureux, il me manquerait toujours le bonheur d'autrui. » En se groupant, d'ailleurs, pour faire le bien, ils ont mutuellement « provoqué entre eux une émulation de charité[1] ». Le désir de garder à la conférence son renom, l'obligation de respecter les règles qui bornent son recrutement à l'élite, ont rendu silencieux plus d'un espiègle, docile plus d'un frondeur. Que de vertus chancelantes s'affermirent! Que de voies obscures s'illuminèrent! que de vocations se fortifièrent, se méritèrent peut-être! Une parole de pauvre en éclaira, en toucha surtout plus que d'éloquents discours, car Dieu permet que les déshérités remercient de la sorte leurs bienfaiteurs, et qu'à tout prendre on ne puisse discerner qui profite davantage, du donateur ou du secouru.

1. *Et consideremus invicem in provocationem caritatis et bonorum operum.* (Hébr., x, 23, 24.)

Et plus tard, quand, sortis du collège, l'épreuve les assaillit, et que leur foi traversa une crise périlleuse, est-ce que les réserves de grâces, amassées autrefois dans l'exercice de la charité, ne leur ont pas ménagé le triomphe? L'ange dit au centurion Corneille : « Tes aumônes sont montées vers le Seigneur, et il s'est souvenu de toi[1]. » Nous ne saurons qu'au jour des révélations suprêmes quel acte méritoire nous a obtenu la faveur de Dieu; mais combien encore ont retrouvé une prière sur leurs lèvres expirantes, pour l'avoir précisément fécondée ici par la vertu de l'aumône?



J'ai fini, Messieurs. Comme le laboureur s'arrête à l'orée de son champ pour contempler la surface onduleuse des moissons que le soleil a mûries, et se félicite de voir tant d'épis glorieux sortis des humbles grains confiés jadis au sillon, nous avons dénombré, l'un après l'autre, les résultats obtenus par la conférence pendant un demi-siècle. La gerbe semblera peu fournie, et l'on taxera, sans doute, de nonchalante la faucille qui l'assembla. Mais si nous avons paru nous complaire dans notre tâche, c'est qu'au milieu des angoisses d'une époque incertaine, il est réconfortant de s'appuyer sur le passé. Le spectacle attristant des ravages que le mal

1. *Actes*, x, 4.

multiplie autour de nous, désoriente parfois et souvent paralyse. A le voir s'infiltrer peu à peu dans la foule et l'immerger sous ses flots, on se laisse envahir par une poignante tristesse. Pourquoi lutter encore, tenter un effort de vertu, et ne pas plutôt se résigner, dès maintenant, aux fatalités qui nous guettent? Les projets tramés dans l'ombre viendront-ils à la lumière, et après tant de ruines, dont l'écroulement nous a blessés, en devrons-nous bientôt déplorer de nouvelles?

Messieurs, loin de nous ces réflexions déprimantes : haut les yeux; vaillantes, les âmes! Jonathas condamné par Saül, son père, trouva dans le peuple un intercesseur, et de toutes parts s'éleva cette clameur suppliante : *Ergo ne moriatur Jonathas qui fecit salutem magnam in Israël.* Qui sait si devant Dieu — le Dieu charitable et rémunérateur de la charité — l'œuvre de bienfaisance accomplie dans ce collège, cinquante années durant, ne sera pas sa meilleure tutelle à l'heure du danger? « Je suis un homme d'espérance », déclarait Lacordaire aux membres de la Société de Saint-Vincent-de-Paul : devise éminemment chrétienne, adoptons-la.

A l'œuvre donc, mes Enfants, pour qu'une abondante récolte réjouisse l'historien du centenaire. Vos aînés ont défriché le sol que votre zèle impatient rêve d'ensemencer ;

Vous êtes bien leurs fils : c'est leur sang, c'est leur âme!

Le même dévouement vous attire, la même pitié vous émeut. Aussi, loin de jalouser votre ardeur, prions-nous la Providence de vous laisser écrire de nobles pages, belles, pieuses, charitables à souhait ; et confiants dans la résurrection, si la mort arrêtait brusquement vos travaux, nous saluons avec une allégresse sereine l'aurore de cet avenir qui naît aujourd'hui pour la conférence, et auquel les nuages orageux de l'horizon ne peuvent nous empêcher de sourire.

VIII

Une Querelle universitaire au moyen âge[1]

C'est une curieuse et dramatique aventure que cette querelle de l'Université et des Ordres mendiants au XIIIe siècle, dont Guillaume de Saint-Amour fut le protagoniste. M. l'abbé Sadet a été bien inspiré de la faire revivre dans un volume clair, intéressant, mais que la sobriété du style ne défend pas toujours contre la sécheresse.

A cette époque, quarante mille étudiants, d'après Ozanam, suivaient tumultueusement les cours de l'Université de Paris, où la faculté de théologie prévalait. Protégés par la charte de Philippe-Auguste (1200), ils ne relevaient que de la juridiction ecclésiastique, plus indulgente, et jouissaient de privilèges qui rendaient leur voisinage indésirable et leur rencontre inquiétante[2].

1. A propos du livre de M. l'abbé SADET : *La Querelle de l'Université et des Ordres mendiants au XIIIe siècle*, 1910.

2. Non seulement, les bourgeois devaient les accepter pour locataires à un prix modéré, sous peine de ne pouvoir louer leur appartement durant cinq années, mais si un étudiant se plaignait qu'un tanneur, chaudronnier,

Les Souverains Pontifes, estimant avec Alexandre IV que « Paris était la cité renommée des sciences et des lettres, et la première école de l'érudition[1] », favorisèrent le développement de son Université et lui marquèrent une sollicitude dont les maîtres, jaloux de leur indépendance, apprécièrent moins l'honneur qu'ils ne sentirent le poids.

Les Dominicains, reçus par Jean de Barastre dans son hospice dédié à saint Jacques de Compostelle — d'où leur nom populaire de Jacobins[2], — et les Mineurs, qui s'établirent après eux à Paris[3], suivaient les cours de l'Université avec la secrète espérance d'y enseigner un jour, quand un incident banal exauça précipitamment leurs vœux.

Un jour de carnaval (1229), une équipée d'étudiants avinés, que voulurent châtier cabaretier et bourgeois, troubla et ensanglanta le quartier Saint-Marcel, terre du

forgeron, tonnelier des environs l'incommodait, celui-ci n'avait qu'à déguerpir et fixer ailleurs ses pénates. De plus, quand un étudiant était injurié, ou attaqué, ce qui advenait souvent et non sans motif, la charte royale astreignait les tranquilles promeneurs à se mêler au conflit, soit pour servir de témoins contre l'agresseur, soit pour l'arrêter et le livrer aux mains de la justice.

1. *Chartular. Univers. Paris.*, p. 342.

2. Ils arrivèrent sept en 1217 ; mais lorsque saint Dominique vint, peu après, les voir, ils étaient déjà une trentaine. Leur première église fut Notre-Dame-des-Champs, ou des Vignes, qui dépendait de l'abbaye de Noirmoutiers.

3. Les Mineurs survinrent probablement en 1220. D'abord logés à Saint-Denis, ils reçurent de saint Louis diverses maisons qui appartenaient à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, aux environs de la paroisse Saint-Côme et Saint-Damien, et que le pape Grégoire IX les autorisa à organiser en couvent.

chapitre. Le doyen, sitôt qu'il crut prudent de se hasarder dehors, se précipita chez l'évêque de Paris, Guillaume d'Auvergne. Celui-ci, partisan de la manière forte, prescrivit une répression brutale, et les étudiants pâtirent durement de ses ordres.

Pour protester contre telles violences, les professeurs suspendirent leurs cours et s'en allèrent à Angers et à Orléans. Guillaume d'Auvergne, embarrassé d'abord par leur exode, prit l'expédient d'introniser les Dominicains dans les chaires des absents.

On devine l'émoi des titulaires. Ils s'empressèrent d'exposer à Rome leurs griefs, et Grégoire IX, propice, blâma Guillaume d'Auvergne par une lettre qui est elle-même un châtiment[1]. Puis, grâce à l'énergie de son intervention auprès de Louis IX et de Blanche de Castille, il réintégra les universitaires, et les abrita sous sa juridiction presque immédiate.

L'entrée dramatique du professeur Jean de Saint-Gilles dans l'Ordre dominicain ranima la querelle. Pendant qu'il prêchait, un jour, à l'église Saint-Jacques, devant l'Université, sur la pauvreté volontaire, il s'interrompit soudain, quitta l'assemblée, et reparut avec l'habit des Frères Prêcheurs pour achever son discours. A sa suite, les mendiants parvinrent progressi-

1. « Qu'il est loin, le temps où j'avais confiance en ta sagesse, et où je répandais l'huile sur ta tête en me flattant de mettre en de bonnes mains l'Eglise de Paris !... Je suis forcé de m'écrier : je me repens d'avoir fait cet homme. »

vement à occuper plusieurs chaires. Ils les envahirent même avec un tel succès, que la colère des séculiers, à peine éteinte, s'attisa de nouveau.

Le pape Innocent IV venait de lancer une bulle qui limitait les droits des religieux, quand sa mort subite laissa le pouvoir à Alexandre IV. Celui-ci, jugeant la mesure prise « avec trop peu de délibération, et par un pape accablé d'affaires », la révoqua, et, « de la plénitude de son autorité apostolique », par la bulle *Quasi lignum vite*, rétablit dans leurs prérogatives les mendiants spoliés. La situation de l'Université était délicate.

O calamités embusquées
Au tournant des prospérités !

A l'heure même où elle exultait triomphante, elle essuyait tout à coup le plus pénible échec.

La ressource des faux-fuyants lui permit de sauver les dehors, et de se soumettre en s'octroyant la revanche de faire la figue à Rome. Elle décida, en effet, de se dissoudre corporativement, mais maintint aux professeurs licence d'enseigner individuellement. Puis, après avoir protesté, en belles lettres latines, de leur dévouement au Saint-Siège, les maîtres séculiers menacèrent « de se retirer dans leurs foyers, plutôt que de supporter la société intolérable des moines », et ils conclurent avec modestie que « l'Église serait

alors en danger de tomber dans l'ignorance et l'aveuglement ».

Cette lamentable perspective inquiéta peu Alexandre IV. Il pensa que le rédacteur était peu ou prou méridional, et, au cours de nouveaux brefs aux évêques d'Orléans et d'Auxerre, pour qu'ils excommuniassent tous les opposants, il n'accorda pas même à l'ultimatum la faveur d'une allusion. Bien plus, il multiplia, coup sur coup, les blâmes et les condamnations, enjoignit à l'évêque de Paris de recourir au bras séculier, et pria lui-même saint Louis d'intervenir, par respect pour Dieu et pour le pape.

La cabale sévit. Saint Thomas d'Aquin ne put inaugurer son cours. Pamphlets et gravures ébranlèrent l'opinion, qu'achevèrent de surexciter les écrits et les sermons de Guillaume de Saint-Amour.

***

Cet ecclésiastique, né vers 1202 à Saint-Amour (Franche-Comté), de famille plébéienne, était, en 1238, « recteur de Granville, au diocèse de Coutances, chanoine de Beauvais, docteur ès arts et en droit canonique de l'Université de Paris ». De puissants protecteurs l'abritaient, mais d'orthodoxie singulière, tels que ce Thomas de Savoie, candidat malheureux à l'évêché de Lausanne, et qui s'était marié, de dépit, successivement à la comtesse Jeanne de Flandre, puis

à Béatrice de Fiesque, et Philippe de Savoie, élu évêque de Valence et de Lyon, et qui entendait rester laïc, pour cumuler les bénéfices.

Loin d'étrécir la dispute et de la réduire à une question de discipline intérieure, qui ne pouvait qu'amuser la foule au détriment des adversaires, Guillaume de Saint-Amour en déploya la trame, et contesta aux ordres mendiants, non le privilège d'enseigner, mais le droit même de vivre. D'abord, la moindre occasion lui fut propice : sermons, cours, réunions universitaires ; mais bientôt un livre lui permit de satisfaire mieux ses rancunes, et il le publia sous ce titre, révélateur de son réquisitoire : *Les périls des derniers temps*.

Il appliquait, en effet, tout simplement aux religieux le passage où saint Paul annonce à Timothée les « jours périlleux » qui verront des hommes égoïstes, cupides, hautains, scélérats, calomniateurs et hypocrites. Alors, ramassant toutes les rengaines contre l'état monastique, déjà puissantes sur les simples, il les assemble en grappe vénéneuse, les enrubanne savamment, les achalande de son renom, et se fatigue à leur ménager le patronage adroit de la Bible et des Pères.

A ce moment (1255), saint Louis rentrait de Terre sainte. L'âme toute vibrante des divins souvenirs de charité, qu'il venait d'évoquer en leur cadre, il s'affligea de trouver l'Église de France ravagée par des dissensions. Avec une intention meilleure qu'un sens

réfléchi il désigna les archevêques de Bourges, de Reims, de Sens et de Rouen pour trancher la querelle, en arbitres. Ainsi, par ricochet, le Souverain Pontife allait comparaître à leur barre! Trois bulles successives d'Alexandre IV rappelèrent le roi, les prélats et l'Université aux convenances, et frappèrent sévèrement les fauteurs du désordre[1].

Mais la vigueur redoublée du pape se heurtait à l'inertie des uns, aux feintes de Saint-Amour, même à une intervention singulière des évêques. Car ceux des provinces de Reims et de Sens, assemblés à Paris, convoquèrent le général des Prêcheurs et l'adversaire des religieux pour s'expliquer en leur présence, comme si les décisions pontificales n'avaient point épuisé le débat. Guillaume de Saint-Amour nia qu'il eût rien prêché de contraire au salut des âmes et conjura les évêques d'enquêter sur les périls courus par l'Eglise gallicane.

Lassé et alarmé, sans doute, de tant de fracas parmi les dévots, Louis IX envoya des messagers à Anagni, où résidait alors Alexandre IV. Saint-Amour et Eudes de Douai, s'y rendirent aussi avec quelques députés dont les étudiants payaient le voyage; mais les uns et les autres arrivèrent trop tard.

1. Le pape les privait de leurs dignités, bénéfices ecclésiastiques et fonctions de docteurs et ordonnait qu'ils fussent bannis de France. Même, l'évêque de Paris devait, « sous menace d'excommunication », assurer l'exécution de la sentence.

Le Souverain Pontife n'avait point attendu, pour condamner explicitement le livre de Guillaume de Saint-Amour. *Les périls des derniers temps* eurent l'honneur d'être, non seulement jugés par une commission cardinalice, mais étudiés et réfutés par d'illustres consulteurs : Bigle de Bayonne, Humbert de Romans, saint Bonaventure, Albert le Grand et saint Thomas d'Aquin. Celui-ci composa son traité *Contra impugnantes religionem,* qui réfutait, avec sa netteté et sa force coutumières, les allégations des séculiers. Saint Bonaventure s'appliqua surtout, dans son *De paupertate Christi*, à justifier la pauvreté volontaire, et les autres consulteurs rédigèrent des mémoires contre le livre de Saint-Amour.

Dès qu'il eut leurs conclusions, Alexandre IV, le 5 octobre 1256, par la bulle *Pontifex romanus*, « réprouva et anathématisa à perpétuité, comme inique et criminel » *Les périls des derniers temps*, et fit brûler le livre sur la place publique d'Anagni, en présence de la cour pontificale.

En vain Saint-Amour et ses compagnons essayèrent-ils de rouvrir la discussion, quand ils se présentèrent ; Eudes de Douai et Chrétien de Beauvais durent signer leur acquiescement à la sentence.

L'Université de Paris n'accepta, toutefois, ni l'arrêt du pape, ni l'adhésion de ses propres députés. Les années 1256 et 1257 retentirent, de nouveau, des lettres et des bulles d'Alexandre IV, qui rencontrait toujours, chez les professeurs, obstruction et mauvaise foi.

Saint-Amour, malade, n'avait pu comparaître devant la commission cardinalice. Sitôt guéri, il demanda et obtint audience ; mais Humbert de Romans, Albert le Grand, Bonaventure et Thomas d'Aquin se présentèrent pour le combattre. Malgré l'adresse de sa dialectique et sa faconde hardie, il ne réussit point à briser le faisceau des arguments d'aussi redoutables contradicteurs.

Alors le pape lui « interdit pour toujours la faculté d'enseigner et de prêcher », et lui défendit de retourner en France. Il se retira donc en Franche-Comté (1257), où il mourut, dans la foi et la piété, en 1272.

***

Cette lutte émut l'opinion. Le poète Rutebeuf, dans plusieurs de ses chants, se fit le rude écho des attaques contre les religieux, le panégyriste et le consolateur du condamné.

> Il est en son païs reclus
>   A Saint-Amor
> Et nul ne fait pour lui clamor.
> Il y peut faire longue demor
> Car vérité a fui son lais
>   Morte est pitié
> Et charité et amitié.
> Hors du règne les ont jetées

Hypocrisie
Et vaine gloire et tricherie
Et faux-semblant et dame Envie
Qui tout enflamme.

Naturellement, Jean de Meung, dans le *Roman de la Rose*, devait louer et plaindre aussi Saint-Amour.

Malgré son éloignement de Paris, celui-ci gardait des partisans. Ils ne se privèrent pas d'interrompre la prédication de Thomas d'Aquin, à Saint-Jacques, et de l'insulter. Le pape sévit encore, interdit toute correspondance des étudiants avec l'exilé, et, pour l'obtention de la licence, exigea des lauréats le serment préalable de respecter ses ordonnances.

La mort d'Alexandre IV n'éteignit pas la dispute. Les adversaires des mendiants espérèrent de Clément IV plus de complaisance à leurs vues; mais la mort de Saint-Amour, en les privant de leur chef, disloqua leur cabale.

*
* *

Il y a donc, dans cette lutte de l'Université de Paris contre les Ordres mendiants, plus qu'un curieux épisode. Un principe grave était en jeu, des intérêts sérieux en conflit, d'éminents champions en débat.

Elle déborde son cadre, soit qu'on observe les faits eux-mêmes et la célébrité des partenaires, soit qu'on mesure sa profonde et lointaine répercussion.

M. l'abbé Sadet n'hésite point à poser cette question grave, qu'il laisse sans réponse : « Est-on bien sûr que Thomassin, qui, les mains remplies de textes, ne cessait, en de longues pages, de discuter sur l'autorité du Saint-Siège et sur la légitimité de l'exemption, que Bossuet, qui n'était pas toujours très tendre vis-à-vis des religieux, qu'Olier avec sa théorie des deux clergés... n'aient pas obéi à l'influence des idées émises par le maître de Saint-Amour? »

Du moins, que de rapprochements suscite cette querelle ! On y voit les esprits inquiets, fidèles à une tactique constante, louvoyer dans les eaux douteuses, s'employer, par des arguties, à fuir la condamnation qui les atteint, et prêter à des textes rigides une élasticité truquée. Certes, la physionomie de Saint-Amour a de l'originalité, de la distinction, de la grâce; mais combien la domine la grande et fière figure d'Alexandre IV! Inflexible dans sa force, il marche droit au but, sans hésitation ni délai, avec la conscience de son devoir et une clairvoyance qui décèle une haute inspiration. La certitude de l'assistance divine s'affirme, en effet, dans ce tranquille dédain des obstacles, et la puissance de la papauté rayonne et s'impose par ce souci vigilant de la vérité et cette ténacité victorieuse.

IX

Les « Jardins d'Enfants »[1]

Les *Jardins d'Enfants*, c'est une gracieuse enseigne, sinon une institution parfaite. M. l'abbé Klein nous en fait les honneurs sur un ton de prosélytisme, auquel, disons-le dès maintenant, nous ne pouvons nous empêcher d'être rebelle.

On connaît son esprit alerte et curieux, osé et aventureux parfois. Toujours en éveil, il ne se confine pas dans les traditions, et s'éprend volontiers des coutumes étrangères. Il les étudie avec une sympathie préalable, se laisse quelquefois séduire par l'attrait de leur allure neuve, et, s'il ne convainc pas ses lecteurs, autant que lui, de leur opportunité et de leur sagesse, il les initie, du moins, à des méthodes ou des usages, qu'à son défaut ils eussent, sans doute, longtemps ignorés.

1. A propos du livre de M. l'abbé Félix Klein : *Mon filleul au « Jardin d'enfants ». Comment il s'instruit*, 1912.

D'Amérique, où M. Klein convoqua jadis les Français, en cicerone enthousiaste, nous voici revenus à l'Allemagne. C'est là qu'il a découvert le *Kindergarten*, et il l'a exploré « chez les Belges et dans la Suisse », sans parler des pays Scandinaves, de la Russie, même de Barcelone. Et ce, grâce « à un concours de circonstances visiblement préétablies, où il *ne lui était* pas permis de méconnaître l'injonction du devoir ».

L'auteur préconise donc, à l'usage des bébés de quatre ans environ, au lieu de l'école maternelle, glaciale et desséchante, le site ensoleillé d'un « Jardin d'enfants », où leur petite âme pourra éclore et s'épanouir.

Pour ce *Kindergarten*, tel que le comprend M. Klein à la suite de Frœbel, ni « le Luxembourg entier », ni « le parc de Versailles », ni « la forêt de Fontainebleau, ne suffiraient », si « la façon était absente ». Mais, — tant les définitions se prêtent avec une complaisance élastique au goût des écrivains ! — « on en établirait un de fort présentable avec une cage d'oiseaux et quelques pots de fleurs, dans un logement de deux pièces, au quatrième étage d'un immeuble parisien ».

Qu'est-ce donc que ce jardin ? Oh ! ce n'est « ni le parc Monceau, ni un tas de sable, planté de branches et de fleurs coupées, ni un carré de choux », mais un endroit idéal, où « l'enfant se développe loin des contraintes inutiles, joyeusement et spontanément, sans autres limites à sa liberté que la liberté de ses petits

voisins et la force calme des lois de la nature ». Définition qui a, certes, la grâce indécise des horizons vaporeux, et que l'auteur s'efforce d'éclaircir par de nouvelles métaphores. « S'il fallait préciser l'analogie d'où vient ce joli nom, volontiers nous dirions, écrit-il, que c'est une école comparable aux jardins réels, en ce qu'on y cultive l'enfant comme une plante très délicate, une plante qui portera des fruits suivant sa nature, et que nous n'avons ni le droit, ni le pouvoir de faire autre qu'elle n'est. Il nous appartient seulement, jardiniers attentifs, de la préserver des intempéries, de la réchauffer de notre tendresse comme d'un doux soleil, d'en éloigner les insectes nuisibles et l'herbe parasite, d'y amener l'eau nécessaire, de la dégager de trop d'ombre et, quelquefois, de la redresser — mais alors si délicatement ! — bref, d'agir sur elle, moins par directe intervention, qu'en l'entourant d'heureuses influences et des conditions les plus favorables à son développement. »

Pour le seconder dans sa tâche d'observateur, M. Klein a eu la bonne fortune de rencontrer un filleul de cinq ans, dont il esquisse, d'un crayon amusé et paternel, la silhouette pittoresque.

« Il était turbulent, indiscipliné, volontaire en diable, toujours prêt à boxer, quelle que fût leur taille, ceux qui faisaient mine de lui résister. Pour un rien, chevaleresquement, il risquait sa vie, se cognant la tête aux meubles, se prenant les doigts dans les portes,

tirant sur lui les tapis de table et ce qui les couvrait, grimpant sur les tabourets, les chaises, les tables, le bureau de son père où nulle pile de papiers rangés, nul encrier même ne lui faisait peur. Sa devise était « toujours plus haut! » et ses chutes toujours plus profondes; de deux à cinq ans, je ne l'ai jamais vu sans bosses à la tête. Les instruments dangereux étaient pour lui les plus attrayants ; et il en trouvait beaucoup, vu son aptitude à fouiller dans tous les tiroirs. Mais son cœur allait de préférence aux ciseaux maternels et au couperet de la cuisinière. On l'aperçut un jour, à deux ans et demi, qui faisait le moulinet avec ce brillant outil. Quand on fut pour le lui ôter, il s'y opposa de telle sorte qu'on n'insista point, crainte de lui faire mal. On recourut aux menaces : « Pose ça, Félix, ou tu seras fouetté. » Félix ne s'en troubla mie. On recourut aux promesses : « Pose ça, Félix, tu auras un bonbon. » Non! fut sa réponse. Un trait de génie passa dans l'esprit de sa mère : « Pose ça, Félix, tu auras deux bonbons. » Il réfléchit une minute, et reporta le couperet où il l'avait pris. »

Oh! l'aimable parrain, et que cet autre Félix le devra bénir plus tard de ce témoignage flatteur qu'il « avait un ensemble de qualités qui le faisaient passer, sérieusement, pour un enfant des mieux doués »!

Escorté d'un aussi intéressant compagnon, M. Klein se met en quête de la meilleure école. Il visite d'abord certaines classes maternelles, dont on lui a vanté la

discipline et les succès. Il avoue qu'elles l'emportent sur les anciennes salles d'asile, au « vocable humiliant et qui sentait l'aumône, au local bruyant et triste, quand il n'était pas étroit et malsain, où il ne s'agissait guère que d'obvier aux intempéries et aux multiples dangers de la rue ». Mais il juge excessif le temps consacré à la lecture, et trop parcimonieux celui de la récréation. Puis, on n'y donne pas aux leçons ce tour plaisant qui fixerait l'esprit vacillant et fugitif des bambins. Un appareil scientifique, gravement déployé devant eux, laisse leur mémoire inerte : le moindre fait saillant, une remarque imagée, un rapprochement, s'y graveraient davantage, et constitueraient un premier fonds de connaissances.

A quel résultat peut-on aboutir avec des procédés techniques, officiels et gourmés? L'humour parisien de l'auteur s'en donne à cœur joie de les cribler. On pourrait croire à la charge, car les détails comiques s'accumulent, mais il suffit d'avoir entrebâillé la porte d'une de ces écoles maternelles, et entendu le « cours » de « Mademoiselle la directrice », pour être sûr que la photographie est à peine retouchée.

« L'institutrice sortit de sa poche une bouteille d'eau, grosse comme un flacon de sels : « Qu'est ceci? » demanda-t-elle. Et quelqu'un, dans les premiers bancs, répondit : « De l'eau! » Sans plus de cérémonie la question était introduite. « De quelle couleur est l'eau? » Quelqu'un dit : « Elle est blanche. — Non,

regardez bien. Elle est... — ? — Elle est inco... — ? — ..lore! Elle est in-co-lo-re. Répétez avec moi : Elle est in-co-lo-re. Qu'est-ce que ça veut dire incolore. — ? — Ça veut dire qu'elle n'a pas de couleur. Pourquoi aperçoit-on les poissons dans l'eau? » Silence. « Parce qu'elle est transpa... » Un malin ajouta : « ...rente! » Et fière de ce succès, l'institutrice fit répéter à tous que l'eau est transparente. — « Quel goût a-t-elle ? » fut la question suivante, qui ramena un silence morne. « Elle n'a pas de goût. Elle est insipide. C'est pourquoi elle prend le goût des choses qu'on y met. Répétez avec moi : elle est insipide. — In-si-pi-de. » Je faillis m'écrier : « Combien! » — Mais déjà nous apprenions une autre propriété de l'eau : « Si je la versais sur la table, resterait-elle en place? — Non, mademoiselle, elle coulerait. — Pourquoi ? — ? — Parce qu'elle est?... — ? — liquide!... » Et le chœur répéta : « Liquide! — Le crayon, lui, est-il liquide? » Un enfant se mit à rire, et deux autres répondirent que non. « C'est très bien, mes enfants. Le crayon n'est pas liquide. Il est?... » Personne ne sut rien dire, pas même qu'il était taillé. Ce n'était pas, du reste, la réponse, mais bien, comme je ne tardai pas à l'apprendre moi-même, que le crayon est « solide ». Cela dépend de la marque! »

Et quand les bambins eurent subi, sur ce mode solennel, le long défilé de tous les usages de l'eau, depuis le débarbouillage et la préparation des tisanes,

qui, à la rigueur, les intéressait encore, jusqu'à la conservation du poisson et la marche des locomotives; quand ils eurent, ébaubis, parcouru en dix minutes les sources, les montagnes, les nuages et la mer, si Félix n'eut pas le temps de s'ennuyer, son parrain y gagna une migraine dont il consigne fidèlement le souvenir.

*
* *

Combien les « Jardins d'enfants » offrent des avenues plus agréables aux premiers pas des bébés! M. Klein les exalte alors avec cette ardeur que nous regrettons de ne point partager. Dire que « Frœbel et Spencer ont atteint dans cette voie le dernier mot de la vérité », et que Frœbel a « projeté la lumière dans les derniers replis de la science pédagogique », c'est recourir à de grands mots pour de petites choses, et l'on signalerait aisément des « replis » encore impénétrables au flambeau de Frœbel.

Après ce dithyrambe, l'auteur nous introduit dans un « jardin d'enfants ». Non sans une prolixité de détails, dont il se rend compte[1], il nous décrit la salle de classe, les débuts de son filleul, ses faits et gestes, jardinage et aquarelle, mathématiques, musique..., etc. Le grand principe qui domine et vivifie l'institution des « Jardins d'enfants » — car sous l'apparente fantaisie

1. « Maintenant qu'est achevée cette description des travaux frœbelliens, laborieuse, je le crains, pour ceux qui l'ont lue... »

des questions disparates qui se succèdent « règne un ordre réel » — c'est l'idée centrale. En Allemagne on l'appelle *Monatsgegenstand*, objet du mois, parce que, durant un espace de temps relativement long, une même inspiration groupe tous les travaux de la classe autour d'un seul concept, et, après avoir orienté les jeunes intelligences vers ce point, les y ramène à tout propos, pour leur épargner la fatigue d'une dispersion et assurer plus efficacement leur progrès.

Sommes-nous au printemps? L'idée centrale sera la floraison universelle. Alors, non seulement l'histoire naturelle, ce qui est normal, mais les mathématiques, la lecture, le dessin, emprunteront uniquement à la flore leurs éclaircissements et leurs exemples. On comptera des pétales, on peindra des fleurs, on étudiera l'évolution des graines, etc. De la sorte, l'esprit de l'enfant, maintenu par une idée directrice à travers les méandres d'un enseignement varié, ne se heurtera pas au hasard des rencontres et ne « se sentira point isolé, inquiet, étourdi sous le choc de sensations incohérentes ». Les impressions lui arriveront en ordre et « satisferont en lui, dans une paix joyeuse, le besoin d'ordre et d'unité qui luit, dès le premier éveil, au fond de l'esprit humain ».

Le programme a de quoi séduire, et il faut reconnaître que M. Klein dépense beaucoup de talent pour le mettre en belle lumière. Mais ne se leurrerait-on pas, si l'on saluait en cette méthode généralisée le

catholicon qui convient indistinctement à tous les bambins? N'est-ce pas se bercer d'illusions généreuses, de croire que, grâce à ce système, le bambin de cinq ans comprendra « qu'il a une mission à remplir dans ce monde, une destinée à réaliser, une personnalité à développer jusqu'à l'homme parfait »?

Une leçon de choses instruit mieux des enfants que de doctes et sèches formules. Tout éducateur le tient pour axiome, et M. Klein jongle avec les éloges, quand il déclare — « l'âme de Frœbel en doit tressaillir là-haut[1] » — que Mme Henriette Schrœder, nièce de Frœbel, est la « vraie introductrice de ce procédé ». Il ne peut oublier, cependant, que Rabelais prônait déjà les mêmes moyens, qu'avec des « chartes » son élève s'initiait par jeu à l'arithmétique, à l'astronomie et à la musique, qu'il herborisait en « visitant les arbres et plantes et les conférant avec les livres des anciens », et qu'ils « allaient voir les lapidaires, orfèvres et tailleurs de pierreries », pour « apprendre et considérer l'industrie et invention des métiers ».

Or, et c'est une des objections les plus sérieuses à invoquer contre les « Jardins d'enfants », si l'étude d'après nature s'impose à un adolescent, et concourt excellemment à son instruction, pense-t-on que des bambins de quatre ou cinq ans en profiteront de même? « L'enfant, écrit M. Klein, ira du règne animal au

1. P. 207.

règne végétal ; il parcourra les diverses formes de l'activité humaine et ouvrira une perspective sur les principaux métiers. Est-ce le cheval qu'on étudie? L'enfant sera conduit chez le maréchal-ferrant, le voiturier, peut-être l'éleveur. Est-ce le blé ? Chez le cultivateur, le meunier, le boulanger, le rempailleur de chaises. Est-ce le sapin ? Chez le bûcheron, le charbonnier, le menuisier, le charpentier. Ainsi prendra-t-il contact peu à peu avec les réalités sociales; ainsi pourra se déposer en lui le germe d'une vocation éclairée, l'aptitude à choisir, un jour, sa profession en connaissance de cause. » Que voilà des chimères, et que c'est en spéculateur dérouler aisément d'amples et radieux horizons !

Du reste, si tous les « Jardins d'enfants » doivent ressembler à ceux que M. Klein décrit, ils sont nécessairement destinés à un petit nombre. L'admiration de l'auteur ne baisserait-elle pas, s'il voyait la méthode appliquée à un groupe moins restreint, plus divers, moins bien guidé? Que le jeu de l'arrosoir soit éminemment instructif parce que la « Jardinière » le dirige en personne, passe; mais le plus clair résultat de la leçon ne serait-il pas de mettre à mal les vêtements et l'arrosoir lui-même, si une vingtaine de bébés, comme c'est le cas des écoles maternelles, s'y adonnaient avec zèle, sous une unique surveillance?

Dans le livre de M. l'abbé Klein, les clochettes du muguet sonnent délectablement le réveil des fleurs,

même des moins banales[1], et « le printemps » illumine « l'âme du filleul ». Toutes ces réflexions sont pimpantes, comme le style spirituel et distingué. Mais la poésie envahit aussi parfois les idées, et il nous semble que l'auteur succombe au mirage[2].

D'ailleurs, la sombre guerre n'aura-t-elle pas éteint tant de « gazouillements » et de « rayons de soleil », qui jetaient leur enchantement dans le *Kindergarten?* Tout ce qui porte l'estampille allemande excitera longtemps en France plus de répulsion que d'attrait. Malgré la plaidoirie insinuante et chaleureuse de M. Klein, nous nous consolons donc à l'avance du discrédit qui en pourra rejaillir sur les « Jardins d'enfants » des Frœbel et des Schrœder.

1. « Le végélia pour Pierre, et les ancholies... »

2. Quand cet article eut paru dans la *Revue pratique d'Apologétique*, un prêtre distingué du clergé de Lyon, « qui pendant vingt-cinq ans, s'est occupé des enfants », nous fit l'honneur de nous féliciter, et il ajoutait : « M. Klein charme son lecteur, et l'entraîne à des expériences désastreuses. Je prie Dieu d'éclairer M. Klein, ou de le rapprocher si près des enfants qu'il puisse constater ses erreurs ». Son vœu est en passe de réalisation, puisque l'auteur nous écrivit gracieusement, à la même époque, que « nos réserves et nos aimables ironies lui donnaient occasion de réfléchir ».

X

L'éducation à Port-Royal[1]

L'étude de la pédagogie janséniste a déjà suscité tant d'ouvrages, qu'un nouveau livre sur cette question courait le risque d'être superflu. Pourtant, il reste en ce domaine des régions plutôt entrevues qu'explorées, et sans faire oublier Sainte-Beuve, ni même Cousin Lantoine et Fuzet, un fureteur adroit pouvait se frayer encore son propre sentier. Ainsi l'a tenté M. l'abbé Edouard Paradis dans un livre d'une documentation agréable et d'un style alerte.

Le système de la prédestination aurait dù, ce semble, éloigner les jansénistes de l'enseignement, puisque au regard du terme la première formation est de si petite conséquence. Aussi, « cet illustre innocent dont il plut au Tout-Puissant de faire un homme de douleur », — comme l'appelait avec une emphase alarmée le *Quatrième gémissement d'une âme vivement touchée*

1. A propos du livre de M. Ed. Paradis : *La pédagogie janséniste comparée à la pédagogie catholique*, 1910.

de la constitution de N. S. P. le pape Clément XI, — l'abbé de Saint-Cyran, avait-il, d'un ton décidé, « déclaré indigne d'un prêtre le rôle de maître d'école ».

Mais l'exemple des jésuites, qui instruisaient, dans la seule province de Paris, treize mille élèves, et l'action de l'Oratoire sur ses quarante collèges, les pressèrent, sans doute, de contrevenir à leurs principes et de tenter, à leur tour, d'élever la jeunesse. N'était-ce pas, d'ailleurs, un actif moyen de propagande ? Comment négliger cette sûre occasion de recruter et d'affermir des adeptes, quand M. de Saint-Cyran annonçait à saint Vincent de Paul que « Dieu lui donnait de grandes lumières, qu'il n'y avait plus d'Eglise, que Jésus-Christ l'avait répudiée et voulait qu'on lui en substitue une plus fidèle » ?

Dès 1643, les *Petites Ecoles* s'inaugurent donc à Port-Royal, pour se transporter en 1647 à Paris, rue Saint-Dominique-d'Enfer. Puis, le château des Granges et le Chesnay accueillent chacun vingt enfants ; le château des Trous en abrite dix, tandis que l'abbaye des Champs ouvre l'austérité de ses cloîtres à une trentaine d'écolières.

Essai restreint, qui limite l'influence des Solitaires à une centaine d'enfants, durant un laps de seize ans à peine. Encore la classe fut-elle souvent interrompue par de tragiques distractions, et les élèves, associés, pour leur amusement ou leur colère, aux vicissitudes de leurs maîtres.

Entre ces derniers, se distinguèrent Walon de Beaupuis, honoré, malgré ses vingt-six ans, de la charge de supérieur, et fort estimé du grand Arnauld; Lancelot, « le maître essentiel », à qui le *Jardin des racines grecques* vaut plus de renommée que ses méthodes pédagogiques; Nicole, dont les disciples ne goûtaient pas la sévérité avec autant de délices que Mme de Sévigné savourait sa *Morale;* Sainte-Marthe et du Guet, transfuges de l'Oratoire; M. de Saci « cette lumière élevée sur le boisseau », Coustel, et enfin Guyot, que les jansénistes anathématisèrent, parce qu'il avait audacieusement loué les jésuites.

Trois des maîtresses émergent, parmi ces âmes cahotées et brouillonnes : la mère Angélique, la mère Agnès et Jacqueline Pascal.

L'étrange institutrice, que cette Angélique Arnauld, entrée au couvent « à condition qu'on la fît abbesse », mais devenue religieuse si ardente au sacrifice et à la recherche de la « vileté », que « l'on pouvait douter qu'elle eût du naturel »! D'un abord glacial qui décourageait l'affection, d'une ténacité souple et magnifique, elle apportait à l'éducation de petits enfants la même rigueur qui l'incitait à mortifier ses religieuses mourantes pour accroître leur vertu, et qui la faisait frémir de crainte au contact d'une joie innocente.

La mère Agnès, aussi froide et orgueilleuse que sa sœur, penchait pour la mystique. Elle avait composé, à l'usage de ses jeunes élèves, un *Chapelet secret*, afin

de les faire méditer sur l'*inaccessibilité* et l'*incommunicabilité* du Sauveur et quatorze autres attributs du même ordre. Son détachement du monde ne le cédait point à celui d'Angélique ; quand son neveu, Antoine Le Maistre, eut la témérité de lui annoncer son mariage, elle lui répondit : « Autant que vous m'avez été cher, vous me serez indifférent. »

Jacqueline Pascal, plus humaine, s'apparentait à son frère par une intelligence prodigieuse, et une sensibilité que le cloître atténua. C'est elle qui rédigea le règlement des petites filles, pendant que Walon de Beaupuis traçait celui des écoliers.

***

Ces règles reflètent naturellement l'esprit janséniste. Au jugement des Solitaires, les enfants ne se divertissent que dans le mal. Or, le monde étant rempli des « effets effroyables de la justice de Dieu », il faut écarter les élèves d'une société perfide, et les arracher par contrainte à eux-mêmes. Loin de les habituer à l'usage d'une liberté raisonnable, on les « contiendra dans les bornes d'une exacte discipline, comme dans une cage... On fermera, autant qu'il est possible, toutes les ouvertures de la cage qui donneraient à l'esprit le plus d'envie d'en sortir ».

Radieuses perspectives pour les pauvres oisillons

condamnés à ce joug! Il ne leur appartenait pas, certes, de s'écrier :

O jours de mon enfance et de mon allégresse !

quand ils songeaient au régime barbare qui les gouvernait.

Depuis le lever à quatre heures, tout est ordonné, même pour les écolières, avec la préoccupation de « leur représenter que le travail qu'elles font plaira d'autant plus à Dieu qu'il leur plaira moins ». Malheur à celles qui s'ébattraient gaiement! Est-il plus sûr indice de réprobation? Le réfectoire ne les détendra pas : elles s'y rendront « aussi modestement qu'à l'église », et elles y entendront lire la *Théologie familière* et les *Lettres* de M. de Saint-Cyran, le livre de *Saint Jean Climaque*, le *Chemin de la Perfection* et d'autres ouvrages non moins déridants.

Quant aux aimables propos, Dieu sait quels chapitres leur sont défendus. C'est, avant Rousseau, de « l'éducation négative ». Les enfants ne pourront parler entre elles ni des sœurs, ni du monde, ni de la table, ni du parloir, ni de leurs rêves, etc. Pour les dispenser, d'ailleurs, de chercher à la maraude un sujet de conversation interdit, « les maîtresses avaient soin de s'entretenir avec elles, afin de les aider à dire des choses raisonnables ».

Si les éducateurs de Port-Royal pliaient à ce règlement les petites filles, on soupçonne leur exigence à

l'égard des garçons. A peine quelques divertissements, et si brefs! Nulle familiarité, nulle intimité surtout. La loi est de se « prévenir d'honneur » ; des bambins de huit ans s'appelleront Monsieur, avec la majesté requise pour le frère du roi.

Naturellement, les exercices physiques étaient ignorés ou bannis des *Petites Ecoles*. Alors que la Compagnie de Jésus les préconisait avec sagesse, et lançait, il y a trois siècles, la mode sportive en prônant les excursions à la campagne, la natation, l'équitation et l'escrime, les jansénistes oubliaient ou méprisaient le corps. Varet n'apercevait dans la promenade qu'une occasion « peccante », et, à l'encontre de Montaigne, M. de Saci condamnait les voyages, où l'on croise « le diable habillé à l'allemande, à l'italienne, à l'espagnole et à l'anglaise, et *crudelis ubique* ».

Les livres étaient scrupuleusement expurgés, et les chefs-d'œuvre antiques « rendus très honnêtes en y changeant fort peu de chose ». Mais Saint-Cyran ne manquait pas de précipiter, sans appel, Virgile en enfer, et d'enseigner que « s'il s'est damné pour avoir fait ses beaux vers par vanité et pour la gloire, les disciples se sauveront en les apprenant par obéissance et pour se rendre capables de servir Dieu ».

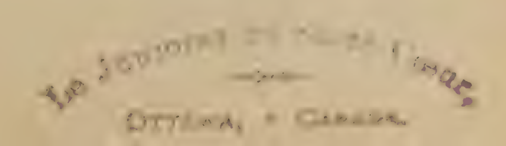
L'âcre impression de tristesse et de rigueur s'accentuait encore, dans les Petites Ecoles, par l'abstention totale des moyens d'émulation. Oratoriens et jésuites s'ingéniaient à éveiller parmi leurs élèves un

juste sentiment d'amour-propre. Messieurs de Port-Royal, au contraire, qui ne découvraient dans le cœur que « pustules d'envie, de jalousie et de malignité », excluaient tout encouragement, félicitation, récompense. En retour, ils pratiquaient à l'excès les punitions sévères et puériles. Tandis que le P. de Condren « préférait être repris par Dieu pour son indulgence plutôt que pour sa dureté », les Solitaires se coléraient de peccadilles, s'indignaient avec Lancelot contre un espiègle qui avait dérobé la calotte de M. Singlin, et s'empressaient d'accoutumer les enfants à subir les châtiments terribles dont Dieu frappera les « forclos » du ciel.

C'est assez dire que les élèves de Port-Royal étaient soigneusement détournés de la Table Sainte. Comment Saint-Cyran, qui ne communia pas même à l'heure de la mort, aurait-il toléré que des âmes d'enfants, « enfoncées dans la chair de péché », eussent l'audace de recevoir souvent la Sainte Eucharistie ? On les écartait donc du divin Maître, en dressant entre eux et lui cette haie terrifiante de ronces barbelées : la nécessité d'une perfection totale pour approcher du Juge renseigné et rigoureux.

***

Le système janséniste offrait, du moins, l'avantage de rassurer les éducateurs sur les conséquences de



leur méthode. Que le succès couronnât ou non leur zèle, qu'importait à leur conscience? Si l'âme était prédestinée, la grâce triomphait nécessairement; dans le cas d'un mécompte, le manque de grâce efficace endossait obligeamment l'échec de leur vigilance.

Mais, à défaut des résultats éternels, on pouvait saisir les effets immédiats de cette éducation. Il était inévitable d'abord que des enfants, élevés dans un cadre étroit et une atmosphère passionnée, partageassent les préjugés et les sentiments de leurs maîtres. A entendre de si vertueux personnages vilipender les capucins et les jésuites, écoliers, et surtout écolières, prenaient le goût de les dauber sans merci. La funeste récréation cessait d'être diabolique, le jour où, sous les yeux charmés de ces Messieurs, les pensionnaires de Port-Royal noyaient avec allégresse le mannequin du Père Escobar; et les prunelles hautaines des sœurs dardaient joyeusement d'orgueilleux défis, quand une fillette de dix ans, interrogée par M. de Péréfixe, archevêque de Paris, lui répondait cette phrase si spontanée : « J'adore la profondeur des jugements de Dieu de nous avoir donné un prélat aussi ignorant que vous l'êtes. »

Le petit nombre des élèves ne permet pas, cependant, de formuler sur les résultats de la pédagogie janséniste un jugement péremptoire. De même que la plupart des éducateurs, les Solitaires instruisirent des enfants qui les honorèrent, comme le Nain de

Tillemont, ou les Bignon, et d'autres qui ne tardèrent point à secouer « l'habitude nécessitante du bien » et à oublier leurs préceptes : le chevalier de Rohan, « la plus belle jambe de la cour », n'avait pas, sans doute, appris, à Port-Royal, à danser la gavotte ou le menuet ! Mais qui voudrait faire un crime à ces Messieurs de la frivolité de quelques disciples, quand, depuis vingt-cinq années, nombre d'élèves de « nos maisons » président à l'expulsion des religieux, ou au crochetage des églises, après avoir dévotement rimé jadis des rondeaux à la Sainte Vierge ?

C'est en soi qu'il convient d'apprécier le système. Quels fruits pouvait produire cette méthode étouffante ? Astreindre tous les élèves à la ferveur d'édification dépassait les forces des Solitaires : leur « anatomie » des cœurs d'enfants, surprise en défaut, n'avait point tenu compte de natures ondoyantes et diverses. Pour une Marie-Claire Arnauld, qui se délectait aux mortifications excessives, suggérées par sa sœur Angélique et l'abbé de Saint-Cyran, combien de Racines s'évadèrent de la contrainte, et lurent en cachette quelque *Théagène et Chariclée !* combien surtout se plièrent par feintise à des pratiques qu'ils abhorraient, et conçurent, avec le dégoût d'une religion qui accablait leur jeunesse de rites farouches, l'aversion d'un Dieu despotique et lointain !

Saint François de Sales manifestait un autre sens de l'éducation : « Puisque nous sommes enfants, disait-il,

faisons nos enfances en nous souvenant de la maison du Père. » Voilà le véritable esprit catholique. Mais rendre Dieu plus accessible, n'était-ce pas, pour Saint-Cyran et ses sectateurs, la plus diabolique des ruses?

M. Paradis a donc raison de conclure son attachante étude en se « félicitant que les jansénistes n'aient point eu l'âme des enfants. Ils en eussent fait des êtres mornes ou des désespérés. Et le Maître qui jadis bénissait les petits ne veut pas qu'on les élève dans la peur de Dieu ». De plus, ainsi que l'a noté le cardinal Mathieu, dans son discours de réception à l'Académie française, « si ces terribles gens étaient devenus les maîtres, ils auraient imposé à la France une domination à la Calvin, intolérante, lugubre et absolument contraire à notre génie national ».

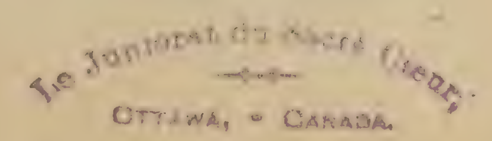
XI

Les Ordonnances du Docteur[1]

Mon Dieu! que de livres sur l'éducation, et qui s'écoulent! Les éditeurs, gens avisés, ne mettent d'ordinaire à la voile que sous une brise favorable. Or ils publient volontiers, maintenant, des ouvrages dont ils auraient jadis repoussé avec effroi les manuscrits. Le succès n'encourage-t-il pas leur assentiment? Tel volume, d'auteur modeste, de titre sérieux ou même rébarbatif, franchit, sans sous-titre alléchant ni réclame américaine, la seconde et la troisième édition.

Du berceau à la caserne, une multitude entoure l'enfant et le jeune homme, les surveille, les scrute, les conseille, les protège, les loue, les gourmande, et sûrement les excéderait vite, s'ils prêtaient l'oreille à tant d'exhortations et d'avis, et ne laissaient leurs parents et leurs maîtres méditer seuls sur la valeur des avertissements et la sagacité des analyses, pour

1. A propos du livre de M. le Dr Toulouse : *Comment se conduire dans la vie*, 1910.



courir de préférence à leurs jeux. Arrière les problèmes de sphinx qu'inconsciemment ils soulèvent! Qu'éducateurs et philosophes étudient, chez l'enfant, l'évolution de son organisme et le progrès de son intelligence, qu'ils recherchent, à travers les élans de sa spontanéité, les souvenirs anciens de la race primitive, ou qu'ils se travaillent — les pauvres! — à saisir dans ses variations d'humeur les premiers indices d'un changement éventuel de l'humanité, qu'importe à l'adolescence, heureuse de s'ébattre, de rire et de poursuivre ses rêves?



Entre deux consultations, le Dr Toulouse se repose à philosopher. C'est un noble loisir. Non content de diriger une *Encyclopédie scientifique*, où la chimie, la psychologie, la photographie, l'ethnographie et trente-six autres matières, exactement, sollicitent, par leur diversité, la plénitude de ses universelles ressources, et de publier encore force volumes sur des sujets médicaux, il se guinde en une sorte de Sénèque moderne qui prétendrait aiguiller les consciences.

Son nouvel ouvrage affiche les plus vastes ambitions. « Comment chacun doit-il rechercher le bonheur, viser et tenir un rôle dans la société, réussir dans sa carrière, utiliser ses qualités physiques et morales, lutter pour la vie; comment doit-il être dans l'existence privée avec les autres, hommes et femmes, concevoir la

civilité, comprendre l'amitié et la pratiquer ; comment fondera-t-il un foyer et s'adaptera-t-il à ses ressources, comment fera-t-il pour se distraire, jouir de la vie intérieure et créer ? »

Programme immense ! On conçoit qu'il ait séduit une multitude de lecteurs, et que déjà six mille, probablement davantage, se soient précipités chez les libraires pour l'acquérir et l'étudier.

Mérite-t-il tant de vogue ?

La méthode de M. Toulouse se résume dans l'art de simplifier. Pourquoi s'embarrasser de subtiles raisons ? Les problèmes sociaux ont une solution moins laborieuse. Ainsi « le succès de l'Eglise » n'est dû qu'à « sa remarquable persévérance » ! La vie est, de même, peu compliquée. Fi des gens solennels qui la croient une énigme ! Autrefois, Toinette dénonçait avec compétence le poumon pour cause de tous les maux ; aujourd'hui le Dr Toulouse offre l'hygiène comme le vulnéraire qui répare tous les désordres. « Tout revient sans cesse, par quelque côté, à la physiologie, à la pathologie, à l'hygiène ». Sur les lèvres d'un médecin quel prix n'a pas un tel arrêt !

A ces lèvres se suspendent, d'ailleurs, inquiètes et charmées, nombre d'âmes qui cherchent leur voie, et dont la confiance persuaderait M. Toulouse de son ascendant, s'il n'en était le premier convaincu. Son sacerdoce rayonne sur un public divers, « gens très cultivés » et « simples », « jeunes et vieux », « hommes

et femmes ». On le harcèle, on le questionne incessamment « sur les problèmes les plus variés de conduite et de morale pratique » ; on le met « parfois en concurrence avec l'autorité du prêtre dans des âmes religieuses ». N'est-ce pas touchant? Et qui ne voit l'éminent praticien, sacré directeur d'âmes par gens de tous les mondes, distribuer, d'une main infaillible, suivant la formule, pilules et collyres moralisants?

Il est seulement fâcheux qu'un rénovateur qui « volontairement néglige, oublie même les doctrines et tout le vain fatras de l'Ecole », pour dresser, en face du Sermon sur la montagne, « la morale nouvelle », soit contraint d'avouer : « Je conseille des attitudes qui demain deviendront inutiles et discordantes. » Il est plus regrettable encore qu'un moraliste si consulté, si écouté, qui se rend modestement le témoignage « d'avoir l'esprit positif et même un certain bon sens », s'oublie à écrire : « En presque tous les divertissements excitants, le sentiment sexuel joue un rôle. Dans la musique il existe, quoique imprécis ; dans les sociétés mondaines il est manifeste, et il constitue l'attraction capitale des lieux de plaisir. Combiné, à doses modérées et sous des formes intellectualisées, aux autres délassements, il augmente leur effet récréatif. Et l'on doit être indulgent, sans l'approuver, à qui l'emploie avec excès, ainsi que le music-hall, lorsqu'on voit que dans les réunions les plus chastes, où sont

conduites des jeunes filles, il est, sous un couvert décent, l'élément essentiel. »

Aussi bien, peut-être cette indulgence qui se défend du blâme, et qui, dans une parenthèse si discrète, se borne, presque en s'excusant, à ne point souscrire aux « excès », explique-t-elle le crédit du nouveau réformateur.

Un des procédés chers à M. Toulouse est de recourir à la physiologie et à l'hygiène, non seulement pour expliquer ses théories, mais pour leur emprunter des images. Sa pensée en reçoit un certain vernis d'invention, propre à séduire les ingénus. « Pour que notre respiration soit régulière, il faut que notre bulbe reçoive de toute la surface du corps de légères incitations qui le maintiennent dans un état de fonctionnement harmonique. Ainsi notre conduite professionnelle ne pourra rester tout à fait régulière que si elle est tonifiée à toute heure par cet excitant moral, le contrôle ». — « Ah! que la métaphore est mise avec esprit! » Et qui ne tendrait d'enthousiasme les mains vers ce Mariani spirituel?

*
* *

L'auteur commet, en son ouvrage, mainte erreur. N'avance-t-il pas, comme un axiome, que « la question de la profession est résolue forcément par les parents »?

Or, sans remonter à Boileau, dont « la famille vit en frémissant,

> Dans la poudre du greffe un poète naissant,

combien de jeunes gens anéantissent les espoirs de leurs parents, contrecarrent leurs projets, et s'engagent dans une carrière tout opposée à celle que souhaitait et préparait leur père !

Est-il juste de dire qu' « un individu moyen est indifférent pour l'utilisation pratique », et « qu'il est possible d'en faire, avec des soins modérés, mais dans des conditions sociales convenables, un industriel comme un officier, un employé comme un professeur, un administrateur comme un ecclésiastique » ? Est-il sage, pour un moraliste, de prétendre qu' « un ménage stérile n'est pas au-dessus d'une société de deux amis, qu'il n'est pas un vrai foyer, pas plus que le home du célibataire et ne vaut pas davantage » ?

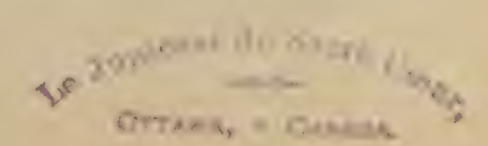
Si le soupçon n'offensait la gravité du docteur et la foule des « privilégiés de la culture et de la puissance sociale » qui l'ont élu leur pontife, on imaginerait sans peine que parfois il goguenarde. Admettons seulement qu'il a forcé la dose d'optimisme en déclarant que « pour réaliser le rapprochement des citoyens, il faut et il suffit que l'on apprenne aux enfants la propreté, une tenue décente, la sobriété des gestes, la mesure dans les paroles, la façon de parler, de manger, de

marcher rationnellement et sans choquer autrui ». Vraiment? Que n'y avait-on songé plus tôt, et quel discrédit n'accable pas les générations précédentes, pour s'être vainement épuisées dans un immense effort, alors qu'un traitement si simple était si souverain[1] !

Montaigne, trop petit, se contrariait de n'avoir pas la « majesté corporelle ». Le Dr Toulouse, lui, exécute la maigreur. Gloire et place aux obèses! « Un individu trop maigre, écrit-il, n'inspire pas confiance pour certains emplois, pour le mariage et pour la plupart des affaires de la vie sociale, où une longue vie est la principale condition. Même quand il paraît bien portant, il ne donne pas l'impression d'une personne posée. Une administration ne confiera pas volontiers sa gestion à un directeur trop fluet ». Et encore : « Il est sage pour notre action sociale de ne pas être de volume trop réduit ».

Infortuné Voltaire, s'il avait eu plus d'embonpoint, il révolutionnait le monde! Mais comment absoudre la France et l'Église qui confièrent leurs destinées à ces « individus trop maigres », à ces ministres et papes « trop fluets », un Guizot, un Léon XIII! Passe encore

1. C'est le danger que n'évitent pas toujours les théoriciens de l'éducation, d'ériger en système infaillible et nécessaire leurs vues originales. Ainsi lit-on, avec quelque surprise amusée, dans le livre de M. Maurice Legendre : *Le Problème de l'éducation*, au cours d'un chapitre intitulé : *La Métaphysique de l'enfance*, que « l'enseignement du dessin est le moyen de conserver à l'homme la joie perpétuelle de la beauté des choses » (p. 48) et que la « première condition de l'éducation physique est la suppression du maillot » (p. 51.)



si ces administrateurs avaient possédé « une plastique favorable », un « aspect de tout repos », comme celui « des hommes de service à la Banque de France ». Malheureusement, ils n'eurent pas le loisir de pratiquer, peut-être même, hélas! ignorèrent-ils la méthode que préconise l'auteur : « Que l'homme, avant d'entreprendre une action, consulte son miroir. » Jadis la sagesse conseillait de tourner sept fois la langue avant de proférer une parole. Ces artifices sont désuets. Sur la prescription du docteur, dans la giberne du soldat une glace remplacera dorénavant l'antique bâton de maréchal, vermoulu.

Aux hommes, « le miroir » ; aux dames, les diplômes. « Il serait logique de créer un brevet ménager, qui prouverait l'aptitude de la jeune fille à la fonction qu'elle doit exercer. Un jour prochain, ce diplôme sera établi, demandé par le conjoint, et même rendu obligatoire pour l'épouse ou sa remplaçante (?). » Va pour le diplôme : il en pullule! Mais qui accepterait d'être du jury? car, y aurait-il assez de pommes en Normandie, pour apaiser contre les examinateurs le dépit des refusées et la rancune de leurs dignes mères?

Ce qui achalande le cabinet du docteur, c'est que non seulement il possède des recettes pour tous les maux, mais qu'il les a expérimentées. En nos jours de fièvre, où les heures fuient si rapidement que les projets entrepris demeurent, la plupart, inachevés,

veut-on se ménager du loisir? Voici l'exemple personnel de M. Toulouse.

« Notre correspondance, a-t-il remarqué, gaspille notre temps. » Afin de l'économiser, il a réuni en un recueil « les formules les plus usuelles et qui répondent le mieux aux diverses questions journalières. Elles servent textuellement, ou parfois avec quelques légères modifications de détail, à tous les cas qui se présentent. J'ai donné un jour, continue-t-il, cet effort de trouver une formule ; pourquoi perdrais-je à nouveau mon temps à la reconstituer toutes les fois qu'elle me sera utile? » Quelle simplification, quelle rapidité! Combien Mme de Sévigné doit-elle, à défaut de ses lecteurs, regretter d'avoir méconnu cette méthode! « Ma fille, c'est aujourd'hui le tour de ma formule quatorzième. Avec votre congé, j'y glisserai seulement « quelque légère modification de détail » touchant la mort inopinée de M. de Turenne. »

***

N'y aurait-il donc dans l'ouvrage du docteur, malgré ses excentricités, nul mérite? Non, certes. S'il provoque de l'étonnement et parfois éveille le sourire, du moins il n'ennuie pas.

Mainte réflexion dénote un observateur attentif. « La plupart des gens, écrit M. Toulouse, ne connaissent pas leur métier. Ouvrez l'annuaire d'une administration, et lisez une instruction concernant un point

du service placé en dehors de la pratique quotidienne, sans être une question tout à fait exceptionnelle. Et allez dans le bureau compétent demander un renseignement là-dessus. Neuf fois sur dix, l'employé sera incapable de vous le donner au pied levé et souvent semblera assez embarrassé pour le rechercher. » Avec sens et malice l'auteur dit leur fait aux habitudes routinières de l'Administration. « Un chef de bureau de ministère, exact, discipliné, méticuleux » le renseigne et l'ébahit. « Vous ajouterez, lui dit le docteur, quelque perfectionnement, quelque création personnelle, aux procédés qui vous ont été transmis ? » Scandale du digne bureaucrate ! « Les innovations, riposte-t-il, sont mal vues » ; et puis, « quelle atteinte à l'esprit de discipline » ! « En vain, je lui expliquai, reprend M. Toulouse, que dans sa besogne il était certainement des simplifications à réaliser, pouvant produire des économies de personnel et de matériel, que c'était son devoir de se servir de son autorité pour les proposer. Il ne voulait rien entendre, et en réalité il ne me comprenait pas. Pour lui, comme pour la plupart de ses concitoyens, sa tâche était parfaitement accomplie, quand elle s'exerçait dans les formes fixées par les règlements et les habitudes. Son effarouchement manifestait, d'ailleurs, une juste crainte : ses chefs auraient, sans doute, mal pris qu'il manifestât des velléités de réformateur. Et cela montre combien le mal est profond. Non seulement on

n'élève pas les enfants dans la préoccupation de créer, puisque tous les examens et les concours ne sont des mesures que de l'acquisition et non de l'aptitude et de l'initiative; mais encore on n'encourage pas la recherche personnelle. Les diverses administrations, l'Université et le public sont d'accord là-dessus. Seuls, le commerce et l'industrie manifestent par endroits des tendances plus logiques. »

Certains chapitres sur l'action sociale et la manière de vivre selon ses moyens, renferment aussi des pages judicieuses. M. Toulouse reproche à l'Université d'enseigner « une écriture correcte », mais de n'avoir pas le souci « de former la parole de ses élèves, qui sortent de ses écoles en ânonnant leurs récits ». Or, la parole joue un rôle si considérable dans la vie, qu'il y a véritablement faute sociale à ne point multiplier, pour les adolescents, les exercices qui mettraient les hommes en mesure d'exposer facilement une idée. De même, l'auteur pourchasse avec raison le gaspillage jusque dans ses conséquences lointaines. « Si chacun laisse perdre une certaine quantité de pain, c'est, pour l'ensemble de la population, un certain nombre de journées d'ouvriers employés à cette fabrication, et qui, sans cette demande inutile, se seraient dirigés vers une autre industrie, où l'effort humain manque, la production de charbon, d'électricité, de gaz. »

On le voit, par ces citations, c'est un livre complexe : de louables idées y cheminent parmi les paradoxes et

les erreurs. Puis, aucun esprit religieux n'anime ce concentré de morale.

Nous attendions le docteur à la conclusion. La sûreté de son diagnostic allait-elle lui permettre de prescrire à la société languissante un orviétan infaillible? Hélas! nouveau Purgon, il abandonne, lui aussi, ses clients « à leur mauvaise constitution, à l'intempérie de leurs entrailles, à l'âcreté de leur bile et à la féculence de leurs humeurs ». Qu'on en juge: « Je crois que le fait de création, que je n'ai cessé de suggérer partout, se réduit, en ce qu'il a d'essentiel, dans notre activité psychique spontanée, au jeu primaire de nos associations. Et j'ai voulu, dans mon dessein de discipliner et de rationaliser toute notre vie psychique, rendre méthodique même ce travail libre, au moins par les conditions d'adaptation, par l'attitude la plus favorable à son exercice. »

Prétendre que cette ordonnance est nébuleuse ne paraîtra point, sans doute, excessif! Peut-être, en dépit de ses formules passe-partout, le docteur n'a-t-il pu simplifier assez la besogne de ses charges diverses pour trouver le loisir de préciser sa pensée. Directeur de laboratoire à l'École des hautes études, médecin en chef de l'asile de Villejuif, directeur d'une encyclopédie scientifique de mille volumes..., tant de directions, certes, suffisent à occuper un homme, sans qu'il soit utile d'y ajouter celle des consciences.

XII

Un éducateur d'autrefois[1]

Le prêtre grec, Titus Flavius Clemens, fut chargé, au second siècle, de diriger le Didascalée d'Alexandrie, de concert avec son maître Pantène. Le R. Père Lhande a résumé sa doctrine pédagogique dans un *Petit code d'éducation au foyer*, qui n'a rien de rébarbatif, et qui, loin d'évoquer le conseil amer du poète :

Fuis la loi des pédagogues
Froids et rogues,

mérite, au contraire, par sa souplesse, son intérêt et sa distinction, d'attirer le lecteur.

Récemment converti au christianisme, Clément imposa vite son talent pittoresque à l'auditoire nombreux et divers qui suivait les cours de l'Université

1. A propos du livre du R.P. Pierre Lhande : *Jeunesse. L'âge tendre, l'âge critique, l'âge viril. Petit Code d'éducation au foyer, d'après Clément d'Alexandrie*, 1912.

chrétienne. Dans un pêle-mêle bigarré et luxueux se pressaient au pied de sa chaire des armateurs égyptiens, des matrones grecques, des fonctionnaires romains, des marchands juifs, des étudiants et des baigneurs de la colonie italienne. Pour parler à cette assemblée disparate un langage qui eût prise sur tous, le professeur devait choisir un thème accessible à la foule, et commun par quelque endroit aux différents auditeurs.

Or, comme « un long atavisme païen et les vices grossiers d'une civilisation monstrueuse avaient faussé toutes les consciences et mis au plus profond de ces tempéraments des germes mauvais », Clément comprit que les inégalités de naissance et de fortune s'effaçaient devant le lien des mêmes désirs et des passions similaires. Il groupa donc ses réflexions autour de trois idées principales : l'abjuration des erreurs païennes, l'épuration des mœurs et l'exposé du dogme.

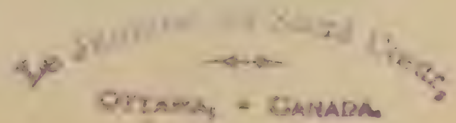
Cette division rationnelle n'empruntait rien, du reste, à la rigidité d'un plan méthodique. Il a fallu au traducteur une étude soigneuse du texte, pour découvrir, à travers les digressions et les développements successifs, ce fil ténu. Avec une modestie charmante, il se demande même si dans « l'incroyable fouillis » il a diligemment « picoré » les idées du maître. « S'en flatter, avoue-t-il, serait téméraire, et s'en assurer difficile ; car dans une œuvre aussi hachée

on ignore jusqu'à quel point les entours peuvent servir de contexte. »

Clément s'aidait, en effet, de notes et de citations qui égayaient son cours. « Le fragment demeurait emprisonné entre les feuillets de la leçon authentique, sans autre référence que sa notoriété. Puis, comme la gloire des poètes est chose légère, la vogue du morceau tombait, la mémoire de l'auteur aussi, et les copistes, ne reconnaissant plus la coupure, l'inséraient comme du Clément de marque. »

Le P. Lhande s'est visiblement épris de son personnage. Loin de lésiner sur les compliments, il lui dispense la louange d'une main magnifique. « S'il n'appartenait qu'à un chrétien, dit-il, et surtout à ce chrétien consommé qu'est le prêtre, d'indiquer aux jeunes gens, avec une précision sûre, la voie du bonheur dans la sagesse, il n'appartenait qu'à un Grec, enfant de la lumière et de l'harmonie, de nous parler la langue pondérée et douce que ce bonheur réclame. »

On conçoit, d'ailleurs, qu'à fréquenter cette nature primesautière, hardie, généreuse, qui fond avec intrépidité sur l'erreur ou le vice, et caresse aussi gentiment qu'elle pourfend ou écrase, le lecteur en subisse le charme presque invinciblement. Pour dépeindre l'enfance, sa simplicité, sa douceur, pour effleurer la grâce de la femme et chanter les bienfaits de la mère, Clément d'Alexandrie témoigne de la plus exquise délicatesse.



Mais nul ne dépasse sa fermeté et sa fougue quand il aborde les questions de vigilance, le contrôle des domestiques, les écueils de la chasteté, les excès de table, les détails de toilette, et les superfluités du luxe. On assiste au cours; on voit vivre, parler, tempêter ou sourire malicieusement le professeur; on est amusé, convaincu, terrassé tour à tour. Même il vous passe soudain de légers frissons, à la pensée qu'il va, en certaines questions scabreuses, tomber dans la fondrière, au bord de laquelle il vous entraîne. Car, il a de terribles audaces et s'y complaît; mais brusquement, d'un bond, il vous relance en plein ciel. « Un mot de saint Paul, une sentence du Verbe divin suivent sans transition la phrase aux épithètes impitoyables, et la douceur du langage biblique atténue le soubresaut causé par le verbe à demi-barbare. »

Clément est un observateur attentif, et qui tire de son examen des réflexions justes ou piquantes. Il ne ménage pas aux femmes les avis : qu'elles soient non seulement les reines mais les modèles du foyer; qu'elles guident leurs subordonnés au travail, en pourvoyant elles-mêmes au soin des chambres et au remplissage des amphores; qu'elles « s'habillent de leurs propres mains, du lin pur, né de leurs champs, au lieu d'acheter à la foire des vêtements d'origine douteuse » !

Le maître ne leur épargne pas non plus les reproches, et sa virulence va jusqu'à les traiter de « guenons

fardées ». « Si l'on vous vendait aux enchères, ose-t-il leur dire, on ne ferait pas de vos os mille drachmes, et vos robes, plus précieuses que vous, valent mille talents. » Il les berne, les ridiculise, les prend sur le fait de leurs vaniteux stratagèmes : « Est-elle trop petite ? Un doigt de liège sous la semelle la fera paraître plus grande. Est-elle trop longue ? Elle portera des talons bas et enfoncera la tête entre les épaules... Elle a des sourcils d'un blond filasse ? Voilà, pour les bistrer, de la mine de plomb. Mais ils sont trop noirs ? Tenez, voici de la céruse qui les éclaircira... Si elle a de belles dents, il faudra qu'elle rie le long du jour à toute force, et, pour les heures tristes où elle n'aurait pas le cœur à la joie, un petit bâton de myrte dissimulé sous ses lèvres l'obligera à sourire quand même pour montrer sa bouche adorable ». Quand il les a impitoyablement critiquées, il leur décoche, pour clore, cette flèche assassine : « Elles sont richement attifées, richement déguisées ; mais vraiment belles ? Oh ! non ! »

Aussi bien, est-ce à la ronde que Clément d'Alexandrie distribue des avertissements sévères et des objurgations imagées. Son verbe rappelle quelquefois celui de La Bruyère, plus souvent celui de Mathurin Régnier. Après avoir conseillé aux convives « de faire honneur au menu de leur hôte et de flatter la juste fierté de la maîtresse de céans », il leur suggère plaisamment de considérer tous ces beaux plats « d'un

regard hautain, comme des splendeurs vouées à une disparition prochaine ». Puis, avec une vivacité de ton et un coloris rabelaisien, il esquisse des croquis d'ivrognes et des scènes d'orgie, qui doivent, à son sens, détourner ses auditeurs de tels excès. « Il est des hommes dont la vie entière s'écoule devant la cuiller et l'assiette, au ronronnement des lèchefrites. Ce ne sont pas des hommes, ce sont des mâchoires... Ils dévorent les plats des yeux, se dressent sur leurs sièges pour les voir venir et en renifler le fumet au passage et plongeant presque leurs figures dans les marmites, béent à la pâtée, la bouche encore toute pleine... Les mains vont et viennent du plat aux lèvres dans un mouvement hâtif, qui tient plus de l'avidité d'un filou que de l'élégance d'un gourmet. Voyez ces voraces créatures : est-ce des hommes? N'est-ce pas plutôt des gorets et des chiens? Leur empressement à se gaver fait éclater leurs muscles faciaux et suer à grosses gouttes leurs tempes comprimées par la suffocation ». C'est pourquoi, vers la fin du repas, « demi-morts, bourgeonnants, leur couronne de fleurs chavirée sur le cou comme l'anse d'une cruche, ils s'éclaboussent de vin les uns les autres, en signe de bonne amitié, ou bien, déjà repus, pâles, livides, les vêtements en désordre, ils se versent sur l'ivresse de la veille la rasade qui les saoulera ce soir. »

L'opposition surgit aussitôt. La table est l'école des

bonnes manières : une chère frugale favorisera la santé, assurera la sagesse. Au lieu de rechercher en gastronomes les anguilles du Méandre, les seuls chevreaux des pâturages de Melos, les moules du Pélore, les huîtres d'Abydos, les grives d'Ionie, les gélinottes de la Haute-Egypte, et le vin sucré de Syracuse, Clément conseille au chrétien de manger des oignons et des olives douces, du fromage et des fruits. Ce végétarien avant la lettre est l'un des précurseurs des ligues antialcooliques! Ne demande-t-il pas que l'âme « se conserve sèche. Une âme sèche, dit-il, est chose excellente; elle est très judicieuse et fort souple à la contemplation, car, n'étant pas imprégnée des vapeurs du vin, elle ne se condense point en une sorte de masse opaque et nuageuse ».

Si Clément d'Alexandrie recourait complaisamment aux propos énergiques et aux métaphores audacieuses, il y était incliné par l'esprit même de son auditoire. La grande cité n'ambitionnait, ni ne méritait, hélas! le renom de pruderie. Il y régnait, au contraire, une licence toute grecque. Nul n'ignore que même l'honnêteté païenne professait envers les vices charnels une indulgence significative. « Les spectacles de la rue et de la plage, les scènes du gymnase ou de l'arène avaient depuis longtemps instruit ceux que des expériences plus précises n'avaient pas définitivement renseignés. » La jeunesse était donc aussi avertie que peu surveillée, et les turpitudes de la société polie,

pour se draper d'élégance, n'en demeuraient pas moins abjectes. Clément estimait que le meilleur moyen de corriger et de convertir ses auditeurs était, non de célébrer en termes mesurés la vertu, mais de marquer au fer rouge les habitudes grossières. Il s'y dépensait avec zèle.

Toutefois, parmi ses phrases violentes s'insinuent des comparaisons graciles et des prières onctueuses. Lui aussi connaissait l'art de mêler au « cliquetis des armes le fifrelis des feuilles ». Il a des observations qui rappellent saint François de Sales[1]. Même il semble préluder aux remarques naïves de M. de Genève et à son goût des similitudes : « Le Verbe n'applique pas seulement des remèdes agréables et doux : il emploie aussi les racines amères de la crainte... Le miel, cette chose si douce, finit par produire la bile ; ainsi la bonté en arrive à engendrer le mépris ».

***

C'est donc un compagnon intéressant que Clément d'Alexandrie ; le Père Lhande ne pouvait que se plaire à son audience. Mais, disciple intelligent, il pénètre la pensée du maître, l'éclaire et l'amplifie. Parfois il ne craint pas de se substituer au professeur et de risquer un paragraphe où le commentaire se transforme en

1. « Le miroir qui reflète votre difformité se moque-t-il de vous ? et le médecin vous veut-il du mal, parce qu'il en reconnaît chez vous les signes ? »

observations personnelles. L'Alexandrin vient de préconiser l'emploi des verges dont il découvre, avec une libre exégèse, le présage dans la prophétie printanière d'Isaïe : *Egredietur virga de radice Jesse!* « Cette gaule, dit-il, c'est la gaule de la discipline et de l'autorité. Ceux que la verge n'aura pas réduits, le feu les dévorera. » Le Père Lhande ajoute : « Je sais bien ; cette évocation de la gaule, qui jadis jetait dans une douce componction les diablotins du foyer, maintenant fait pâlir les mères. On ne voit plus que le fait brutal de battre son enfant. Et l'on oublie que les lurons d'antan, quand ils sont devenus de petits hommes, sont les premiers à bénir la fine gaule de châtaignier, qui, sortant discrètement du coin de l'âtre où elle se tenait toujours, droite comme le devoir, réglait en une opération rapide les menus comptes de la journée. Il fut, certes, frappé, et frappé de rude manière, le pauvre saint roi David, après son péché. Et quelle reconnaissance il gardait à la verge du Seigneur ! « Jehovah m'a rudement châtié, et il ne « m'a pas livré à la mort. » Et le souvenir de ces châtiments rassurait et consolait ses derniers jours. »

De même, à propos des allures cavalières de Clément d'Alexandrie, le P. Lhande critique avec raison certain genre de prédication tempétueuse ou triviale. « Je ne veux pas, ajoute-t-il, me faire l'apologiste de la parole libre dans la chaire ni dans le livre. Il est des susceptibilités qu'il faut savoir ménager. Rarement dans

la foule le coup de massue fraie la voie à la grâce de Dieu. Il étourdit — quand il n'amuse pas, — car l'on sait des pseudo-dévotes, assidues de la chaire, qui ne trouvent rien au monde de plus agréable que le tableau de leurs propres vices, brusquement étalés devant l'auditoire ». Nous n'avons plus qu'à illustrer la remarque par des exemples passés ou présents. Ils jaillissent d'eux-mêmes sur nos lèvres.

Cette méthode de la paraphrase n'a qu'un revers : insensiblement elle détourne du texte et conduit aux digressions. Aussi faut-il reconnaître que ce petit livre *Jeunesse* est une encyclopédie en miniature. A la suite de Clément d'Alexandrie, on y aborde un peu tous les sujets. L'auteur a dû déployer un effort considérable afin d'enfermer dans les trois divisions, habilement choisies, des idées si diverses. Il a fortement tendu le câble ; mais plus d'une vagabonde, impatiente du joug, s'écarte, se dérobe, au point de faire regretter que les liens qui la contraignent ne soient pas plus résistants. L'auteur est trop fin lettré pour que nous ayons à le lui apprendre.

XIII

Un Éducateur d'aujourd'hui

Nous n'avons pas l'outrecuidance de vouloir rapprocher de Clément d'Alexandrie, même sous le couvert inhabile du contraste de deux titres, M. l'abbé Piédagnel, préfet de discipline de l'Institut libre de Saint-Lô. Sa délicatesse, si sensible, eût été la première à nous signaler aussitôt un tel manque de doigté, son humilité, soucieuse d'effacement, prompte à rougir et s'attrister d'en être l'occasion.

Mais puisque dans ce volume nous voyons tant d'auteurs, qui se font lire, méconnaître ou attaquer l'enseignement libre, quelle réponse plus opportune, plus persuasive, que d'opposer ici à leurs opinions, erronées ou malveillantes, l'exemple, pris entre cent, d'un de ces professeurs de collège chrétien, qui se dévouent obscurément à la grande tâche de l'éducation?

Cet instantané d'une vie dont nul fait saillant n'illustre la trame, et dont la valeur vient uniquement de la richesse de l'âme et de la perfection du rôle

rempli, offrira une idée exacte de l'œuvre accomplie par les prêtres éducateurs. Aucun grossissement, aucun relief de surcroît : hors des murs de province, — petite ville et campagne — où il a travaillé, servi, édifié, ce maître n'a cherché, ni exercé d'influence par des livres, des discours, ou quelque rayonnement social. Pour la foule, c'est un mort anonyme de plus qu'on a enclos dans la tombe, à l'ombre discrète et dense des cyprès, et sous la protection de la croix.

Les adversaires de l'enseignement chrétien ne pourront donc nous reprocher de dresser complaisamment, en appui de notre réfutation, un sujet exceptionnel : son humilité nous couvre.

De plus, afin d'ôter à ces notes toute apparence de banale jonchée de fleurs sur une mémoire amie, afin de leur conserver leur caractère strictement apologétique, nous éliminerons les menus épisodes de la biographie, et nous nous bornerons à dire simplement, selon le style de sa vie, comment M. l'abbé Piédagnel comprit l'éducation et s'y dévoua.

*
* *

Certes, rarement le mot d'éducateur s'appliqua plus à propos, parce que peu de maîtres furent, autant que lui, animés par le désir impérieux d'élever ceux qu'ils ont mission de former et de conduire.

Doué des qualités essentielles de sa fonction, il possédait éminemment l'entrain, qui empêche de détonner

au milieu des jeunes; l'enthousiasme, qui atténue les épreuves et transforme de sa magie la monotone et rude existence du professeur; la compétence, faute de laquelle l'enseignement reste amorphe et sans crédit; l'autorité, indispensable pour assurer au cours, à la direction, à la personne, du prestige; et par dessus tout, le zèle, qui meut tous les ressorts, afin d'atteindre le résultat religieux et intellectuel poursuivi.

Ces dons de Dieu, M. P. aurait pu les utiliser diversement, car il s'adaptait avec aisance à des emplois variés. Même, il ne lui fallut rien moins que sa faculté d'assimilation pour remplir dignement ses nombreux ministères. S'il professa brillamment l'histoire, ses anciens élèves de Troisième se rappellent encore qu'il était aussi bon humaniste, et les aspirants bacheliers, qui, depuis 1903, reçurent ses leçons particulières de latin et de grec, constatèrent, outre son inlassable dévouement, que la suspension d'études classiques, imposée par des tâches distinctes, n'avait en rien amoindri son savoir.

Cependant, nous l'avons entendu maintes fois déplorer qu'on ne l'eût pas en sa jeunesse orienté vers une branche spéciale, et, au lieu de le fixer immédiatement à des besognes, d'ailleurs modestes, envoyé préparer sa licence. Regret mélancolique, dont sa résignation et son admirable esprit de foi amortissaient aussitôt le discret aveu, mais qui laissait entrevoir dans le passé de justes et pénibles étonnements.

M. P. suppléa, du moins, à l'absence de formation supérieure par une préparation personnelle intense. L'esprit très ouvert, attentif au mouvement des idées, naturellement curieux, il lisait beaucoup, se renseignait, suscitait la discussion, et ainsi se mettait au courant et se renouvelait.

Mais tandis qu'il lisait avec cette lenteur qui s'attarde à dessein pour mieux se rendre compte, ou qu'il interrogeait avec ce don d'écouter intelligemment et d'attiser la verve de son interlocuteur, que peu d'hommes possédèrent plus que lui, il gardait intact la maîtrise de sa pensée et de son jugement. Droit, sagace, invinciblement traditionnel, il se tenait d'instinct en défiance contre toute nouveauté; et de même que son goût sobre démasquait vite le clinquant, son bon sens robuste disqualifiait promptement une initiative hasardeuse ou une idée malsaine. Ajoutons que sa mémoire alerte et fidèle secondait son application : sur les dates, en particulier, c'était un plaisir, et généralement un échec, de s'aventurer à la surprendre.

Lorsque, sur l'ordre de ses supérieurs, il quitta Saint-Lô pour Pignelin, M. P. en ressentit d'abord une peine aiguë, redoublée par les circonstances de la réception et les désagréments du premier séjour. Mais la certitude d'obéir à la volonté de Dieu et la conscience d'avoir singulièrement servi la fondation oratorienne du Nivernais tempérèrent son ennui. De plus, il remercia souvent la Providence de l'avoir

préservé, en lui découvrant d'autres horizons, de la routine dont ne parviennent pas toujours à se déprendre les esprits demeurés constamment sur leur sol.

La loi contre les Congrégations le ramena en Normandie. L'évêque de Nevers, qui l'estimait, et le clergé, dont il avait conquis — littéralement — la considération et la sympathie, unirent leurs instances pour le retenir; un autre évêque, instruit de son renom et charmé par sa compagnie, lui proposa la direction de son grand Séminaire; ses supérieurs lui auraient commodément procuré à Paris un ministère agréable : aux attrayantes perspectives il préféra humblement le retour à Saint-Lô.

M. B. venait de mourir : M. Piédagnel lui succéda, le remplaça. On a différemment jugé le légendaire préfet de discipline qui régenta le Collège diocésain durant vingt-six ans. Au dire de certains, sa méthode nerveuse, toute militaire, affectait des allures trop raides, et on la subissait plus qu'on ne l'acceptait. Mais il ne faut pas oublier qu'on ne gouverne pas un collège de 450 élèves comme un pensionnat de vingt-cinq, et de grands Etablissements, qui ont vu leur contingent croître notablement en ces dernières années, sont précisément soumis à l'impulsion d'une vigueur analogue.

Sans renier, ou critiquer moins encore, son prédécesseur, M. P. adopta d'autres procédés. Il se montra aussi soucieux de l'ordre, aussi exact, aussi ferme, mais avec plus de bonne grâce. Clément d'Alexandrie

exigeait que l'action du maître fût « grave, portant au respect, consolante et salutaire ». M. P. réalisa pleinement ce programme. Il agissait, mais sans brusquerie ; il surveillait, mais sans suspicion ni moyens détournés ; surtout il réprimandait sans aigreur, et s'il se laissa parfois entraîner, comme c'était inévitable et comme il le fallait souvent, à quelque indignation généreuse, jamais sa mansuétude ne proféra de ces paroles stridentes et acérées, qui pénètrent jusqu'au cœur du jeune homme et qui restent de longues années dans la blessure comme un dard empoisonné. A le voir et l'entendre, nul ne doutait qu'il ne fût le gardien et le défenseur de la régularité ; mais tous reconnaissaient qu'il exerçait sa juridiction avec tact, justice et condescendance. Loin de sévir en hâte, il estimait que la punition doit être un remède plus qu'un châtiment : il l'infligeait raisonnable et la choisissait utile, adaptée au caractère de l'élève, jamais humiliante.

Les familles lui savaient gré de sa délicatesse. N'avait-il pas, d'ailleurs, le don de compatir à leurs ennuis et de pallier le blâme par l'espérance d'un avenir plus consolant ? Telle mère entrée au collège, mécontente de reproches ou de pensums évidemment immérités, excessifs, odieux,... infligés par une administration inhumaine à Monsieur son fils, s'en retournait apaisée et presque souriante, quand M. Piédagnel l'avait, un instant, sermonnée.

Entre les multiples points qui sollicitent l'attention

d'un préfet de discipline, il veilla particulièrement à la bonne tenue. Ce contrôle lui était d'autant plus facile, qu'il personnifiait lui-même la politesse. « Je n'ai pas rencontré dans ma vie d'homme plus courtois », disait un homme du monde, réputé lui-même pour sa civilité. C'est que M. P. attachait du prix au savoir-vivre. Il voyait, dans l'observation incessante et difficile des règles de l'urbanité, non seulement un des éléments essentiels de l'éducation, mais une preuve de force de caractère, car il faut se surveiller et se vaincre, et une forme de la charité, car il faut s'oublier et penser aux autres.

Le premier de ses soucis fut néanmoins de développer la piété. Il possédait, pour ce faire, le plus précieux des titres : son exemple. Le voir prier suffisait déjà : « Je me rappellerai toujours ses génuflexions, écrivait un de ses anciens élèves. Toute sa belle âme de prêtre y passait. »

Ses entretiens décelaient la même inspiration surnaturelle. Au milieu de conversations profanes il avait de ces phrases subites, de ces mots spontanés, qui rendaient le son de son âme, comme le cristal touché d'aventure donne soudain sa note harmonieuse et prolongée. Mais la piété de ce professeur se révélait surtout dans les lectures spirituelles, les allocutions, la direction sacramentelle et dans toutes les nobles fonctions du saint ministère : flamme ardente et pure, elle montait d'un foyer très vif, qu'alimentait l'amour de

Dieu porté jusqu'à la tendresse et fortifié par de secrètes macérations.

Ainsi passa-t-il, digne, aimable, prêt à toutes les obédiences, désireux de servir, réconfortant, et pouvant en vérité signer toutes ses démarches et toutes ses œuvres, comme Memling, la châsse de sainte Ursule : « C'est de mon mieux »...

Il était revenu mourir à l'Institut libre, et s'il en éprouva une consolation très douce, il rendit ainsi à la Maison un dernier service ; car, non content d'édifier de sa résignation sacerdotale et de son courage héroïque ceux qui s'empressèrent à son chevet, il ne cessa d'offrir ses souffrances pour la prospérité et la sanctification du Collège. D'une voix affaiblie par le mal et l'émotion, comme un homme à qui toute sa vie remonte au cœur, il prit congé de chacun gracieusement, saintement ; puis, sans trouble, avec une ferme espérance, selon le mot profond et religieux de nos pères, il est retourné à Dieu.

M. Piédagnel n'avait que cinquante-quatre ans. Mais dans un discours de distribution de prix, à Pignelin, il avait « détaché et jeté comme un mot d'ordre sublime cette parole d'un missionnaire : « Qu'importe que je « meure vite ! Un prêtre qui ne s'épuise pas, à quoi « est-il bon ? » Le premier, il observait la consigne.

Ses obsèques furent moins un convoi qu'une procession. « Humble, il avait fui les honneurs durant sa

vie. Dieu le glorifia dans la mort. » L'évêque de Coutances présida l'office funèbre; douze cents personnes, cent prêtres, trente dignitaires ecclésiastiques y assistèrent. « Priait-on pour le mort? Le priait-on pour soi? » On comptait dans la foule nombre d'anciens élèves, surtout des jeunes. Ils avaient raison : M. P. continuait de s'intéresser à eux après leur départ, et quand ils revenaient, nul n'était plus empressé que lui à leur faire fête et à leur rappeler les détails de leur vie collégienne les plus capables de les charmer.

Lacordaire adressait à Ozanam cette belle louange : « Vous n'avez laissé de blessure à personne ». M. Piédagnel non plus. Il fut un bienfaisant. Aussi sa mémoire demeurera-t-elle bénie de tous ceux qui le connurent, et, leur sera-t-il toujours « un cher entretien » ; car, mieux que dans le cimetière où il dort le sommeil confiant et léger qui attend l'aube, il repose dans leur cœur[1].

1. Le Secrétaire de l'Association des anciennes élèves attestait la vénération et la sympathie de tous : « Son image est gravée dans nos mémoires et nos cœurs en traits que n'effaceront ni le temps ni l'oubli. Tout naturellement l'affection de ceux qui l'approchaient allait à cet homme d'intelligence vive, de jugement sûr, chez lequel la bienveillance de l'accueil, l'urbanité des manières, la simplicité de la parole, la modestie de la tenue s'alliaient au zèle de l'éducateur. à la foi profonde et à l'angélique piété du prêtre. »

XIV

Un laboratoire pour enfants[1]

On aime à lire des livres écrits par des hommes compétents. Même lorsqu'ils sont rapidement conduits et brefs, on est sûr qu'ils éveilleront des idées, découvriront des perspectives, et prêteront à des discussions sérieuses. C'est ainsi que M. Henri Joly, malgré la prompte allure de son analyse, a vigoureusement condensé dans une brochure les problèmes les plus récents de la pédagogie.

Quelles sont les étapes de l'évolution enfantine ? La famille organisée a-t-elle partout devancé la tribu ? L'antagonisme entre la race blanche et la race nègre s'accroît-il avec l'âge ? Le langage de l'enfant ; la genèse de ses idées ; comment acquiert-il les idées d'espace et de temps, et se forme-t-il à l'art ? Le rôle de l'initiation et du conseil ; l'égoïsme et la bonté ; que croire

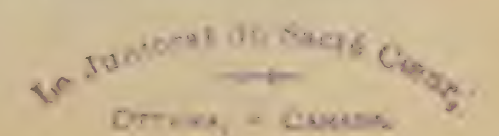
1. A propos du livre de M. Alfred Binet : *Les idées modernes sur les enfants*, 1910.

et conclure des résultats de la nouvelle psychologie enfantine ? la religion et l'idéal de l'enfance... Autant de chapitres que M. Joly aborde sans embarras, traite de haut et amplement, et qu'il ramasse dans une langue sobre et juste, où l'épargne des mots accentue la force de l'idée.

La conclusion où il aboutit est que l'enfant, naturellement actif et spontané, concourt lui-même à façonner son langage, son art, ses jeux, son idéal, et que son imitation ne s'exerce point à l'aveugle. Ce serait donc une méprise de le traiter « comme un simple réceptacle d'activités et d'aptitudes indépendantes », dont une main habile réglerait aisément l'essor. Ses facultés, souvent inégales, s'harmonisent, quand on les guide et qu'on les tempère les unes par les autres. L'éducation n'y suffirait pas, sans les influences héréditaires, et surtout sans cette action de la famille, que nul zèle ou contrainte ne remplacera.

***

Tandis que M. Joly se confinait dans les pratiques traditionnelles de l'analyse morale, — « l'anatomie du cœur », comme l'on disait au XVIIe siècle, — M. Alfred Binet, directeur de laboratoire à la Sorbonne, appliquait à l'enfance les procédés tout modernes de la psychologie expérimentale. Il a groupé le résultat de



ses recherches dans un ouvrage qui appartient à la bibliothèque de philosophie scientifique. Livre documenté, dont il faut contrôler les théories, discuter les conclusions et blâmer les écarts, mais qui mérite attention.

De son aveu, l'auteur y a dressé le bilan de trente années d'explorations. Son enquête, menée d'abord en France, s'est étendue à l'Allemagne et jusqu'à l'Amérique. Elle a porté sur les aptitudes des enfants, sur les programmes et les méthodes.

Loin de mépriser l'ancienne pédagogie, M. Binet lui rend l'hommage « d'avoir eu la vision directe des problèmes à résoudre » ; mais, en réformateur conciliant, il demande à la nouvelle ses procédés d'étude. Pour se renseigner sur l'instruction d'un enfant et la compétence pratique d'un maître, il prône, à son tour, les moyens déjà mis en vogue par M. Vaney, directeur de l'école primaire de la rue Grange-aux-Belles, à Paris : les consultations pédagogiques. Puis, il réclame l'intervention d'un médecin, qui déterminera les défectuosités visuelles et auditives et permettra aux éducateurs de mieux entraîner leurs disciples par « une sorte d'orthopédie mentale ».

La mémoire l'a retenu longuement : il en signale les illusions, et propose, avec des remèdes capables de la guérir, un programme pour l'entraîner. Après avoir étudié les aptitudes des enfants, il dirige, d'un ton décidé, vers les travaux manuels ceux qui demeurent

rebelles à la littérature ou aux sciences théoriques. Enfin, dans un tableau d'ensemble, il énumère les différents procédés susceptibles de vaincre l'apathie des élèves et de les former moralement.

Cette analyse révèle l'esprit du volume.

Les idées ne sont pas aussi neuves que semble le croire M. Binet. Elles coulent de cette source antique d'arguments généraux, qui alimente les divers traités d'éducation.

On s'étonne donc d'entendre l'auteur déclarer, par exemple, avec une solennité légèrement prétentieuse : « Ce qui est bon pour les anglo-saxons peut être détestable pour des latins ; ce qui est bon pour tel groupe, telle classe, tel enfant, peut ne pas convenir à d'autres. Il y a là une longue discussion à faire, discussion de psychologie, de pédagogie, et surtout de sociologie ». Ces horizons, qu'on affecte de déployer, nous étaient connus : une allusion aux explorateurs précédents, assez nombreux, et quelques-uns fort avertis, n'eût-elle pas prémuni M. Binet contre le reproche d'injustice et de suffisance ?

Il se plaint que « Séguin, le célèbre professeur d'anormaux, ait écrit des livres où il n'y a rien ». Voilà un blâme que personne ne lui adressera. Nous souhaiterions, au contraire, moins d'entassement dans ses idées. La disposition même du texte, qui s'aligne en caractères drus, et pratique peu l'alinéa, ajoute encore à l'impression de resserrement.

Le directeur du laboratoire a, cependant, pris soin d'égayer son livre compact par mainte anecdote. Les menus faits de l'enquête préservent ainsi les théories de s'égarer dans le genre ennuyeux.

Parmi les questions étudiées se trouve celle de la conduite à tenir vis-à-vis d'un enfant qui « ne s'élève jamais au-dessus de l'avant-dernier ». Certains maîtres commettent l'erreur de ne témoigner à ce malheureux « ni sympathie, ni respect ». Quantité négligeable, il devient vite un fardeau, une tare. Sur son ignorance tombe comme un couperet ce pronostic sommaire : il ne fera jamais rien. Or, les leçons de la vie, plus faciles peut-être à comprendre qu'un théorème, et à retenir que la syntaxe, transforment souvent ces incultes, et infligent à des prophéties prématurées un éclatant démenti. Le maître s'est donc trompé dans ses prévisions.

Que fera-t-il pour s'épargner, à l'égard d'autres enfants, pareille méprise? Il recherchera les raisons qui expliquent l'incapacité transitoire d'un enfant. Celui-ci ne subit-il pas l'influence du développement physique, qui pèche par excès ou par défaut? Un état pathologique, dû à l'anémie, à la tuberculose, etc. ; une altération des organes des sens[1], une faiblesse

1. « Nombreux sont les enfants dont les insucccès scolaires s'expliquent par la chétivité. . Il faut se dire que le vrai coupable, c'est un tube digestif qui digère mal, ou qui est mal nourri, c'est un estomac dilaté, c'est un sang qui n'est pas assez riche, c'est un système nerveux qui n'est pas équilibré, c'est une respiration gênée par des végétations du fond de la gorge. »

naturelle de la mémoire, un trouble momentané produit par une cause accidentelle, l'absence de collaboration de la famille,... que de motifs peuvent contrarier le développement normal et paralyser l'essor de l'intelligence ! Au lieu d'infliger automatiquement une punition, pourquoi ne pas favoriser le travail, en louant le moindre progrès aperçu ? De perpétuelles rebuffades sont une mauvaise méthode d'éducation ; l'élève s'y habitue, et, certain de les encourir, quelle que soit son application, il se résout avec philosophie à les mériter pleinement.

Comme on pouvait le craindre, M. Binet ressemble à l' « orfèvre » : hors de son officine aucun système ne vaut. Mais l'éducation s'accommode mal de cette rigidité de principes. Les faits bouleversent les théories ; un détail imprévu amène soudain l'écroulement de l'échafaudage le mieux construit. Or, l'auteur développe intrépidement ses idées, sans regarder d'avance où elles le mènent. Ses démonstrations y perdent de l'autorité, ses opinions en frisent l'utopie.

Vouloir qu'un professeur applique à ses élèves un traitement inégal, parce qu'il est « antihygiénique et antiéducatif » d'imposer la même leçon à deux sujets, dont l'un apprend soixante et un vers, et l'autre pas un seul, dans le même laps de temps, ce n'est pas seulement renverser la pédagogie reçue, mais oublier que familles et élèves aspirent au même diplôme, et tiendraient pour déshonneur tout traitement disparate.

Si d'aventure un professeur consentait à réduire le programme, avec quelle unanimité ne lui reprocherait-on pas dans la suite un échec, dû, sans contestation possible, à l'erreur de sa méthode !

N'est-il pas, de même, paradoxal de réclamer que « le service militaire soit proportionné aux résultats de l'éducation militaire », et de souhaiter l'introduction dans l'enseignement primaire des cycles imposés au second ?

M. Binet demande que les élèves soient répartis dans les classes d'après leurs aptitudes : « Cette répartition, dit-il, ne se ferait pas uniquement selon le désir souvent bien aveugle des familles et des élèves ». Singulière prétention, pleine de menaces, et d'ailleurs chimérique. Car, de quel droit, d'abord, contraindrait-on des parents à choisir, et au nom de quelle autorité les dispenserait-on du choix ? Si l'on fait litière de la famille, des goûts personnels et des influences sociales, pour réserver souverainement la décision à l'Etat, nul despotisme n'aura dépassé pareille omnipotence. Aussi bien, sur quelles données s'appuiera-t-on pour décréter la meilleure voie, dans un si jeune âge, alors que des enfants de quatorze ou quinze ans hésitent encore s'ils bifurqueront vers les sciences ou les langues vivantes?

* * *

Charmé de ses doctrines, M. Binet néglige volontiers les contingences. Bien plus, il témoigne de l'humeur à qui ne partage point son avis. Certes, sa bonté condescend à décerner une mention honorable *ex æquo* « aux prêtres et aux professeurs d'outre-Manche », parce qu'ils se mêlent aux jeux de leurs élèves ; mais, en retour de ce discret hommage, que d'épigrammes ne décoche-t-il pas à l'enseignement libre ? On s'émerveille de voir qu'un homme sérieux, directeur de laboratoire à la Sorbonne, écrive avec candeur cette énormité : « J'ai connu une jeune fille qui sortait d'un internat, où elle venait de passer une dizaine d'années ; non seulement, elle ne connaissait rien de la vie, et avait l'air ahuri de quelqu'un qui sort de prison, mais encore elle n'avait reçu, pendant son internat, aucune sorte d'instruction intellectuelle ; elle lisait mal, avait une orthographe fantastique, ne savait pas même faire une multiplication, et n'avait pas les moindres notions d'histoire ni de géographie ; même sa couture laissait à désirer. Mais ce qu'elle savait à peu près, c'était l'histoire sainte, et une grande quantité de prières et de cantiques, qu'on lui avait fait apprendre en latin et qu'elle récitait sans les comprendre. Ce n'était pas seulement une instruction manquée, mais encore les

facultés intellectuelles de raisonnement et de jugement n'avait été nullement exercées. On l'avait rendue crédule, superstitieuse, poltronne, et elle faisait des réponses de sotte, bien qu'elle ne manquât d'intelligence naturelle. »

Ainsi, voilà pour M. Binet le résultat de l'enseignement congréganiste ! *Ab una disce omnes!* Est-ce avec cette méthode qu'il a dressé ses statistiques ?

Nous l'entendons décider d'un ton tranchant qu'« il n'existe pas de témoignage entièrement véridique », que « la parole apportée avec sincérité par une personne intelligente et compétente ne doit pas être acceptée sans contrôle », et qu'en particulier, il faut « une prudence redoublée pour admettre le témoignage des enfants, naturellement inclinés au mensonge conscient et inconscient ». Or, sur la foi de je ne sais quel « racontar », il cite[1], au détriment des « frères » — (qui, trois lignes plus loin, deviennent des « prêtres », et restent, d'ailleurs, aussi anonymes) — un fait tellement ridicule que sa fausseté éclate, et si odieux qu'il frôle la diffamation.

Cette désinvolture de l'auteur à l'égard des idées religieuses et de leurs représentants s'explique, quand on lit sous sa plume « que, pour un esprit simpliste, le commandement de Dieu suffit à tout et répond à tout ». L'agréable ironiste ! Et de quelle

1. A la page 316.

hauteur ne juge-t-il pas de la sorte ces pauvres Bossuet et Pascal, qui eurent la faiblesse d'orienter leur vie à la lumière d'« arguments traditionnels, purement égoïstes, et, par conséquent, peu moraux »?

Après cette exécution, l'on espérait que M. Binet « montrât qu'une éducation morale est possible sans le secours d'une discipline religieuse ». Il l'annonçait magnifiquement. Mais, ô surprise! il « n'a pu, faute de place, exposer la question dans toute son ampleur ». Le prétexte est au moins étrange, à la fin d'un volume de trois cent quarante-quatre pages, à trente-sept lignes par page et cinquante lettres par ligne!

Avant de publier ses *Idées modernes sur les enfants*, l'auteur eût été sage de méditer cette parole de M. Paul Bourget : « Il faut distinguer les certitudes du laboratoire, et celles de l'oratoire. Vous pensez que vous ne croyez pas, parce que vous ne vous trouvez pas, vis-à-vis des vérités religieuses, dans une attitude mentale pareille à celle que vous avez vis-à-vis des vérités physiques et chimiques, par exemple... Qu'est-ce que cela prouve? Que l'objet de la vérité religieuse n'est pas l'objet de la vérité scientifique, simplement, et que les facultés employées ne sont pas les mêmes. L'erreur des rationalistes consiste à vouloir réduire un des types de certitude à l'autre. »

XV

Deux Revues de Collège

1. Un Bulletin d'anciens élèves[1]

L'homme est ainsi bâti : quand un sujet l'enflamme,
L'impossibilité disparaît de son âme.

Le commandant X. donne à l'observation de La Fontaine un surcroît de crédit. Avec une audace toute militaire et un succès de conquérant, n'a-t-il pas pris prétexte des Noces d'argent de l'Association, pour lancer sans préambule l'idée d'un bulletin trimestriel, qui cimenterait les relations des Anciens entre eux et les attacherait plus étroitement encore au Collège ! Le Comité et l'Assemblée générale sanctionnèrent sa proposition d'un acquiescement unanime.

Quoi ! Pas une ombre d'objection ? Sous les pas de ce victorieux ne s'ouvrit nulle chausse-trappe ? Où s'attar-

1. A propos de la création d'un Bulletin trimestriel des anciens élèves de l'Institut libre de Saint-Lô, 1912.

dait donc votre mémoire, vous qui citiez complaisamment le fabuliste ? Ne pensiez-vous plus au « curé qui d'un nouveau saint charge toujours son prône » ? Les vieilles revues n'enchantent pas votre goût ? Regardez donc : en voici de roses, de bleues, de multicolores ; elles se présentent parées de tous les titres : courriers, annales, messagers, bulletins ; elles sont solennelles, plaisantes, érudites, édifiantes, scientifiques, parlementaires, ennuyeuses, quel parterre ! C'est une germination quotidienne, une efflorescence continue.

— D'accord, mais...

— Cela n'engourdit point votre enthousiasme ? Alors, jugez comme elles sont éphémères ! Quelle nécropole ! Etes-vous convaincu ?

— Point.

— C'est que la présomption vous aveugle. Le « mistral » des projets grandioses agite aussi votre « baobab ». Croyez-moi, le ridicule vous guette.

— Oh ! Monsieur, nous n'ignorons pas que flèches et massues s'abattront sur notre bulletin. Un sourire incrédule, un mot oblique l'accueilleront, ici ou là ; mais pas plus que nous n'ambitionnons flatteuses clameurs, nous ne redoutons la critique ou le sarcasme. N'est-ce pas le lot de toute initiative ?

Prenez femme, abbaye, emploi, gouvernement,
Les gens en parleront, n'en doutez nullement.

Nous ne nous targuons, certes, ni de jouer les *Deux*

Mondes, ni de singer le *Correspondant*. Les revues que vous m'alléguiez ont toutes un caractère général. Elles s'adressent à la foule, ou à une vaste catégorie de savants. Le Provençal qui suit son rêve au bruissement léger des cigales, et le Normand qui songe à la récolte prochaine sous ses pommiers neigeux, doivent s'en accommoder à l'unisson, sans que les auteurs aient plus pensé à leur état d'âme qu'à celui d'un Parisien ou d'un Flamand. Tout autre sera notre revue : écrite uniquement pour nos Anciens, elle aura un cachet original, un tour particulariste, et, puisque le mot tient la vogue, un accent de terroir. Nous y lirons ce qui nous intéresse et nous charme, et, si, d'aventure, elle s'avisait de publier une statistique ou des vers latins, nous lui accorderions néanmoins confiance, parce que entre les lignes imprudentes s'esquisserait la silhouette d'un camarade ou d'un ami.

— Un journal de famille alors?

— C'est le mot. Il portera aux anciens élèves, avec le témoignage de notre fidèle attachement, les échos de la vieille et neuve Maison, et il recueillera leurs propres souvenirs.

— Et vous croyez sincèrement à l'intérêt de cette gazette?

1. Chassé, par une municipalité sectaire, des immeubles qu'il occupait depuis soixante ans et qu'il avait notablement accrus et embellis, le collège s'est reformé dans un magnifique établissement, dû à la générosité des anciens élèves.

— J'en suis convaincu. D'abord, suivant la formule de Mme de Sévigné « elle ressemblera à tout ce qu'il y a de joli ».

— Peste!

— Mais oui, on n'y parlera que de nous, et nous serons seuls à y parler!

— Combien votre encensoir?

— Méchant et injuste! Pour vous confondre, je vous citerais, en prodigue, des chroniqueurs de marque; mais j'en aperçois déjà qui me suivent et qui se fâcheraient de s'entendre louer. Admirez plutôt le superbe auditoire que notre revue leur offrira. Si nous ne déployons pas un contingent de dix mille abonnés, où trouver un ensemble de lecteurs plus répandus, plus distingués, plus sympathiques? Songez que cette revue rejoindra nos Anciens au Japon, au Texas, au Congo, à Madagascar, dans le Canada et l'Hindoustan; elle franchira le seuil des monastères et des casernes; on la rencontrera dans l'antichambre de financiers éminents et à l'atelier d'artistes renommés; elle voguera sur cuirassés et paquebots avec nos officiers de marine; nos médecins l'introduiront dans leurs cliniques, nos avocats la citeront entre le *Digeste* et Demolombe; elle égaiera la retraite ouatée des chanoines, elle murmurera...

— Merci. Reprenez haleine et arrivez au programme, car, naturellement, vous en placarderez un de haut style!

— Comme toute revue qui se considère et qui respecte ses lecteurs.

— Et pour le rédiger, je gage que vous ferez appel...

— Vous avez perdu. Souffrez que je l'élabore... Votre grimace est éloquente! Nous commencerons par raconter sommairement les petits événements de l'Institut libre durant le trimestre.

— *Umbratilis vita!*

— J'en conviens, mais toute modeste que soit cette existence, c'est celle que continuent de mener nos maîtres et nos condisciples, celle qu'après nous vivent nos neveux, nos fils et nos élèves, et notre affection pour eux suffit à nous la rendre intéressante. Aussi bien, lors même que nous ne connaîtrions plus personne au collège, ces pages serviront précisément de lien entre les générations archaïques et celles qui leur succèdent. Tous prendront plaisir à constater le maintien des traditions, à s'associer aux fêtes, travaux et succès de leurs jeunes camarades.

— Accordé. Et ensuite?

— Ensuite? Nous publierons les menues nouvelles de l'Association : réunions du Comité, décisions prises, faits et gestes des Anciens, changements d'adresses, nouveaux adhérents, promotions, distinctions, résultats d'examens et de concours, ouvrages...

— Malheureux! n'entendez-vous pas les protestations courroucées des secrétaires?

— Rassurez-vous. Nous ne marcherons pas impertinemment sur leurs plates-bandes. Notre bulletin se contentera d'une nomenclature, qui aura, d'ailleurs, son utilité, parce qu'elle renseignera aussitôt les Anciens sur leurs camarades, et nous laisserons le Secrétariat remplir son agréable office et saupoudrer, suivant l'usage, tous rubans et couronnes de compliments assortis.

— Cela vous mènera jusqu'à la cinquième page. Et vous l'estimez suffisant pour une revue?

— Que vous êtes fougueux, cher ami! Nous ne quitterons le présent que pour une excursion dans le passé. Vous n'ignorez pas que la mode sévit, — intelligente, cette fois, — de scruter les archives et d'emprunter aux documents les richesses qu'ils recèlent. Nous pillerons les nôtres. Notre passé est assez glorieux...

— Oh?

— Mais oui, vraiment, ne vous en déplaise, assez glorieux pour qu'on l'évoque avec honneur. Quelles pages intéressantes nous exhumerons de l'oubli! La moisson s'annonce copieuse, et notre revue, ornée de si belles gerbes, resplendira comme

la grange où sont les épis d'or
Ruisselle des reflets qui couraient sur les plaines.

— Votre lyrisme m'émeut!

— Je le vois trop. Mais je compte que ce pèlerinage

au passé vous touchera, nonobstant. Nous nous reporterons à cinquante ans en arrière et prierons les survivants de compléter ou préciser nos découvertes. Les lueurs adoucies de leur crépuscule éclaireront encore assez les endroits où s'ébattait, insoucieuse et gaie, leur jeunesse, et, tandis que des brises lointaines, tout embaumées de joies, toutes vibrantes de rires sonores, viendront aimablement caresser leur âme qui décline, ils auront, une heure, l'illusion de se sentir presque reverdis pour un second printemps.

— Trémolo à l'orchestre !

— Multipliez vos lazzis, incorrigible railleur ; mais la petite fleur bleue, tapie en chacun de nous, s'épanouira même dans votre cœur narquois, et, à mon tour, je parie que vous ne dédaignerez pas notre Revue, quand elle évoquera les années où, jeune académicien, vous collaboriez à la rédaction de *Charlemagne* et haranguiez, sur le mode saphique, les visiteurs notables, où, rival novice de Coquelin et de Talma, vous jouiez le *Légataire universel*, l'*Avare* et *Hamlet*, où, lauréat béni par votre mère et secrètement jalousé par les autres, vous remportiez le prix d'honneur et la médaille d'histoire.

— Peut-être.

— Ah ! La brèche s'ouvre ? Poursuivons. Ou plutôt j'ai terminé mon rôle. A vous d'entrer en scène.

— Moi ?

— Oui, vous, tous les Anciens.

— Je vous demande pardon, il y a une demi-heure que l'on m'attend.

— Oh ! mon ami, ceci est renouvelé des *Provinciales*. Cherchez une porte de sortie moins vermoulue, ou mieux asseyez-vous et laissez-moi finir de vous convaincre. Après une première partie consacrée aux nouvelles de l'Association et au passé, nos chers Anciens prendront, en effet, la parole. Nous les y convions tous indistinctement. « Il n'y a parmi nous ni scythes ni barbares » ! Tous recevront bon accueil, et comme ils ont d'avance la certitude de plaire, qu'ils n'hésitent point à nous communiquer leurs renseignements ou impressions et à nous envoyer leurs chroniques. Le principe adopté est celui d'articles courts. Nous préférons les spectacles variés aux longs monologues.

— Alors, vos ciseaux s'amuseront à réduire prestement les manuscrits trop étendus ?

— D'aucune façon. Nous les insérerons en plusieurs fois, avec l'assentiment de l'auteur. Si le Comité traça au Secrétaire de rédaction de justes bornes, les galants hommes qui le composent n'ont pas eu l'intransigeance de lui fixer un nombre de pages rigide. Aux jours d'affluence succèderont des jours de disette qui rétabliront l'équilibre.

— Quel genre d'articles accepterez-vous ?

— Nous ne bannissons que l'ennuyeux.

— Défiez-vous de l'érudition !

— Votre compassion part d'un bon naturel, mais si

quelques-uns de nos camarades s'élançaient parfois sur cette route, nous ne leur fausserions point compagnie, parce qu'ils auront l'esprit d'y cheminer, comme Montaigne, « à la cavalière ». Nos Anciens sont, d'ailleurs, appliqués à des études diverses. Leur domaine varie d'horizon. Ils nous mèneront à travers leurs champs, et ce tour du propriétaire nous permettra d'abord de les féliciter et de louer le collège, qui concourut, pour une part, à leurs acquêts. Enfin, puisque nous représentons une œuvre chrétienne et que nous ne rougissons pas de notre foi, nous reproduirons, en épilogue, deux ou trois pensées de nos chers morts. Leurs voix, longtemps et respectueusement écoutées, poursuivront ainsi leur apostolat et recevront de nos mains pieuses le meilleur hommage que leur zèle ait pu ambitionner. Notre programme a-t-il l'heur de vous satisfaire?

— Je m'y rallie... A propos de ralliement, toutefois, une dernière question. Si la fantaisie hantait l'un de nous de vous dépêcher quelque entrefilet politique...

— Voulez-vous bien vous taire! Jamais ce vilain mot ne se prononce dans notre Association. Nous sommes des camarades, fidèles à nos convictions et qui les défendons loyalement au dehors, mais, en abordant le collège, nous les déposons à la conciergerie, avec nos parapluies et nos cannes.

— Dieu, quel vacarme!

— Détrompez-vous. Il y a dans nos murs une telle

atmosphère d'apaisement, que le cliquetis des discussions s'arrête soudain à notre grille, et que, depuis vingt-cinq ans, aucune de nos assemblées générales n'a été troublée par une note discordante. La même sérénité régnera dans notre bulletin. Chaque trimestre, il arrivera, messager de sympathie et d'union, et, à le lire, on aura réveillé tant de camaraderies et de bonnes amitiés, que l'on cessera, un moment, de s'inquiéter si le prochain portefeuille des affaires étrangères sera dévolu au ministre actuel de l'agriculture ou à celui des travaux publics.

— Pour ce miracle, je m'abonne.

— Inutile. Tout associé recevra gracieusement notre revue.

— Que ne le proclamiez-vous plus tôt. Vive le Comité! Vive...

— N'illuminez pas encore.

— Quoi donc! le Trésorier s'opposerait-il à cette innovation?

— Au contraire, il en est ravi.

— Il a du goût.

— Et de l'entendement.

— Escompte-t-il, par hasard, quelque bénéfice?

— Sa candeur d'argentier ne dévale point jusque-là. Il se contentera d'inscrire la dépense au chapitre des profits et pertes. Ses finances, juge-t-il avec raison, seront d'autant plus prospères que l'Association témoignera plus de vie et d'attrait.

— Certes, et ce bulletin nous procurera de nouveaux adhérents. Vous m'intéressez

— J'en rayonne! Mais, puisque vous êtes converti, permettez-nous de clore ce plaidoyer, et, comme on dit solennellement dans les classes, au début de l'année scolaire, de nous mettre à l'œuvre pour l'honneur de la Maison et la gloire de Dieu.

II. Un Bulletin de Collège[1].

La création de ce *Mémorial* n'est pas œuvre de fantaisie. Elle ne naît pas même du désir de rappeler, en l'imitant à Cherbourg, le *Bulletin des Anciens Élèves* que Dieu m'accorda la faveur de fonder à l'Institut libre de Saint-Lô, et auquel j'adresse ici la fidélité de mon souvenir et mes vœux.

Des raisons plus sérieuses m'y déterminent. Brunetière en apercevait toujours trois de chaque projet. Pour moi, j'en vois jaillir, à la fois, de vous, mes chers enfants, de vos familles, de nos anciens élèves et de nos amis; et leur coalition me démontre si nettement les avantages dont bénéficiera ainsi notre collège, que ni les fatigues et préoccupations inhérentes à un nouveau supériorat, ni les frais plus onéreux d'une publication en temps de guerre, ne prévalent.

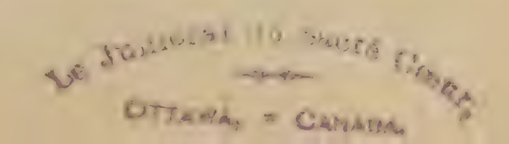
1. A propos de la création du *Mémorial* de l'Institut Saint-Paul de Cherbourg, 1916.

C'est que je juge ce Mémorial un stimulant et un souvenir.

Il attisera d'abord votre ardeur au travail, en proclamant presque sur l'heure vos succès. Tandis que le palmarès n'offrait à votre émulation que sa gloire lointaine et unique, que son immortalité restreinte, la périodicité et l'extension de notre revue seront, tout ensemble, pour les uns une obligation de ne point déchoir, et pour les autres une invite irrésistible à y conquérir droit d'accès.

De plus, comme nous signalerons les dignités et les travaux de vos aînés dans leurs diverses carrières, l'exemple de leur activité et de leurs services vous entraînera sur leurs traces généreuses. En leur hymne national, les jeunes Spartiates disaient à leurs pères : « Nous sommes ce que vous fûtes; nous serons ce que vous êtes. » De même, la noble ambition d'égaler vos prédécesseurs vous animera, et vous voudrez vous préparer plus efficacement à bien servir, ainsi qu'eux, l'Eglise et la France.

Ce mémorial vous sera, en outre, un agréable souvenir de vos années de collège; car vous y lirez, sous une plume renseignée et aimable, la chronique journalière de nos menus événements. Déjà intéressantes à leur publication, ces éphémérides le deviendront davantage encore, lorque le temps leur aura donné le recul qui nimbe et idéalise toute chose. Oui, mes enfants, ce séjour au collège, dont vous déplorez ou



raillez la monotonie, et que vos vœux impatients souhaiteraient d'abréger, vous laissera au cœur une impression trop profonde et charmante, pour que, plus tard, vous n'en feuilletiez pas, de nouveau, l'histoire avec attrait.

De nos émois d'enfant le lointain souvenir
Nous est fidèle encore, en dépit des années,
Les fleurs de notre avril en vain se sont fanées,
Leurs images en nous ne se peuvent ternir.

Grâce à ce Mémorial, se resserreront donc et se prépétueront mieux les liens qui vous unissent à l'Institut Saint-Paul. Partis, et engagés sur les chemins différents où la Providence aiguillera votre vie, il vous apportera l'écho familial de l'œuvre qui se poursuit dans la chère maison, tandis qu'il apprendra aux jeunes comment,aînés et modèles à votre tour, vous nous honorez par l'éclat de vos fonctions et de vos mérites, par l'expansion et la vertu de votre influence.



Vos familles, mes enfants, ne prendront pas moindre délassement et plaisir à la lecture de ce bulletin, tout sonore de vos petits succès, et qui les initiera aux incidents et propos de notre existence scolaire.

Ah! si vous vous rendiez compte, autant que nous, de leur vigilance à suivre vos études, de leur désir de

vous savoir appliqués et dociles! Leur expérience les convainc qu'au collège s'élabore et se fonde votre avenir, et leurs rêves affectueux le souhaitent si beau! Que ne pouvez-vous surprendre dans leurs yeux, qui trahissent leur cœur, la flamme instantanée de la joie ou de la tristesse, quand nous louons vos progrès, ou blâmons votre inertie! Vous vous décideriez aussitôt à leur épargner cette peine et à leur ménager ce bonheur.

Notre Mémorial vous permettra précisément de les remercier comme ils l'envient. Songez à leur fierté d'y lire vos bonnes places et vos récompenses. Est-ce que ce bulletin, répandu dans la ville et la contrée, parcouru même par de hauts personnages, qui daignent s'intéresser à vos maîtres et à leur œuvre, n'attestera pas, en publiant vos noms, les efforts et la bénédiction de votre zèle? mais aussi, hélas! par prétérition, l'échec des indolents?

J'ai, de plus, la conviction que nos anciens élèves et les amis de Saint-Paul accorderont bon accueil à cette revue. Ils y constateront, en effet, que leur collège, loin de déchoir, persiste, grâce à Dieu, en des voies de prospérité; que les vieilles et précieuses traditions de Valognes se maintiennent ou se raniment à Cherbourg; et que, si l'œuvre a été injustement bannie d'une ville et d'un enclos où elle brilla soixante ans, elle a trouvé ici, par un retour vengeur de la Providence, les concours les plus propices à son essor.

Comment ce bulletin ne leur plairait-il pas, alors que nous nous y entretiendrons d'eux, et de ce qui n'a cessé de leur être agréable ? Car, outre les pages d'anciens maîtres ou élèves, que nous exhumerons de nos archives, des chroniqueurs appréciés réveilleront, pour notre enchantement et notre édification, les souvenirs d'autrefois. Et que de collaborations avenantes nous sont déjà promises !

Enfin je l'ajouterai, puisque ce motif hâte la publication de notre Mémorial : je salue en celui-ci un moyen d'apostolat. Ne mettra-t-il pas en relief la vie et l'utilité de l'Institut Saint-Paul ? Ne servira-t-il pas à le faire mieux connaître, et à lui concilier de proche en proche plus de sympathies ?

La cause est entendue, et voici le bulletin. Il ne s'agit pas de nous, tâcherons éphémères, que Dieu amène et ôte à son gré et à son heure, mais de l'œuvre sainte et durable de l'enseignement catholique, à laquelle est lié si intimement l'avenir religieux et social du diocèse, dans la région de Cherbourg et de Valognes.

* * *

Quelle sera l'ordonnance de ce *Mémorial*, pour atteindre le but que nous lui assignons ?

Il convient d'abord que le Supérieur s'y réserve quelques pages. N'en doutez pas, mes enfants, je saisirai avec plaisir cette occasion de vous adresser

paternellement, une fois de plus, des avis, ou de vous donner une direction opportune pour la période immédiate qui suivra l'édition de la revue. Ce sera, je le sais trop, la partie grave et aride ; mais vous en approuverez le ton, s'il est vrai, comme le déclare La Bruyère, que « le caractère du Français demande du sérieux dans le souverain » ! Autrefois, du reste, je disais à mes rhétoriciens qu'ils jugeraient la maturité de leur esprit le jour où, en ouvrant un volume, ils commenceraient par lire intégralement la préface, qui d'ordinaire en offre la clé. De même, vous contrôlerez votre désir de perfection et votre volonté d'y tendre, si vous ne passez pas, insouciants ou distraits, devant cette causerie austère, et si vous y cherchez lumière et appui.

Divers collaborateurs, dont je remercie déjà le zèle et la compétence, assureront avec régularité la rédaction de chapitres déterminés. M. l'abbé M... sera l'historien de nos éphémérides. M. l'abbé V... compulsera vos premières places et vos citations au tableau d'honneur ; si même tel fragment de vos devoirs lui semblait digne d'être signalé, il lui octroierait la faveur de l'impression. Avis aux jeunes impatients qui aspirent à la gloire !

Les directeurs respectifs des Associations du collège : Congrégations de la Sainte Vierge et des Saints-Anges, Conférence de Saint-Vincent-de-Paul, et Cercle Saint-Jean, nous communiqueront ensuite

un aperçu rapide de leurs travaux et de leurs réunions. J'estime, en effet, ces groupements un ferment trop précieux de bon esprit, d'émulation et de piété, pour ne leur pas concéder en cette revue une place de choix.

M. l'abbé C... consignera tout ce qui concerne les anciens élèves. Dans une première partie, il relèvera les nouvelles mémorables ou pénibles de la guerre : décorations, promotions, morts, blessures, captivités ; puis, dans une seconde, les deuils ordinaires, les joies familiales, les publications, les succès, et les dignités acquises. Malgré sa diligence, il ne tiendra évidemment à jour des listes exactes et complètes que si les familles, les amis, et le clergé paroissial des intéressés ont l'obligeance de lui fournir des documents. Mais qui consentirait à priver ces chers et vaillants Anciens d'un honneur auquel ils seront particulièrement sensibles, et notre collège, du rejaillissement glorieux de leurs hauts faits ?

Les vieux souvenirs de Valognes trouveront en M. D..., le talent, l'érudition et la sympathie que peut souhaiter, pour reluire de nouveau, une histoire lointaine et à demi effacée.

D'autres sujets solliciteront vraisemblablement notre attention en cours de route et ne laisseront pas de l'obtenir. Du moins, terminerons-nous chaque bulletin par une page empruntée à quelque orateur ou écrivain de notre maison. Que de noms célèbres, ou

déjà un peu obscurcis, susciteront, par ce retour dans le cadre de leur vie collégienne, les interrogations des jeunes et les anecdotes des aînés! Combien trouveront, en cette réviviscence, soit un témoignage de respect posthume qui honorera leur mémoire, soit un plaisir de marque, dont Dieu aura permis à leur maturité ou à leur vieillesse de savourer l'agrément! De la sorte s'enchaînera plus étroitement, entre les générations passées et présentes, la tradition, qui constitue la grande force d'un collège et son attrait, comme elle est dans l'Église, depuis les apôtres jusqu'à nous, une sève puissante et féconde.

Puisse donc ce Mémorial, qui paraîtra tous les deux mois, tenir, Dieu aidant, ses promesses et combler nos espérances. Qu'il intéresse, qu'il attire ; qu'il stimule, et qu'il guide! Surtout qu'il soit notre témoin, et qu'il prouve à nos chefs, à nos élèves anciens et actuels, à leurs familles et à nos amis, qu'héritiers d'un noble passé, et résolus à en accroître la splendeur, nous nous efforçons de préparer à l'Église ces chrétiens de foi intègre et courageuse, souhaités par notre saint Paul, et à la Patrie de nouvelles phalanges d'ardents et héroïques défenseurs.

XVI

Caricature d'éducation[1]

Un ecclésiastique, dont, par charité, nous tairons le nom, s'est permis d'écrire un livre compact et singulier, auquel il a donné ce titre d'allure prétentieuse : *L'Art de faire un homme.* En tenter la critique ne laisse pas d'être téméraire, car, l'auteur estime « maniaques » et gens à courtes vues ceux qui n'adoptent pas les siennes. Moyen commode de ne rencontrer qu'admirateurs ! Pour écarter des contradicteurs audacieux, il cite quelques personnages qui lui « ont envoyé spontanément leurs encouragements et leur adhésion à son plan de régénération de la jeunesse française ». La caution, certes, ne serait point bourgeoise, et ce patronage prendrait de la valeur s'il demeurait moins vague, — par exemple, si M. l'abbé... avait obtenu, comme le réclamait un livre de cet ordre,

1. A propos du livre : *L'Art de faire un homme. Conseils pratiques d'éducation moderne. De la première enfance à la fin des études*, 1 vol. in-8 écu de 416 pages, Perrin, 1912.

l'*imprimatur*. Quitte à encourir les épithètes de sa colère, nous dirons franchement notre avis sur son ouvrage.

*
* *

L'art de « faire un homme » exige, on le pense bien, une méthode compliquée. De là, les idées innombrables qu'aborde l'auteur dans les six parties et les soixante chapitres de son ouvrage.

Successivement, et sans ordre préétabli, nous étudions l'éducation idéale au XXe siècle, illustrée par un parallèle entre le commerce français et celui de « quelques nations rivales » ; la nourriture, qui comporte à la fois l'allaitement maternel et une « classification des aliments suivant leur degré de digestibilité » ; les exercices physiques et les « maladies réservées à ceux qui s'en abstiennent » ; le vêtement « miroir de notre état d'âme »; l'air et l'eau, mots minuscules, mais qui suscitent des développements profonds sur leur « rôle considérable dans l'univers », et qui valent « à nos édiles des reproches sur leur incurie ou incapacité ». Nous passons alors à d'autres considérations touchant la culture intellectuelle, et nous montons à l'assaut du baccalauréat. Sur ses ruines hypothétiques, M... échafaude tout un programme de réformes, qui visent les études, les professeurs, les examens et les examinateurs. La question de la « culture morale » se présente ensuite ; mais

comme elle est d'accommodement, elle tolère la compagnie de divers problèmes, et permet au baccalauréat un retour imprévu. Surgissent aussitôt les obstacles : tempérament, parents, « la destinée, le hasard et le fatalisme chrétien » ; puis, le volume se termine par treize conseils sur le « développement de la volonté. »

Cet ensemble paraît déjà fort bariolé. Quand on s'avance vers les détails, l'impression de disparité, de salmigondis, et, parfois, d'incohérence, s'affirme davantage. A propos de « l'art de faire un homme », quel besoin de se livrer à des réflexions prudhommesques sur l'ozone, ou sur « l'eau qui entre dans nos tissus, ou qui bondit de roche en roche avec la gracieuseté du chamois » ? Quel besoin d'entonner un couplet pompeux sur la démolition des fortifications parisiennes, de révéler que « pour être balayeur officiel des rues de Paris, il faut être très sérieusement appuyé par un député ou sénateur influent et passer sur le dos de six mille concurrents chaleureusement recommandés », ou de nous développer mainte sornette du même ordre ?

Etait-il pareillement nécessaire que M. l'abbé nous initiât, avec un luxe d'abandon, aux moindres péripéties de son existence et aux menues infirmités de sa nature ? Quel profit d'apprendre que son « brave homme de père » l'a « laissé aller son petit bonhomme de chemin » ; qu'à quatorze ans, il ne rencontrait

métairie ou auberge sans y entrer pour apaiser sa soif, et qu'aujourd'hui, où « il parle l'anglais et l'espagnol presque couramment », « il lui arrive, au plus fort des chaleurs caniculaires, de prendre un petit verre de cidre, et, s'il est en société, un petit verre de vin, avec de l'eau bien fraîche? »

Ces tranquilles confidences nous prouvent surabondamment que l'auteur ne juge point le « moi » haïssable. La complaisance qu'il met à prôner ses précédents ouvrages l'établirait aussi. Non content d'attirer plusieurs fois sur eux l'attention en note, avec les références opportunes de librairie et de prix de vente, il n'hésite pas à les recommander dans le texte même de son nouveau livre, et à tendre celui-ci d'une main indiscrète, qui sent moins l'homme de qualité que le distributeur de prospectus.

* * *

Le souci d'achalander ses volumes le cède, toutefois, chez M..., au désir de louer son collège. Il a généreusement « ouvert une maison d'éducation pour faire bénéficier la jeunesse de ses études pédagogiques et de sa transformation morale, accomplie pendant le cours de ses voyages ». Sa modestie n'en peut taire les résultats surprenants : « Après quatre mois passés chez moi, et avec une heure de leçon par

jour, j'ai amené de jeunes Anglais de dix-sept et dix-neuf ans, non seulement à parler et à écrire correctement en français, mais à lire et à comprendre nos auteurs classiques ». Aussi déclare-t-il qu'il a « la douce satisfaction d'avoir ramené bien des fois la tranquillité et les meilleures espérances pour l'avenir *dans* des familles où l'on ne vivait plus que *dans* les plus vives appréhensions ». Il conclut sans vergogne : « Venez et voyez ! »

Eh bien ! suivons M. le Directeur, et « voyons » le mécanisme de son idéale école.

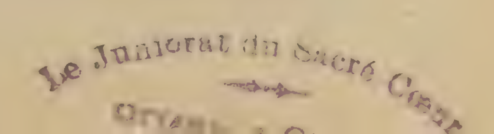
Le programme qu'il trace présente de quoi séduire les élèves amateurs. Du lever (6 heures et demie en été, 7 heures en hiver) au coucher, ils n'ont à fournir que sept heures de travail. Le reste du temps, ils jouent, se promènent ou mangent[1]. L'horaire des classes n'a rien de facultatif : on doit y « faire entrer toutes les matières enseignées à un enfant depuis sept ans jusqu'à quinze ». Même les candidats au baccalauréat « peuvent s'y conformer ». Il n'y a qu'une ombre — légère, mais pourtant ! — à ce tableau. L'auteur oublie de nous dire les succès de sa méthode. Il nous assure bien, d'une plume négligente, que cet horaire a permis d'obtenir « un nombre respectable de diplômes »; pourquoi n'appuie-t-il pas son système sur des arguments précis ? Des chiffres

1. Leur petit déjeuner dure, en particulier, une heure, de 8 à 9.

seraient plus éloquents que ses brocards sur « la façon idiote de passer le temps, en usage dans toutes les maisons d'éducation ».

Nous ne nous attarderons pas à le chicaner pour des détails. Il serait évidemment facile de dénier que jusqu'à lui « la première éducation reçue dans les collèges de l'Etat et les pensionnats libres », consistait à « si bien assouplir l'enfant, qu'il lui fût indifférent de marcher, à volonté, en avant, à reculons, à quatre pattes, si tel était le bon plaisir de ses supérieurs », et qu'aux yeux des éducateurs, « le type du bon élève est celui qui accepte avec une docilité touchante : avertissements, blâmes, punitions ». Quel singulier « bon élève », qui collectionne ainsi les réprimandes! Afin de retenir les parents au foyer et de les éloigner des bals et du théâtre, M. l'abbé leur vante « le délicieux babil de l'enfant se roulant sur le tapis à quatre et six ans ». Ces mœurs ne sont-elles pas plutôt capables de les faire fuir, et n'y doit-on pas voir autant la marque d'une mauvaise éducation que la source du bonheur familial ?

Inutile de relever, sinon en guise d'observation générale, les nombreuses contradictions où s'oublie l'auteur, et qui impriment à son livre une démarche cahotée. Après avoir exalté les sports à l'égal d'une panacée miraculeuse qui régénérera le pays, il constate que les efforts déployés sur la piste par la jeunesse ne produisent pas le résultat prévu, et restent



superficiels. En même temps qu'il crie, presque comme M. Jourdain, après la leçon du maître de philosophie : « Ah! ma jeunesse! Mes douze et quinze ans! Qu'en avez-vous fait, ô mes parents? » Il avoue que nos élèves « devenus hommes, se reportent avec joie au temps où ils ont potassé avec de tels maîtres ».

La contradiction est surtout amusante lorsque M. X s'y égare pour les faits qui le concernent. Il nous révèle qu'« après vingt-quatre ans d'enseignement et de travaux multiples, il est encore assez vigoureux d'esprit et de corps pour pouvoir, sans grande fatigue, passer plusieurs nuits de suite à travailler jusqu'à minuit, indépendamment de la somme de travail qu'il fournit régulièrement au cours de ses élèves », et, plus loin, il constate que « ceux qui ne dorment pas ou dorment mal ont le plus souvent un état de santé inquiétant, qui diminue considérablement leur activité cérébrale et physique et agit sur leur caractère pour le grand malheur de ceux qui sont obligés de vivre dans leur entourage ». Hé! hé! Monsieur le Directeur!

Tout ceci n'est que broussailles, qu'il suffirait d'émonder. *L'Art de faire un homme* encourt d'autres reproches. Il pullule d'abord de naïvetés, et la remarque est étrange pour un ouvrage qui prétend à l'office de code intégral d'éducation. Passe de regretter le silence des « trois plus précieuses conquêtes

de l'homme : le cheval, le bœuf, le mouton » ; mais affirmer que le vêtement « révèle mieux notre état d'âme intérieur que les plus longs discours », cela dépasse singulièrement les bornes. « Oui, s'écrie l'auteur, le vêtement, et surtout la façon de le porter, disent, mieux que nos paroles, nos luttes et nos angoisses passées et présentes, nos transes et nos victoires d'hier et d'aujourd'hui, nos qualités et nos travers intimes... Ils font saillir les qualités d'ordre, d'économie, de vrai mérite... La couleur et la forme d'une cravate suffisent pour qu'on prenne de nous un instantané, où notre caractère, nos manies, nos désirs, nos plus secrètes ambitions, nos plus vives déceptions ne sont que trop fidèlement reproduits. » Et, durant plusieurs pages, l'auteur développe des considérations héroï-comiques sur les rapports de nos vêtements avec « nos délires, nos révoltes ou notre placidité régulière ».

Ces fadaises ne sont point isolées. N'est-il pas enfantin, sous prétexte d'interdire les friandises, d'insinuer que ceux qui mangent des brioches ont une prédisposition à en faire, et que, pour avoir absorbé trop de fruits confits, un élève devient rapidement un fruit sec[1] ! L'ostracisme qui frappe

1. « J'ai toujours remarqué que les enfants les plus avides de pâtisserie... sont, au moral, des êtres sans énergie... très susceptibles... peu dispos à l'étude. C'est dans cette catégorie que se recrutent les dissipés... les fortes têtes... et les *fruits secs.* »

les pâtisseries n'atteint point l'étal des bouchers. Ceux-ci doivent, au contraire, ériger à M. X... un arc triomphal, car, si l'on nous permet de pasticher son grand style, il a découvert dans le bifteck et l'aloyau le nœud de la question patriotique et sociale! Au vieil adage : « Dis-moi qui tu hantes... », il substitue « aussi justement » cette nouvelle formule : « Dis-moi quelle nourriture tu prends, je te dirai qui tu es. » Et aussitôt il notifie qu'à l'exemple des peuples anglo-saxons « si bien musclés et d'esprit si éveillé, l'alimentation animale doit entrer pour les trois quarts, ou au moins pour la moitié, comme base de la nourriture. » Le moyen de n'être pas convaincu, alors surtout que l'auteur vaticine, sur le mode inspiré qu'il affectionne : « Celui qui suit ce régime devient de plus en plus capable de travail intellectuel ou manuel! »

Il n'y aura plus, pour être un homme parfait, « recouvrer des couleurs, perdre l'habitude de s'enrhumer, respirer d'une façon normale, acquérir l'esprit d'initiative et résister aux appels des sens » qu'à « s'habituer aux sports ». Et c'est en quoi, dit le maître d'armes au Bourgeois gentilhomme, l'on voit de quelle considération nous autres nous devons être dans un État, et combien la science des armes l'emporte sur toutes les autres sciences inutiles!...

Faute d'obéir aux « professeurs de culture physique et d'hygiène » on ressentira vite les pires infirmités :

estomac débile, palpitations fréquentes, pouls nul... « Alors, on perd peu à peu la faculté divine du sommeil, alors ces jeunes hommes, ces jeunes filles, perdent de mois en mois, puis, de jour en jour... leur carnation si fraîche d'où la vigueur, la santé se dégageaient par tous les pores comme le parfum délicieux se dégage des plantes fraîches, et deviennent pâles, la poitrine courbée en deux, les lèvres illuminées d'un triste et rare sourire. » Ainsi M. Purgon menaçait tragiquement les malades qui dédaignaient ses remèdes de tomber de la bradypepsie dans la dyspepsie, de la dyspepsie dans l'apepsie et finalement de l'hydropisie dans la privation de la vie où les conduisait leur folie !

*
* *

Si l'auteur s'en était tenu à ces propos plaisants, le meilleur sort à leur faire était d'en rire ou de les ignorer. Malheureusement, il a émis diverses idées et porté tels jugements dignes de censure.

Presque à chaque page, on rencontre, outrecuidantes ou insinuées, des réflexions qui étonnent ou qui choquent. Que « depuis dix ans l'humanité marche à pas de géant dans son évolution physique, morale, intellectuelle et sociale »; que les mères obéissent à de « déplorables scrupules » en venant conduire et rechercher leurs fils à la porte des collèges, ce sont observations singulières et de mauvais

goût, de même que les aperçus politiques auxquels se livre l'auteur, quoiqu'il ait déclaré, en style noble, que « rien qu'à l'idée de faire de la politique, il se sentait envahir, malgré une chaleur de 30 degrés, par un froid dans le dos »!

Mais quelle surprise d'entendre un ecclésiastique célébrer J.-J. Rousseau comme le « porte-parole de la Nature et du bon sens, un conseiller d'une sagesse extraordinaire et d'une lucidité merveilleuse », et de le voir imprimer, après s'être probablement relu, cette phrase : « Je me demande si vraiment nous ne sommes pas, pour les enfants, des Torquemadas inconscients, et si Rousseau ne fait pas preuve de plus de bon sens que nous, en écrivant hardiment et sans détour, avec la généreuse audace qui le caractérise : « J'aimerais autant exiger qu'un enfant eût cinq pieds « de haut que du jugement à dix ans »? Après cela, on s'étonne moins que M. X... écrive, lui aussi, hardiment et sans détour, avec etc. : « Les parents trouveront dans les règles très sensées, tracées par Rousseau (III[e] livre de l'*Émile*), la bonne voie à suivre pour faire, près de leurs enfants, œuvre de bon ouvrier. »

M. l'abbé ayant épuisé son indulgence envers Jean-Jacques, il ne lui en reste plus pour ses collègues. Ses arrêts sur les professeurs sont aussi impertinents qu'injustes. A l'en croire, « tous les professeurs actuels pèchent par l'absence de savoir pédagogique »,

et, « contrairement à l'assertion élogieuse de M. Boissier, les trois quarts ne savent pas leur métier... Tous n'ont eu et n'ont, hélas ! encore aujourd'hui qu'un objectif : le diplôme ». Dès lors, ils subordonnent leur enseignement et réduisent leur office à cette chasse.

Et qu'on n'imagine pas quelque distinction. L'auteur les ensevelit tous — « professeurs de lycée ou de l'enseignement libre » — dans le même dédain. Déjà, au début de son livre, il avait jeté son mépris uniforme sur « la première éducation reçue dans les collèges de l'Etat et les pensionnats libres »; il continue à bafouer également ces « tas de fabriques que sont les institutions laïques ou religieuses », et « les maîtres et maîtresses qui enseignent dans les établissements à estampille religieuse » et les écoles officielles.

Ainsi, par une sentence hâtive, l'auteur exécute tous les éducateurs. Sans reconnaître l'esprit de dévouement qui anime la plupart, il les ravale au rang de préparateurs d'examens, et tous les collèges au rôle de « bachotières » ! Grâce à Dieu, les maîtres de l'enseignement chrétien et les vrais éducateurs, comme l'Université s'honore d'en compter, poursuivent un autre idéal. Au delà du résultat matériel des diplômes, ils aperçoivent et ils visent la formation de l'homme et du chrétien. Loin de croire que leurs élèves limiteront les « seuls souvenirs charmants » de leur jeunesse aux

« joyeux ébats et aux fous rires », ils se préoccupent de les préparer à leur devoir catholique et à leurs éternelles destinées.

Au procès des maîtres succède un réquisitoire contre l'universalité des maisons d'éducation. Lequel de nos anciens élèves — pour circonscrire notre enquête aux collèges libres — souscrirait à cette diatribe? « Combien de fois, dit l'auteur, lui a-t-on enseigné à secouer sa torpeur, sa mollesse, son dégoût à se mettre au travail, à triompher de la difficulté qu'il éprouvait pour vaincre sa nonchalance?.. On cherche à étouffer la volonté, à la comprimer, de manière à n'avoir en face de soi qu'un pur automate. »

Voilà la note du livre. Elle est inquiétante et mauvaise. Non seulement au travers des pages résonnent des mots malheureux, comme « la foi aveugle en Dieu », « le fatalisme chrétien », ou : « C'est un crime d'éducation de terroriser l'enfant, en évoquant sans cesse à son esprit les images des supplices de l'enfer, la crainte de faire à chaque pas un péché mortel, le malheur de n'être plus en état de grâce[1] »; mais on s'étonne et volontiers l'on s'indigne, qu'un prêtre se glorifie, en finissant, de « n'avoir pas tourmenté le

1. Il est étrange aussi que dans le programme idéal tracé par M. le directeur il n'y ait place à la prière que le soir. Quand on accorde une heure pour le petit déjeuner, ne serait-il pas possible d'attribuer un quart d'heure matinal aux devoirs religieux?

lecteur avec les considérations religieuses, les conseils mystiques, et les pratiques de dévotion » — « d'avoir tenu à ce que son livre n'eût rien qui pût le faire croire inspiré et dominé par l'esprit d'une secte ou d'une école ». Tandis que M. l'abbé se félicite ainsi de sa neutralité, beaucoup déplorent qu'il ait cru décent d'affirmer qu'en franchissant son cabinet de travail, il a, pour ainsi dire, laissé son caractère sacerdotal au vestiaire.

***

Peut-être la composition et le style de ce volume corpulent rachètent-ils les imperfections et les défauts de la pensée ? Jugeons les procédés du plan : « On *pourra* lire avec intérêt au chapitre II des preuves de ce que *je viens de* dire » ! Sans cesse, l'auteur annonce de la sorte des arguments ultérieurs, et ressasse, sans malheureusement partager notre fatigue, des idées déjà longuement développées.

Le style se ressent de cette inondation : il est déclamatoire et prolixe. Oh ! nous accordons aisément à M... qu'il met sa pensée en relief, mais par une méthode inconnue de Bossuet, de Pascal ou de Chateaubriand. Il use de procédés typographiques : caractères italiques ou gras, petites et grandes capitales, titres ronflants, s'étalent, s'imposent, plus tapageurs que judicieux ou convaincants. De vagues

aperçus, d'une philosophie pâteuse, le disputent à des tirades emphatiques, qui semblent empruntées à quelques vieux discours de distribution de prix.

Tous les personnages produits en scène prennent le diapason, et l'auteur passe généreusement à tel marchand de grains sa rhétorique vieillotte. Il aime les épithètes banales et les comparaisons affectées. Il admire « le cou du jeune homme qui, libre et élancé, ressemble à la tige de nos jardins supportant la reine des fleurs » ; il apostrophe Paris en paroles neuves : « O Paris, il est des milliers de créatures qui sont attachées à toi comme la tunique de Nessus l'était à la chair d'Hercule », et il est assurément le seul à ne pas sentir le ridicule de cet amphigouri, qui se hausse à contrefaire la *Deffence* de Joachim du Bellay : « Allons, à l'œuvre, Français du Nord et du Sud, de l'Est et de l'Ouest! Glorifions-nous d'aimer le bon vin de France (j'entends celui qui est le vrai jus de la vigne). C'est cette précieuse liqueur qui a fait le bonheur de nos aïeux, leur a donné cette pétulance, cette vivacité d'esprit et d'allures, cette solidité et cette endurance de tempérament dont nous avons hérité et dont nous sommes à bon droit si fiers! Glorifions-nous d'aimer le vin français (le vrai) qui, sur tous les points du globe, avec les marques de Bordeaux, de Champagne ou de Bourgogne, a fait célébrer et fait toujours aimer le vieux sol de la France! Aimons, dans nos banquets et nos dîners de famille, à choquer les unes

contre les autres nos coupes débordantes de la liqueur pourprée ou vermeille, pour célébrer les glorieux anniversaires, les unions fécondes, le bonheur et la prospérité de nos amis, l'aurore des jours meilleurs! » Avant M. l'abbé, Don César avait déjà dit, dans *Ruy Blas*, mais en vers :

C'est bien bon, du bon vin... C'est une œuvre admirable
De ce fameux poète, appelé le soleil!

Est-ce en contraste de son grand style que l'auteur ne rature ni les tours vulgaires (« on faisait ses études, quoi! »), ni les locutions triviales (« les parents qui auraient dû prévoir le *pétrin* où il se démenait »), ni les mots crus, ni même les jurons? Quand M. l'abbé se fâche, il vous lance des « mais sacrebleu! » « mais, bon Dieu! » qui n'ont rien de mystique..... On croirait entendre Vert-Vert après la traversée! Nous ne doutons pas, toutefois, qu'il n'en soit de M l'abbé comme de Panurge, qui « jurait des mille millions de charretées de diables par figure de rhétorique cicéronienne ».

Tel est cet *Art de faire un homme*. On se demandera pourquoi nous l'avons si amplement étudié. Eh! parce que l'auteur affiche d'immenses ambitions. Il nous déclare qu'il « a conçu la noble pensée de faire une œuvre utile à la nation entière, même à l'humanité ». Comment, dès lors, n'accorder qu'un regard superficiel à cet Evangile nouveau de l'éducation? Puis, on

tâche de l'écouler dans les collèges chrétiens comme livre de distribution de prix, et ce serait une surprise, accrue d'un scandale, de l'y admettre.

Après avoir subi la lecture de ses quatre cents pages, nous résumerons notre impression en formulant ce souhait : au lieu de prétendre enseigner « à la nation entière et même à l'humanité » l'art de faire un homme, M. X..., sera plus avisé d'apprendre d'abord lui-même l'art de faire un livre.

XVII

Avertir ou se taire[1] ?

Convient-il de renseigner les adolescents sur les mystères de la vie, afin de les mettre en garde contre les périls de la sensualité naissante et les risques d'une initiation soudaine et dévergondée ? Faut-il, au contraire, suivre l'instinct de la pudeur, ignorer volontairement l'assaut des tentations, et, par timidité ou prudence, se taire ? Entre les problèmes si complexes de l'éducation, il n'en est pas peut-être de plus grave, de plus préoccupant, et dont la solution exige plus de lumière, de pénétration et de tact.

Tous, même les moins timorés, ont conscience de courir aventure sur un terrain fragile, où quelque faux pas et une allure pesante peuvent déterminer de profondes crevasses, qu'aucun zèle ne remblaiera jamais. Aussi bien, ne se hasarde-t-on dans ce domaine que depuis peu. Quelle stupeur eût saisi nos pères, si l'on avait sollicité leur sentiment sur ces questions déli-

1. A propos du livre de M. l'abbé A. Chauvin : *De la préservation morale de l'enfant*, 1913.

cates! Tel, de propos cavalier, de style cru, avait encore la pruderie de juger le débat malséant : ni Rabelais, ni Montaigne n'osent initier leur élève aux fonctions physiologiques des sexes. Au XVII[e] siècle, une simple allusion eût fait scandale : Port-Royal, qui s'appliquait intrépidement à préserver ses pupilles des contacts du monde et à les arracher par contrainte à eux-mêmes, qui « les contenait, suivant le mot du solitaire Walon de Beaupuis, dans les bornes d'une exacte discipline comme dans une cage... et fermait toutes les ouvertures de la cage qui donneraient à l'esprit le plus d'envie d'en sortir », aurait vu le signe des damnés au front de l'éducateur assez téméraire pour abandonner la réserve traditionnelle. De Fénelon à Madame de Maintenon, des Jésuites à l'Oratoire, silence unanime. L'éducation chrétienne, que les familles donnaient alors à leurs enfants, suffisait, croyait-on, à protéger leur innocence, et à leur inspirer l'horreur des plaisirs déshonnêtes, sans qu'il fût opportun de leur dévoiler spontanément des secrets qui ne convenaient point à leur âge.

Rousseau, le premier, aborda ce thème. Après avoir recommandé de ne point « exciter la curiosité de l'enfant », il déclarait meilleur de la « satisfaire. Si vous n'êtes pas sûr, disait-il, de lui faire ignorer jusqu'à seize ans la différence des sexes, ayez soin qu'il l'apprenne avant dix [1] ».

1. *Emile*, liv. IV.

Posé le problème, il devait soulever la discussion et engendrer des polémiques, car il attire et concentre de soi l'attention. Brunetière écrivait judicieusement que « ce ne sont pas les questions sociales qui sont des questions morales, mais bien les questions morales qui sont des questions sociales ». Or, la préservation de l'enfance revêt, de ce chef, une importance singulière. L'enfant n'est pas seulement, en effet, la grâce qui anime et embellit le foyer : en lui se fondent les espérances de la race et du pays. Veiller sur sa vertu et choisir les conditions les plus favorables à sa croissance et à son épanouissement, c'est donc travailler utilement à maintenir la vigueur du sang généreux reçu des ancêtres, ou à revivifier une nature appauvrie par l'usure des générations. Noble tâche, digne de provoquer l'émulation des parents et des maîtres, mais combien difficile!

Sans doute, les premières années de l'enfant offrent à qui l'instruit et le forme une matière souple et docile. Les yeux séduits par le spectacle incessant des nouveautés qui se déroulent devant lui, tout adonné au jeu, pris d'une gaieté insouciante qui n'a ni le temps ni le dessein de réfléchir, il ouvre son âme aux impressions les plus diverses. Et, — tant la grâce puissante du baptême le guide et le protège! — il frôle les défaillances de son entourage et traverse les turpitudes de la vie, sans que le mal ternisse sa naïveté, ou qu'il en soupçonne même l'approche.

Mais le pauvre petit porte inconsciemment le poids de toutes les tares que, le long des siècles, les générations successives ont ajoutées au fardeau du péché originel. Peu à peu ou brusquement, cette fraîcheur veloutée, qui enchantait les parents et les maîtres, se fane ; la candeur s'évapore ; puis, la moisson d'espérances qu'on voyait poindre, et dont on escomptait la gerbe glorieuse, est ruinée par un ennemi sournois, qui étend ses ravages et se révèle plus despotique, à mesure que les défaites de l'âme se multiplient, et que l'âge lui apporte sa redoutable complicité. Des sautes d'humeur, une curiosité hagarde, de la paresse aggravée par de la rêverie, un penchant à la révolte et à l'égoïsme décèlent aux parents et aux éducateurs l'existence de la crise.

Comment en amortir le choc et en atténuer les désastres? Cette exploration inquiète et maladive, doit-on lui permettre de s'exercer seule, et de fureter sans contrôle? Le vagabondage n'expose-t-il pas l'enfant au hasard des pires rencontres et aux révélations de camarades corrompus? Pour empêcher le mal, la sagesse ne conseille-t-elle pas de prévenir cet enseignement fortuit, et d'initier aux mystères des sens l'adolescence encore ingénue ?

Des éducateurs de renom, émus par le danger du silence, n'hésitent point à presser les familles de le rompre. Fi de l'ancienne discrétion ! « Le temps de la bégueulerie est passé », déclarait Gambetta. Il sied de

renseigner les enfants, dès le jeune âge, sur les fonctions physiologiques que leur annonce confusément la puberté, et de leur dévoiler les conséquences funestes du vice. Et protestants, israélites, universitaires de France et d'Allemagne, d'Amérique et d'Angleterre, des prêtres réputés pour leur science pédagogique, de prôner à l'envi cette méthode. Davantage : sous les auspices du sénateur Bérenger et du professeur Fournier, la *Société française de prophylaxie sanitaire et morale*, qui compte nombre de médecins, professeurs, pasteurs et rabbins, préconise un enseignement collectif sur ce sujet, et l'idée, soumise au Conseil supérieur de l'Instruction publique, y a recueilli l'adhésion de M. Liard, vice-recteur de l'Université de Paris : « Non seulement on doit, mais il faut donner cette éducation aux jeunes gens, et je prends l'engagement de faire tous mes efforts pour que tous les élèves des établissements de l'Etat reçoivent cet enseignement, sous réserve de l'approbation des parents. »

En présence de ces autorités et de cette sorte d'ultimatum, on conçoit que les familles s'effarouchent et oscillent, qu'elles répugnent aux confidences, par suite de l'usage, de leur délicatesse naturelle et d'une légitime appréhension, et qu'elles s'avancent avec timidité dans la voie nouvelle qu'on leur indique d'aventure comme la plus directe et la mieux abritée. On s'explique surtout leur empressement vers les conférences ou les livres qui prétendent les conseiller utilement.

Or, beaucoup de ces ouvrages ou de ces discours se bornent à développer éloquemment des principes généraux, esquissent des solutions vagues, et, s'ils affirment avec vigueur qu'il faut agir, déçoivent le lecteur en le laissant indécis sur le mode d'action préférable.

Les oracles, au contraire, se targuent-ils de préciser, leur hardiesse souvent devient extrême et alarmante. Ils tranchent dans le vif, détaillent par le menu, éclairent, illuminent : le réalisme de leur langage accroît encore la gravité de leurs révélations. Malheur aux parents pusillanimes, qui refusent de donner à leurs garçonnets et fillettes des livres capables de débrider brusquement la concupiscence chez des natures vives ou molles ! Les auteurs en vogue, les directeurs de conscience laïcs relancent les récalcitrants, et dans l'ardeur de leur prosélytisme, les gros mots arrivent à leur plume, qui, d'ordinaire, édulcore : « Votre belle-sœur, ma chère Françoise, s'affolerait à l'idée de laisser traîner ces livres sous le regard de ses enfants... C'est pourtant ces livres qui ont raison, parce qu'ils sont la ligne droite, la sincérité, le courage, tandis que l'autre système n'est qu'hypocrisie et lâcheté [1]. »

A l'encontre de ces audaces, voici un petit volume de M. l'abbé Chauvin, qui analyse avec loyauté, clair-

1. Marcel Prévost, *La Nouvelle couvée*.

voyance et pondération, cette question si embarrassante et si sérieuse de l'initiation ou du silence.

***

Les protagonistes d'un avertissement précoce appuient leur théorie sur des arguments que l'auteur met franchement en relief, et qui ne laissent pas d'en imposer.

Diverses circonstances, disent-ils, amènent l'enfant à s'interroger sur le pourquoi et le comment de ce qu'il observe. Une naissance, une gravure, une conversation invitent son imagination au travail, et quand arrive la puberté, si les parents ne l'éclairent pas d'eux-mêmes « par une instruction grave, scientifique, appropriée à l'âge », ils l' « abandonnent au désarroi moral, perdent sa confiance, peut-être pour toujours », et l'exposent à « un déchet notable de la vie religieuse ». Maintenu, en effet, dans l'ignorance par sa famille, il ne s'interdira point d'enquêter au dehors. « Le jeune garçon, écrit le Rév. E. Lyttleton, remplit de son mieux, en puisant à toutes les sources, même les plus impures, le vide que ses parents ont laissé, mais au prix d'une destruction plus ou moins complète de son innocence et de sa foi en eux[1]. »

Pères et mères, vous avez peur d'instruire vos enfants avec la mesure que vous inspirent l'expérience

1. *L'Education de l'enfant*, p. 21.

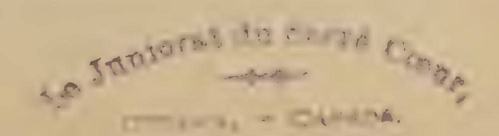
et l'affection? Quelle imprudence! Ce que votre sens chrétien et votre tact eussent délicatement insinué sera enfoncé violemment, au cours de conversations, capables, suivant le mot de Musset, de « faire frémir les bosquets immobiles de Versailles ». Du reste, alors même que votre fils dût garder longtemps sa simplicité, votre documentation tient encore l'avantage ; car Edward Montier et Mme d'Adhémar proclament que la vertu fondée sur la connaissance scientifique vaut mieux que l'innocence fondée sur l'ignorance, et Mgr Sueur, archevêque d'Avignon, confirme que « jamais l'ignorance n'a pu être la vraie gardienne de l'innocence ».

Peut-être le scrupule religieux vous arrête-t-il? Mais « l'Église, dit le P. Castillon, aurait-elle l'illusion de croire que, jusqu'à la veille du mariage, la partie de son catéchisme, qui traite de la luxure, sera récitée, sans être plus comprise que des maximes en langue chinoise? » Enfin, voulez-vous des faits qui corroborent le conseil? « J'ai connu, atteste M. l'abbé Fonssagrives, aumônier du Cercle catholique du Luxembourg, des foules de jeunes gens ruinés physiquement et moralement, parce que leurs parents ne les avaient ni avertis, ni instruits, et je n'en ai pas connu un seul qui l'ait été parce que ses parents l'avaient instruit trop jeune[1]. »

1. *L'Education de la pureté*, p. 70.

Voilà qui est tranchant et d'apparence décisive. Mais « les pièces de charpente » de ce système « sont-elles aussi résistantes qu'on le pourrait croire au premier coup d'œil » ? En les sondant par d'habiles heurts, nous découvrirons leur fragilité.

Edicter la loi de l'initiation, n'est-ce pas méconnaître ce principe premier de la pédagogie qu'il ne saurait y avoir de catholicon apte à toute nature ? L'adolescent, contraint aux fréquentations de l'atelier, le lycéen, qu'enveloppe une atmosphère irréligieuse et semi-libertine, demandent un autre traitement que l'enfant élevé dans une famille honnête et qui fréquente un collège où la piété soutient et alimente sa vertu. Même à Paris, malgré « tant de spectacles dissolvants, propres à troubler l'imagination,... des adolescents échappent à l'agitation des passions naissantes ». Les camarades s'entendent tacitement : « Un tel ! il était si candide, que, durant nos études, nous nous serions fait scrupule de tenir une conversation déplacée devant lui. » Ce qui est vrai d'un Parisien l'est davantage d'un provincial, protégé par une surveillance plus exacte et des occasions moins nombreuses, et qui rencontre dans nos établissements libres un milieu propice à la conservation de son innocence. Beaucoup de jeunes gens, chrétiennement formés par leurs mères et entourés de condisciples qui leur ressemblent, ont un pressentiment, plus qu'une notion précise, des fonctions sexuelles. Or,



quels parents, quels éducateurs, même sous la menace d'être traités d' « hypocrites » et de « lâches » par M. Marcel Prévost, auront le courage d'arracher prématurément ces jeunes âmes à leur candeur?

Quant à croire que le silence du père et de la mère sur ces questions troublantes irrite l'adolescent, et détermine le courant d'opposition et de caprice qui affaiblit ou éteint chez lui la confiance et la tendresse, M. l'abbé Chauvin le juge une « méprise ». D'autres causes de désaccord, plus fréquentes et plus graves, divisent parfois les parents et leurs fils, durant la puberté.

Les aphorismes sur l'ignorance du mal, malgré leur simulacre de vérité, perdent aussi de leur force à l'examen. Que les partisans d'une initiation précoce méditent donc les pages exquises où Joubert analyse, avec sa pénétration habituelle, le sentiment de la pudeur. Il glorifie cette naïveté intacte, que l'on souhaiterait paradoxalement de détruire en toute hâte, pour l'empêcher de l'être un jour, comme Agnelet tuait ses moutons bien portants, par crainte qu'ils ne mourussent de la clavelée; il la venge d'un injuste dédain, et prouve qu'au lieu d'un danger elle est pour la vertu un abri.

C'était un jeu de prendre l'offensive, et d'attaquer au bon endroit l'argumentation des contradicteurs, en signalant, au contraire, les périls d'une révélation prématurée. Car, ou l'on donnera aux enfants des

explications précises, ou l'on se bornera aux indications sommaires. Or, nonobstant le crédit de certains éducateurs qui ne reculent pas devant l'initiation complète, celle-ci choquera toujours une âme délicate. Si des jeunes gens s'égarèrent parce qu'ils méconnurent de bonne heure certains problèmes physiologiques, combien d'autres, et en foule, se sont perdus pour les avoir élucidés trop tôt!

« Vous ne parviendrez jamais à faire des sages, proclamait Rousseau, si vous ne faites d'abord des polissons. » Prenons garde qu'en voulant instruire pour préserver, nous ne soyons, à notre insu et contre nos prévisions, conduits à n'avoir enseigné que pour pervertir. Un avertissement, même « scientifique », garantira-t-il les adolescents de la rêverie, et, leur curiosité une fois éveillée, ne poursuivront-ils pas ailleurs les recherches, afin de contrôler l'exactitude et la valeur de la révélation? Lorsque tant d'hommes et de jeunes gens, fort prévenus, font litière de leur honneur, de leur fortune et de leur vie, pour un plaisir passager, comment admettre que signaler à l'enfant « le danger des perversités morales qu'il ne soupçonne peut-être pas, le mettra tout à coup à l'abri des curiosités malsaines, des entretiens corrupteurs, des expériences prématurées et meurtrières »?

*
* *

Pourtant, on s'accorde à reconnaître aux parents l'obligation d'instruire leurs enfants des vérités morales, et c'est précisément le moyen de la remplir sans danger que cherchent de concert, par des routes diverses, des hommes d'égale bonne volonté.

M. Chauvin essaie de concilier les écoles extrêmes. Il déclare aventureux d'initier indistinctement et tôt; mais il avoue que, dans certains cas, le péril ne serait pas moindre à se taire. Tout se ramène donc, pour parler en termes juridiques, à une question d'espèces. Au lieu de généraliser, et de soumettre la multitude des adolescents à une discipline uniforme, le tempérament et l'*ambiance* de chacun d'eux détermineront les procédés convenables.

Trois circonstances, en particulier, sollicitent l'attention des parents et des maîtres sur l'opportunité d'un avertissement ou du silence : l'arrivée soudaine d'un frère ou d'une sœur, pour des petits de six à huit ans, l'approche de la puberté, et les débuts dans le monde du jeune homme libéré de toute tutelle professorale ou familiale. Cette dernière conjoncture groupe plus aisément les théoriciens adverses sur un terrain commun.

« Quand paraît tout à coup, dans son berceau, un

petit être qui ne sait encore que vagir, téter et dormir, Mimi et Toto, six ans et sept ans, se demandent entre eux : « D'où vient-il? » Et bientôt ils posent la question à papa et à maman. Que doivent répondre ceux-ci[1]? » Le sujet est clair et dressé sans subterfuge. On sait comment, d'ordinaire, les parents embarrassés détournent la question, ou y répondent de fantaisie. Or, manifester de l'ennui est un tort, qui augmente, si l'on laisse deviner l'échappatoire. Pour que, selon le beau mot du P. Gratry, le père et la mère restent aux yeux de leurs enfants « des anges impeccables », ils ne doivent pas recourir à quelque fable dont « Mimi et Toto rient en tête à tête ». Avec beaucoup de sens, M. Chauvin conseille de « transposer aussitôt l'enfant dans la région supérieure de l'idée religieuse, et de l'élever à la loi générale et providentielle qui préside à tous les êtres ».

Cette explication sommaire deviendra probablement insuffisante vers la onzième année. Deux hypothèses se présentent alors. Ou l'enfant, léger, superficiel, plus intéressé par le jeu que par le mystère de nos origines, ne s'attardera point aux réflexions; ou, méditatif, replié sur soi-même, taciturne, il demeurera aux aguets et poursuivra la piste. À l'égard du premier, le silence s'impose; avec le second, mieux vaut prendre l'initiative d'ouvertures, sous peine

1. A. Chauvin, *De la Préservation morale de l'enfant*, p. 69.

d'abandonner à des camarades le complément d'informations. La prudence guidera évidemment la main qui soulèvera le voile : si jamais promptitude fut déplacée, et improvisation, dangereuse, n'est-ce pas dans cette leçon? Afin d'aider la mère chrétienne à découvrir la note à la fois simple, discrète, et morale éminemment, que la sagesse requiert, M. Chauvin cite des formules très heureuses.

L'époque de la puberté, loin d'être le moment opportun, ou même nécessaire, d'expliquer certains phénomènes, exige plutôt un redoublement de vigilance pour écarter de l'adolescent les moindres prétextes de s'instruire. « Retarder un jeune homme jusqu'à vingt ans, dit J. de Maistre, c'est le sauver. » L'effort des parents et des maîtres consistera donc, non à précipiter une initiation qui se dessine — leur silence sur ces graves matières est déjà une leçon — mais à fortifier le sentiment de la pudeur et à développer la vie religieuse. La fréquentation des sacrements et la dévotion à la Sainte Vierge ne sont-elles pas une protection plus efficace que le palliatif incertain d'un enseignement scientifique?

Si, malgré ces discours, l'enfant reste soucieux, qu'on le prévienne des périls où entraînent une imagination dissipée, des camarades suspects, des conversations légères et les mauvais exemples, surtout que l'on informe discrètement son confesseur de ses premiers troubles.

Cette conduite suppose une éducation chrétienne et un milieu honnête. Les jeunes gens qui n'ont qu'un vernis de religion, et que leur entourage expose à une divulgation brutale et aux suggestions du vice, pourront plus utilement être mis en garde. Mais entendons-nous. Ici même, des notions « scientifiques et complètes » obtiendraient un effet contraire. L'avertissement sera prudent, progressif, adapté au caractère et aux circonstances. Encore, sera-ce moins aux familles qu'aux confesseurs de s'aventurer sur ce terrain. Joubert le promulgue judicieusement : « Il ne faut ni que les pères, ni que les maîtres paraissent se mêler de l'animalité des jeunes gens. Renvoyez cette sale et importante matière au confesseur, qui peut seul la traiter sans souillure pour l'élève et pour lui, parce que Dieu intervient et se place entre eux. »

Telle est, à grandes lignes, la solution raisonnable que préconise l'auteur. Nulle forfanterie dans sa doctrine, nul pédantisme en son allure. Après avoir étudié le système de ses adversaires, et rendu un hommage courtois à leurs vues, il n'en discute qu'avec plus de force leur argumentation, pour la dépouiller de ses dehors péremptoires et révéler sa faiblesse. On sent percer, à travers les pages du livre, cette mesure coutumière à l'esprit normand, qui n'affirme et ne nie point à l'étourdie, qui se prononce sans hâte et sait que souvent, dans la vie, la meilleure réponse est encore : « Ça dépend. »

Or, à quelle question, ce mot « précautionneux » conviendrait-il de préférence? Que d'aperçus variés, que de remarques connexes, que d'influences contraires! et comment user délibérément de termes catégoriques? Avertir ou se taire? Oh! oui, « ça dépend » du sujet, du milieu, des circonstances. Devant ce monde inégal, nuancé, composite, de l'adolescence, pour un avertissement si délicat, une distinction s'impose, que M. l'abbé Chauvin a sagement établie. « Votre opuscule, lui écrit Mgr Baudrillart, me paraît la justesse même; c'est l'expression du bon sens, de l'expérience, de la délicatesse chrétienne, de la tradition la plus sage et la mieux fondée. » L'éloge est de marque : il accrédite et honore l'ouvrage qui l'a mérité.

XVIII

Un Rousseau en jupe[1]

Que la mode soit capricieuse, extravagante, en voici une nouvelle preuve. Dans un certain monde, Mme Ellen Key tient l'affiche. Sa qualité de Scandinave, ses théories audacieuses, son style imagé la nimbent, s'il est permis de recourir à cette expression liturgique pour une femme qui méprise tant les saints! Ses thuriféraires la saluent comme un Tolstoï en falbalas, et récemment on prononçait son nom à propos du prix Nobel.

Son nouveau livre, le *Siècle de l'enfant*, n'apaisera point ce bruit. Adulé par ceux qui le féliciteront de secouer les traditions séculaires et de mener l'assaut contre les dogmes et la morale catholiques, il éveillera le blâme des autres et leur juste indignation.

L'auteur dédie son ouvrage « à tous les parents qui

1. A propos du livre de Mme Ellen Key, *Le Siècle de l'enfant*.

ont l'espoir de former au siècle nouveau l'homme nouveau ». C'est sur ce mode emphatique qu'elle écrit généralement : le trépied attire cette pythonisse des temps régénérés. Du reste, le personnage, aussi considérable qu'inconnu, qui s'est chargé de la préface, a pris le diapason. Le précédent volume d'Ellen Key, *De l'amour et du mariage*, avait eu pour introducteur M. G. Monod. Les « solutions » du *Siècle de l'enfant* ne sont pas moins « hardies », mais c'est un autre qui fouette la crème, et qui proclame l'auteur « une émule de Rousseau », dont les efforts « tendent vers la création du surhomme et l'apothéose des individualités ».

Quid dignum tanto feret hic promissor hiatu ?

Louons d'abord les bons passages : la sévérité de notre verdict contre les mauvais n'en sera que plus impartiale. L'auteur critique justement le travail manufacturier des femmes, qui a une répercussion néfaste sur la natalité et la complexion même des enfants. Cette mainmise de l'atelier ou de l'usine « rend la femme inapte à diriger un intérieur, à remplir ses devoirs maternels. Dans le bruit, dans la chaleur et l'affairement des fabriques, les nerfs se consument et, avec eux, les sentiments les plus délicats. La femme ne perd pas seulement l'habileté des mains, mais encore l'ingéniosité du cœur, nécessaire à la vie de famille ». Quand l'homme, courbé durant

des heures sur sa rude besogne, peut enfin se délivrer de son fardeau, pour revenir au foyer, il y cherche, mieux qu'un abri, le délassement de l'intimité familiale. Or, au lieu d'une attente joyeuse et de sourires épanouis, il retrouve, dans un logis en désordre, une femme lasse, qui ajoute avec ennui aux labeurs de la journée la surcharge des soins domestiques, et qui n'a pas « cet équilibre de l'âme », dont le père et les enfants réclament le secours.

M[me] Key connaît bien les petits, ces pauvres petits « à qui l'on verse une once de morale dans chaque gobelet de joie ». Sa clairvoyance analyse et pénètre leurs sentiments. Alors que l'enfant, dit-elle, se précipite à la conquête du monde, « il ne rencontre que des obstacles, des remontrances, des interventions. Il doit toujours laisser là quelque chose, ou bien trouver autre chose, ou faire autre chose, ou vouloir autre chose que ce qu'il trouve, ou ce qu'il fait, ou ce qu'il veut. On le traîne sans cesse dans une autre direction que celle où son goût le dirige. Et tout cela très souvent par pure tendresse, par sollicitude, par zèle de redresser, de conseiller, d'aider, de façonner et de polir le petit matériel humain, d'en faire un exemplaire parfait dans la série des enfants modèles ! »

Ceci est un mal presque nécessaire. Mais dans l'éducation des adolescents que de réformes à opérer ! Loin d'encourager l'initiative, tout conspire à l'annihiler. Jadis, on laissait davantage les enfants se débrouiller

seuls ; aujourd'hui, on les aide « pour les avancer » ; en réalité c'est un retard pour la vie. « Les mères apprennent les leçons avec leurs enfants, rangent les choses après eux, ramassent ce qu'ils laissent tomber, finissent le travail qu'ils ont laissé inachevé, et, par ce moyen et d'autres semblables, par leur tendre sollicitude et leur activité, endorment et affaiblissent chez l'enfant le goût du travail, la persévérance, le don d'invention et l'imagination ». Le moindre inconvénient de ce système est de prédisposer à l'égoïsme ; il émousse, de plus, la personnalité.

Que dire du réseau de précautions dont on protège les enfants ! Choisir les costumes suivant le nombre de degrés, surveiller les aliments, préserver la progéniture d'une goutte d'eau non bouillie, est-ce préparer l'avenir d'hommes courageux, et les prémunir contre les déceptions et les avanies ?

Les mœurs actuelles contrarient la vie familiale. Tandis que les classes et les sports écartent les enfants du foyer, les parents sont attirés au dehors par les exigences sociales. Combien de mères auraient l'abnégation d'imiter cette dame de Stockholm « qui, surchargée d'obligations officielles, décida de refuser toute invitation, sauf une fois par semaine, afin de pouvoir passer ses soirées, tranquille avec ses enfants » ?

Pourtant, par le charme de leur intérieur, par l'étude de l' « avenir qui sommeille en leurs bras »

et de « l'histoire qui joue à leurs pieds », les parents transformeraient l'âme de leurs fils et y affermiraient le sentiment de la responsabilité. Plutôt que de donner, en courant, des ordres qui peuvent sembler bizarres et despotiques, ou de les transmettre, avant de partir pour une réunion mondaine, par quelque serviteur qui les exécutera ponctuellement et avec une apparence de tyrannie, ils auront tout loisir d'en faire comprendre la sagesse.

⁂

Il y a donc, dans *Le Siècle de l'enfant*, des qualités d'observation, de l'agrément et du trait. Mais il nous reste à formuler des réserves et des censures. Mme Key s'en fâchera ; elle n'est pas tendre à qui lui résiste. Non contente d'appeler le système scolaire actuel « un inextricable fourré de sottises, de préjugés et d'erreurs, qui, par l'exagération de la diversité, ouvre le champ à la nervosité caractérisant notre époque, et par la paresse d'esprit qui y domine, est cause de la nullité qui règne de nos jours » ; non contente de voir dans les punitions corporelles « une manifestation des instincts du tigre, encore vivants dans l'homme », elle vous malmène les mathématiques et la grammaire, et distribue pêle-mêle aux « avocats, journalistes, hommes politiques et poètes » un avertissement qui ressemble fort à une râclée. Quitte à passer « pour avoir la même puissance de raisonnement qu'un ichtyosaure

de la période jurassique », nous exprimerons quand même, sans réticence, notre opinion sur ce mauvais livre.

Il est d'abord mal composé. L'unité lui manque autant que la clarté. L'auteur appuie, délaie, et, au détour d'un paragraphe, ramène des idées exposées en des chapitres précédents.

La méthode de critique n'est pas heureuse. M[me] Key sape mieux qu'elle n'édifie, et quand elle veut établir sa thèse, elle choisit, contre ses adversaires, des exemples enfantins qui rendent son triomphe facile, mais illusoire. Trop souvent elle plane dans les « nébuleuses », ou s'effondre parfois dans le pathos. En dépit de son « chemin illuminé », nous n'apercevons pas clairement que « nous sommes toujours encore dans un devenir physique et psychique ». Et le « nouvel éducateur », à qui elle fixe pour programme « d'établir l'équilibre exact entre la définition de la vie par Spencer : adaptation aux circonstances extérieures, et celle de Nietzsche : la volonté de puissance », réfléchira longtemps, sans doute, pour trouver l'harmonieuse combinaison.

L'auteur cultive, en outre, les phrases à panache, sans prévoir qu'elles sont puériles[1], elle placarde

1. « Tous ceux qui, l'âme pleine de souvenirs douloureux ou d'espérances frémissantes, regardaient s'avancer le tournant du siècle, et qui, aux douze coups de minuit, lancèrent sur le monde des espoirs innombrables et incertains, etc...

des titres à sensation[1], manie fastueusement les mots sonores[2], recherche les métaphores tarabiscotées[3] et, à force de multiplier les images, elle en commet de saugrenues. « Il faudrait, écrit-elle, que survienne un raz-de-marée et que le *vaisseau de la pédagogie* conserve seulement Montaigne, Rousseau, Spencer et la nouvelle littérature traitant de la pédagogie de l'enfant. Alors, *quand le vaisseau arriverait sur la terre ferme*, les hommes ne construiraient plus des écoles. »

Ceci n'est, d'ailleurs, que broutilles. Voici qui devient plus grave. Mme Key a le courage de ses opinions. Mais vers quels abîmes n'entraîne-t-elle pas l'humanité? Malheur à la société chrétienne qui « est allée si loin dans la douceur qu'elle prolonge l'existence de l'enfant physiquement et psychiquement incurable, et déformé au prix d'un tourment de tous les instants pour l'enfant lui-même et pour son entourage »! Vienne le jour où « la compassion donnera la mort,... où le médecin, sous certaines conditions de contrôle et de responsabilité, éteindra sans douleur de semblables souffrances »!

Après ces impudentes théories, nul ne s'étonnera que Mme Key proclame la légitimité du divorce et

1. « Meurtres d'Âmes dans les écoles. »

2. « L'humanité s'éveillera à la conscience du caractère sacré des générations. »

3. « Le surhomme sera illuminé des feux d'une aurore encore éloignée. »

décrète que dans sa société restaurée « celui qui, par la faute de ses parents, sera affligé d'une maladie corporelle ou mentale, sera regardé comme bâtard, ses parents eussent-ils été unis par le pape lui-même dans l'église Saint-Pierre ».

Passons sur les chimères pédagogiques, sur la prétendue inutilité de la grammaire pour les enfants, ou l'avantage d'apprendre pendant l'hiver les mathématiques, « qui conviennent à l'air froid et pur de cette saison ». Qu'importent ces turlupinades, en comparaison des sophismes qui s'amoncellent dans le volume !

Avec un tranquille aplomb, Mme Key pose ce principe : « Laisser la nature elle-même agir tranquillement et lentement, et veiller seulement à ce que les conditions environnantes soutiennent le travail de la nature, voilà l'éducation. » Pour un rénovateur, c'est assez gothique. Il y a beau siècle que Mathurin Régnier se laissait conduire par « la bonne loi naturelle ». Au moins, ne paradait-il pas parmi les conducteurs de peuples !

Mais Mme Key s'obstine. Octroyer aux enfants le libre choix des lectures, « c'est la condition fondamentale d'un développement sain ». Parents, affranchissez-vous de la surveillance : « Ce qui viendrait trop tôt sera vite mis de côté par l'enfant lui-même, qui n'y trouvera pas d'intérêt. » Vous vous récriez ? Rassurez-vous : « Pour ce qui est des dangers, ils

sont, pour l'enfant, dans la grande littérature, égaux à zéro. » D'ailleurs, quelle pruderie n'est pas la vôtre ! « Les enfants ne peuvent plus maintenant demeurer dans l'ignorance de certaines choses, même si les parents étaient assez peu raisonnables pour le souhaiter ». La « véritable école » est celle de Cempuis, « où les enfants de l'un et de l'autre sexe, les enfants de toutes les classes sociales apprendraient la confiance réciproque, la considération réciproque, la réciproque compréhension que faciliterait plus tard leur travail en commun dans la famille et dans l'Etat » !

Le monde va très mal. C'est la faute de l'hygiène, déclare le Dr Toulouse ; Mme Key en rend les mères responsables. Que font-elles donc ? Absorbées dans « leur routine millénaire », elles se bornent à moucher, caresser et frapper leurs enfants. « La femme, telle que nous la trouvons aujourd'hui, n'est pas apte à être mère ! » Quelle impiété ! Qui donc a élevé l'auteur ? Et comment peut-on ignorer, ou calomnier à ce point les délicatesses d'une mère ?

Faut-il s'étonner maintenant que Mme Key méconnaisse la religion chrétienne et l'attaque passionnément ? Elle pouvait, du moins, se dispenser d'allégations et de moyens que la courtoisie nous empêche de qualifier.

Les sublimes beautés du christianisme la dépassent. Elle les défigure et les avilit, de même qu'elle

transforme l'*Angelus* de Millet en « l'homme à la pioche », et ne voit dans l'attitude religieuse des deux laboureurs que « le regard de la bête de somme pleine de patience ». Dès le début du livre, ses sentiments irréligieux éclatent. A l'en croire, le progrès ne commencera pas « avant que l'humanité ait abandonné la conception chrétienne de la vie ». Les attaques se succèdent, tantôt voilées, tantôt découvertes et violentes, pour retentir en paroles âpres ou dévergondées dans le chapitre *L'Enseignement religieux*. Mme Key ose y soutenir que cet enseignement religieux est, à l'époque actuelle, « le facteur le plus démoralisateur de l'éducation » !

Nous ne nous abaisserons pas à relever la série des raisonnements décousus et des insolents blasphèmes, extraits, semble-t-il, de folliculaires libertins. Il y a, dans le *Siècle de l'enfant,* des propos de corps de garde, que l'on est stupéfait de voir reproduits par une femme qui se targue d'enseigner la bonne éducation.

Et quelle logique dans le raisonnement! Parce qu'un enfant se brûle en l'absence de sa mère, ou qu'un autre tombe par la fenêtre, Mme Key en conclut que les anges gardiens n'existent pas. Avec des preuves de ce genre, Sganarelle prouvait péremptoirement à Géronte que sa fille était muette.

« Emule de Rousseau », « héritière de Tolstoï », « grande Scandinave », où êtes-vous descendue!

XIX

La jeunesse d'avant-guerre[1]

Les directeurs ordinaires de conscience ne suffiraient-ils plus à leur tâche? En dépit de ses apparences légères, voici le monde affamé de monitions et de conseils. Les mentors lui viennent de toutes parts, et les moins qualifiés ne sont ni les moins prompts, ni les moins recherchés, écoutés et suivis. C'est une stupeur, — et l'on pense volontiers d'abord à une gageure — que tels écrivains, connus dans la ville par leurs romans déshabillés, se découvrent soudain grâce d'état et mission de moraliste. Mais cet étonnement le cède à la surprise, plus grande encore, de voir tant de personnes, même d'étiquette religieuse, assiéger leur confessionnal laïque, et accepter leurs décisions avec une docilité, où il entre sans doute plus de snobisme que de vertu.

1. A propos de *Mon Filleul*, de M. Henri Lavedan, de l'Académie française, 1913.

Du palais Mazarin sortirent récemment plusieurs de ces conseillers. M. Marcel Prévost s'est adjugé les jeunes filles et les jeunes femmes; M. Henri Lavedan, les jeunes hommes. Rapprochement fortuit peut-être, qui ne laisse pas cependant de s'imposer à l'esprit. Sur le terrain de la casuistique mondaine les rôles sont, de la sorte, partagés : cela permet aux deux oracles de vaticiner sans se contredire. Certes, nous ne les réunissons pas pour les confondre. Nous savons trop la distance qui les sépare. Aussi les étudierons-nous successivement. Aujourd'hui, écoutons M. Lavedan instruire, morigéner, et s'efforcer vraiment, à sa manière, de convaincre et convertir son *Filleul*.

***

Au lieu d'écrire à *Françoise*, il dialogue avec son filleul, en parrain spirituel, jovial et indulgent. L'introduction est charmante de dextérité, de bonne grâce, et comme d'humilité souriante. M. Lavedan s'excuse, pour maintes raisons à peine effleurées, d'avoir à moraliser. Que de gentillesse, de bonhomie, et d'habileté !

Mme Dumoncey, inquiète, à la réflexion, de laisser imprudemment Monsieur son fils unique jouir d'un an de liberté à Paris, sous prétexte d'étudier sa vocation exacte, parce qu'il s'en découvrait plusieurs, a prié le parrain d'icelui, « en termes irrésistibles et

simples », de lui servir de « tuteur large, vigilant », et discret. Précaution utile, car M. Dumoncey, architecte à Orléans, est mort, et son fils, âgé néanmoins de sept ans au moment de son trépas, n'en a gardé que cette impression superficielle, peu capable de le maintenir sur les sommets : « un petit, très gai ». Alarmée de sa responsabilité et de sa solitude, la mère se retourne donc vers le parrain.

Voilà bien la mésaventure de ne pas creuser, à vingt-quatre ans, les étymologies latines! A quarante-six ans, les circonstances vous contraignent de reconnaître que « parrain, *patrinus* en bas latin, vient de *pater*, que M. Lavedan est le père spirituel de Louis Dumoncey, et qu'il a envers lui des obligations et des devoirs »! En assumant le parrainage, il s'engageait du coup à gratifier la marraine « d'un bouquet, de dix-huit boîtes de dragées, plus douze paires de gants blancs », et « l'officiant, d'une boîte desdites dragées avec une pièce d'or dedans, sous le papier à dentelles »; mais parrain et filleul « étaient à mille lieues de soupçonner ce qui les guettait tous les deux, vingt-deux ans plus tard ». Il faut aujourd'hui accepter le bât, quoique Mme Dumoncey eût trouvé facilement, « dans son entourage de gens vertueux, un plus digne de la terrible et honorable corvée qu'elle impose ».

Ce mot sévère est juste. Passe, en effet, d'offrir régulièrement chaque année, « les étrennes les

plus inutiles ». Dispenser des conseils est une autre chanson, surtout quand ils s'adressent à un jeune blasé, qui, à l'annonce d'une causerie dominicale par mois, coupe le premier essai oratoire du parrain par cette impertinence gamine : « Une messe civile! Un Berlitz de morale en douze leçons! » Heureusement, le parrain promet de faire de la morale « aimable, cordiale, avenante, au point que le filleul la trouvera trop bénigne », et il donnera ses leçons édulcorées « n'importe où, dans la rue, au restaurant, au théâtre », car « l'immortalité de l'âme est un des sujets qui se traitent le plus couramment au sortir d'un bouis-bouis, ou après dîner, pendant le cigare » !

D'ailleurs, l'entretien n'affectera jamais la tournure d'un monologue majestueux et soporifique, mais d'une conversation familière et vivante. Les interlocuteurs soutiendront leurs idées, et ce sera comme le duel de deux générations, « celle d'hier au soir, qui fut magnifique, et celle de ce matin, qui surpasse tout ». Regrets et espoirs s'échangeront ainsi « de la main à la main, sans phrases ni sermons, et sans gêne ni fausse honte », parce qu'au regard de M. Lavedan, « deux hommes qui ne sont pas père et fils peuvent tout se dire, n'étant point séparés par la barrière du respect ».

C'est par ce détour attrayant, dans ce style de prime-saut et de verve, avec ce ton détaché et sympathique, que l'auteur va nous apprendre son opinion sur

des questions d'actualité, ou sur celles qui continuent, le long des siècles, à intéresser, diviser et passionner les hommes. Quelle erreur de ranger, à première vue, le livre parmi les succédanés des brochures de Gyp! On ne gouaille ici que pour corriger, et dans la mesure où la raillerie peut servir à l'intérêt de l'ouvrage, ou à l'intention moralisatrice de l'écrivain. Pas de digressions cocasses, ni d'intermèdes faubouriens, pas de personnage épisodique, ni de description superflue. La baronne d'Elsart n'apparaît pas seulement pour piquer l'attention et permettre au parrain d'aller à la messe, mais parce qu'elle dissertera plus pertinemment des femmes, étant elle-même, sans que l'auteur y insiste, le modèle qu'il entend proposer.

***

Il y a beaucoup à prendre et un peu à reprendre dans *Mon Filleul.* Ces causeries hebdomadaires fourmillent de remarques savoureuses, de pensées profondes, de traits mordants. M. Lavedan y parle tour à tour de l'enthousiasme et de l'amitié, des femmes et des jeunes filles, de la maison, de la lecture, des voyages, des deux générations, du monde. Il semble qu'il n'ait suivi aucun ordre et qu'il partage l'avis de La Fontaine :

Les chimères, le rien, tout est bon ; je soutiens
Qu'il faut de tout aux entretiens.

Mais ce n'est point pur caprice, s'il clôt son volume sur le patriotisme et la religion, et s'il traite ces sujets sérieux avec plus de respect et d'éloquence. Quel regret donc de percevoir, au travers des pages, des résonances indécises et parfois déplaisantes! Pourquoi ce livre ne se préserve-t-il pas d'observations risquées, et surtout pourquoi telles omissions l'empêchent-elles d'être au point?

Certaines réflexions, de portée générale, s'appliquent à tout âge et à tout pays; d'autres visent spécialement nos contemporains et les Français. Il y a longtemps que « l'humeur contrariante » d'Alceste houspillait le monde; moralistes et sermonnaires lui avaient auparavant frayé la voie par leurs récriminations. Quoique M. Lavedan se vante de n'être point atrabilaire, et appréhende de paraître « vindicatif », il dénonce aussi sans complaisance le monde comme « un redoutable foyer de malice, de dureté, de médisance et de perfidie ».

Son ressentiment tient à ce qu'il le juge seul coupable : « Interrogez séparément, dit-il, à la sortie d'une maison, trois personnes, et vous leur ferez tout de suite rétracter à chacune, l'une après l'autre, les horreurs et les calomnies qu'elles appuyaient et soulignaient en groupe. Voilà le monde. » Offre-t-il, du moins, à ses victimes la compensation d'un irrésistible attrait? Non, « il fatigue, il use et il ennuie ». Leur unique consolation est de penser que d'autres

partagent leur sort. Pitoyable recours! fol et mesquin, celui qui s'en contente! Surtout n'allez point chercher dans le monde l'amitié : on s'y rencontre, on ne s'y fréquente pas; mais, en échange, que d'ennemis on s'y fait, à moins « d'accoutumer sa nuque au oui éternel, politesse et révérence des conversations ».

Le procès du monde se poursuit dans cette note stridente et caustique, qui ne ménage ni n'atténue, et qui sonne comme la revanche des longues rancunes, enfin débridées, du « forçat » contre le « tyran ». Car les amusantes recettes, indiquées par M. Lavedan pour réussir, ne sont qu'une satire nouvelle, et, en les résumant dans cette formule : « Il faut beaucoup d'aplomb, d'arrogance, d'audace, deux grains de cynisme çà et là, et une force invincible d'humilité », l'auteur leur donne un tour lapidaire qui aggrave son réquisitoire.

Mais le monde ressemble à la langue — et à la presse, dit M. Lavedan : il est à la fois la meilleure et la pire des choses. Or, c'est un jeu, depuis Esope, de balancer agréablement cette antithèse. L'auteur s'y amuse avec une souplesse féline : la griffe affleure à peine sous le velours de la caresse.

Les avantages du monde sont d'ordre négatif. Sa vertu opère par contraste. Funeste de lui-même, il devient bienfaisant, grâce au ricochet. « Avaler des sottises nous accoutume à n'en point lâcher. Endurer

le bavardage nous conseille de nous taire... Le maniement des méchancetés est de nature à déchaîner dans nos âmes l'horreur, l'indignation et le dégoût, de telle sorte que les êtres mauvais nous auront rendu, malgré eux, le service de nous faire meilleurs. » Aventure périlleuse. Car, si au lieu de réagir, nous nous laissions seulement attirer et prendre ?

Tel, comme dit Merlin, cuide engeigner autrui
Qui souvent s'engeigne soi-même.

Les éloges que M. Lavedan décerne au monde ne peuvent, d'ailleurs, piper que les naïfs. Ne développe-t-il pas son plaidoyer avec la conviction chancelante d'un avocat résigné à perdre sa cause? « Le monde, dit-il, nous entretient dans une hypocrisie nécessaire. » Raison décisive de le fréquenter! Et le commentaire survient, de la plus tranquille et amère ironie. « L'hypocrisie est la clé de voûte de la tenue; elle favorise les relations et développe leur caractère agréable. On se sait un gré mutuel infini de s'ingénier à se montrer sous un jour avantageux qui n'est pas le sien, tellement chacun se rend compte qu'il n'y aurait pas de société praticable s'il fallait se connaître tout nu, et s'approcher tel que l'on est. C'est de la sorte, conclut l'auteur, que le monde nous patine et nous civilise! »

Il importe, toutefois, de songer aux grincheux ou aux récalcitrants qui n'admettent point plaisanterie, ou qui ne consentent à s'avouer vaincus qu'au prix de concessions, et par des arguments péremptoires. L'auteur les contente à souhait. Qu'on en juge. « Sans doute, il est évident qu'à considérer les choses en hauteur, le monde détourne la vie de son vrai sens, mais... c'est justement parce qu'il la dénature, la rapetisse et la met à notre taille, qu'il nous la rend agréable... Nous arrivons ainsi à nous figurer de bonne foi que l'existence est un thé prolongé,... et la patrie, un salon, où l'insigne faveur est de faire partie des quatre éternelles douzaines de « reconnus dans l'assistance ». Or, pour les trois quarts et demi des gens, n'est-ce pas là l'unique manière de dépenser comme il faut les années qui nous sont prêtées? »

* * *

On devait bien pressentir qu'après avoir ainsi harcelé le monde d'épigrammes, M. Lavedan n'en épargnerait pas les ridicules, surtout les plus récents. Il intitule un de ses chapitres *Les deux géné*, et ce mot n'est point, comme on pourrait l'attendre, un néologisme, méconnu encore de l'Académie, mais l'abréviation d'un vocable authentique, jugé dorénavant

trop long parce que, déclare le filleul, il oblige en le prononçant à « dormir dans le trajet. »

La coutume s'est, en effet, peu à peu introduite de « couper la queue d'un mot qui déborde et fait le malin. Çà l'allège et on file vite. » Tout est là. *Time is money*. Plus de loisir, plus de conversation! « Des mots, des mots, des mots! » disait Hamlet; de sa boutade on fait une devise. Finies les périodes; mort-nées les réflexions et les maximes; évanoui le temps où l'on admirait en connaisseur la délicatesse d'un propos et le dessin d'une métaphore. « Excellence, demandait M. de Talleyrand à son voisin de table, aurai-je l'honneur de vous offrir de ce bœuf? » Et par un *decrescendo* savamment protocolaire, il arrivait au dernier convive avec un monosyllabe protecteur : « Bœuf? » Aujourd'hui tout le monde loge sans cérémonie à la même enseigne, et ce ne sont pas même des princes qui vous traitent sur ce ton désinvolte.

Reconnaissons-le : l'abus sévit dans tous les camps. On dit, à la fois : l'A. C. J. F., qui est, nonobstant, une admirable institution, digne de tout encouragement et sympathie, les Q. M. qui le sont infiniment moins, et le G. C. F., que M. Lavedan nous présente comme l'association triomphale de demain, chargée de préparer le *Grand Chambard futur!*

Quand on se fait entendre on parle toujours bien,

scandait Martine. Soit; mais si l'on s'était borné encore à économiser simplement les mots par l'unique emploi de leurs initiales, on eût réservé à un avenir moins trépidant le soin de ressusciter les syllabes et de restaurer le bon goût. Hélas! tout est compromis, et nos successeurs, empêtrés dans nos barbarismes, en subiront la glu. Car cette brave et optimiste R. P. a engendré les « erpéistes », de même que les « cégétistes » sortent en foule des ateliers « sabotés » de sa hideuse voisine, la C. G. T. Que nous sommes loin de Horace et de ses directions étymologiques! Ses conseils désuets sur la « source grecque détournée légèrement » ont, depuis plusieurs lunes, rejoint les antiques monnaies de belle frappe qui n'ont plus cours.

Ces mœurs grotesques méritaient bien d'exciter la verve de M. Lavedan. Il les a lutinées plus que fouaillées, mais gaiement. Que l'enthousiasme devienne, sur les lèvres du filleul, « de l'enthouse », et que le cabinet de toilette dégringole rapidement du « cab de toil » au « C. D. T. », c'est bagatelle auprès d'autres prouesses. Car le parrain s'étant hasardé, en « Paganini du *temporis acti* », à citer Loti et Coppée, Louis Dumoncey, plus expert dans la chirurgie verbale que renseigné sur la littérature, vous sectionne les mots avec compétence. « Dites, au moins, des phrases de Cop et des vers de Lot. » Cette *géné* nous promet décidément pour après-demain de jolis

« aéfistes », c'est-à-dire, vous m'entendez bien? des membres de l'A. F., ou Académie française!

L'auteur n'a pas laissé, non plus, de critiquer une autre manie de notre époque, l'engouement désordonné pour les sports. Ne devine-t-on pas que nous commençons d'en être saturés? Nous les rencontrons à chaque étape, indifféremment à gauche et à droite, et non point discrets comme des accessoires, ou badins comme des amusements, mais importants, audacieux, accapareurs. Ici on les décore; là on les encense pour les sanctifier. Il en résulte qu'on leur consacre beaucoup de temps, souvent plus qu'il n'est utile, et parfois au préjudice de choses nécessaires.

M. Lavedan ne mène pas son enquête au delà des conséquences intellectuelles. Restons avec lui pour cette fois. L'ordre rationnel, qui donne à l'esprit préséance sur le corps, tend à se renverser. Relégué, tel qu'un parent pauvre, dans le demi-jour et l'abandon, l'esprit voit le corps, entouré de prévenances, s'épanouir parmi les adulations, celles de son propriétaire d'abord. Comparons les minuties croissantes des soins corporels et l'indifférence progressive touchant les choses de l'intelligence, du cœur et de l'âme, — lesquels sont ainsi outragés et volés. « Quand donc, s'écrie plaisamment le parrain, débarbouilles-tu ton cerveau? Combien d'heures passes-tu à masser et à frictionner ton moral, à gratter tes défauts, à parfumer tes pensées, à peigner tes qualités, à te

savonner de tes idées fausses? Avec toute ton élégante culture extérieure, tu ne peux pas m'empêcher de songer au négligé forcé de ta tenue, celle d'en dedans, ou plutôt celle d'en haut. »

On n'a pas le temps de s'instruire, puisque les heures libres sont follement gaspillées. On n'écrit que des cartes postales, on n'apprend que le « mot *combien?* qui pose et résout toutes les questions et tous les problèmes », et on ne lit que le journal. Encore quelle qualité de lecture! « Quiconque sait lire, disait Duclos, sait le plus difficile de tous les arts. » L'ennuyeux retardataire! Aujourd'hui, « on balaie du regard; et même quand il y a douze feuilles, c'est nettoyé en une bouffée de tabac ou une gorgée de café... » Quoi, pas un livre? Oh! pardon, quelques-uns en évidence, sur le bureau ou sur un meuble, et découpés « pour avoir l'air parcourus »; mais, « l'odeur spéciale » de ceux du collège « demeure tellement aux doigts, au nez et aux yeux », que, « pendant dix ans au moins », tous les volumes ont le relent des livres de classe.

A cette insurmontable répulsion s'ajoute une excuse, malheureusement recevable : l'encombrement et la médiocrité de la librairie. Les ouvrages d'un genre déterminé n'ont-ils pas l'air jumeaux? « Tous les romans sont pareils, et tous les volumes de vers aussi, et tous les voyages dans les contrées les plus bizarres et les plus lointaines. Je les connais d'avance. Je

peux dire dès le premier chapitre, sans jamais me tromper, comment finira la petite comtesse, et ce que pleurera l'âme du poète, et les lions qu'a gâchés, ou les dangers mortels qu'a courus, sans en mourir, le globe-trotter casqué de liège. »

***

C'est donc en chaque rencontre que M. Lavedan brocarde la génération présente, et qu'il lui oppose malicieusement son aînée. Le parallèle se déroule agréable, pressant, parfois taquin, avec un soupçon de complaisance pour le passé, et naturellement aussi de regret sentimental. Jadis on était vif, mobile, prompt à l'enthousiasme et à l'admiration ; volontiers même on se passionnait. La France rayonnait de gloire, regorgeait de prospérité, les visages apparaissaient « détendus, affables et satisfaits... »

Mais laissons la génération précédente se complaire délicieusement à remuer les feuilles mortes de ses souvenirs. Hier nous intéresse moins que demain. Qu'importent les illusions fanées, devant l'espérance qui pointe ?

O Dieu, quels malheurs nous attendent, s'il est vrai que la jeunesse ressemble au portrait pitoyable qu'en trace l'auteur ! On ne saurait dessiner d'une encre plus noire, accuser les ombres avec plus d'intensité. Les jeunes filles n'échappent point à la cenrsue :

elles la reçoivent drue et acerbe. Pourquoi ont-elles prétendu aussi singer les hardiesses excentriques de leurs sœurs américaines, « dont elles ne se doutent pas qu'elles sont l'opposé » ? Cette toquade les a transformées en « averties », qui « n'admettent les grands principes que pour s'asseoir dessus ». Ne les aperçoit-on pas uniquement soucieuses de « crocheter le jeune homme très riche et bon athée » ? Et, d'après leurs regards effrontés, ne les sent-on pas « capables de ne rougir qu'au gant de crin » ? Qui donc les a conduites à cette dégénérescence ? Leurs familles. « En vertu des libertés lentement prises et élargies », on parle maintenant devant elles comme jamais on n'eût osé il y a vingt-cinq ans. « On dit tout, on imprime tout, on représente tout. Alors ? Regardez les affiches, les magasins, les cartes postales ; prêtez l'oreille aux « délicieuses histoires », aux « exquises médisances », à « tout ce qui fait le pain et le sel des honnêtes gens » ; et puis, étonnez-vous, plaignez-vous du résultat !

Le vase est imbibé, l'étoffe a pris son pli...

Si telles sont les jeunes filles, on soupçonne ce que peuvent être leurs frères. Avant de nous présenter l'archétype qui les incarne, M. Lavedan se divertit à en voir défiler plusieurs. Il leur décoche au passage une flèche acérée et sûre. L'un a pour

occupation principale de « danser trois cotillons par semaine et d'être témoin dans les duels »; l'autre est « un millionnaire socio »; celui-ci « a eu la chance qu'une tante qui l'adorait ait pris froid aux vêpres et s'en soit allée en lui laissant une jolie fortune »; celui-là « fait des comptes rendus de trousseaux et des indiscrétions diplomatiques ». Mais on surprend ici l'auteur qui s'égaye et sourit à ses trouvailles. Ce n'est qu'un délassement rapide. Vite il ressaisit son stylet pour graver les traits caractéristiques du jeune homme actuel. Disséminés, nous les rassemblons, afin de camper le personnage et d'en avoir une idée précise.

Il se distingue d'abord par une pose effrénée, qui le hausse incontinent, croit-il, au niveau de ses professeurs, chefs, parents, aînés. Insensible au talent et à la gloire, « il discuterait avec Hugo et ferait des observations à Pasteur », s'ils avaient d'aventure le bonheur de s'éclairer à sa lumière. L'humanité date de lui, ou presque. Il le pense, il le dit, et au sermonneur qui le rappelle à l'humilité ne répond-il pas cyniquement : « La modestie? Oh!... elle n'a plus aujourd'hui sa raison d'être... C'est fini. L'Académie, quand elle y sera, rejettera le mot du dictionnaire: hors d'usage. »

Cette pose se signale particulièrement par une affectation de gravité. Nos jeunes gens sont mûrs dès leur naissance. Il leur faut « un grand effort pour

se souvenir qu'ils ont autrefois ri, couru, grimpé aux arbres ». Fi de leur ancien emblème : la Folie encapuchonnée, toute tapageuse de grelots sonores. « A partir de leur première communion, ils ont l'air de M. de Talleyrand au congrès de Vienne ». Avec les années, cette mine compassée empire : « leur regard froid, hautain, glisse, toise, habille, déshabille et passe. » Aussi, comme ils sont glacés, ennuyeux, difficiles, blasés ! Rien ne les secoue, ni simplement les étonne. « Vous dirai-je, s'écriait Bossuet dans le *Panégyrique de saint Bernard*, ce que c'est qu'un jeune homme de vingt-deux ans ? (juste l'âge du *Filleul*). Quelle ardeur, quelle impatience, quelle impétuosité de désirs ! Cette force, cette vigueur, ce sang chaud et bouillant, semblable à un vin fumeux, ne leur permet rien de rassis, ni de modéré. » Pareille fougue est bien attiédie ! Aujourd'hui, dit M. Lavedan, « on demande à voir un jeune homme épaté, une ou deux fois seulement par an ». Quel contraste, même dans le style !

Mais, en retour, les voyez-vous, nos jeunes hommes, pratiques, intéressés, calculateurs, affamés de monnaie sonnante. Plus rien de l'*utilium tardus provisor, prodigus æris* : gagner vite, beaucoup, toujours, de plus en plus, voilà leur devise et leur ambition.

Ah ! Monsieur, sans argent est-il de l'innocence ?

Ont-ils du cœur, ne serait-ce qu'un cœur à la Fontenelle et tout en « cervelas » ? Nenni. Ils se targuent de posséder « un caillou », qu'ils jugent fort supérieur à notre « éponge ». Merci ! Les grandes idées qui émeuvent, ennoblissent et sanctifient l'âme, ne trouvent chez eux que l'accueil froidement courtois, accordé à des visiteurs qu'il faut subir. Leur patriotisme est « pleutre, et docile à tout avaler. Son programme : le repos à tout prix, la paix par tous les moyens... Donc, tourner le dos aux difficultés, laisser dire et faire, tout aplanir et arranger avec des mots ». Quant à la religion, ils « ne sauraient vraiment dire s'ils en ont, ou pas; ils évitent cet ordre d'idées, ils ne sont pas hostiles, mais ils *ont cessé* ». Par une admirable concession, ils daignent, toutefois, « croire en Dieu ». Mais qu'on s'estime « content » !

Tel est, d'après M. Lavedan, le portrait du jeune homme moderne. On le croirait plutôt dessiné par Sem ou Forain, tant il s'éloigne de la photographie et verse dans la caricature.

Qu'il y ait par le monde de ces *filleuls* détachés, dédaigneux, et satisfaits seulement d'eux-mêmes, nul besoin d'habiter Paris pour s'en convaincre. Mais comment admettre que la majorité des jeunes gens soit taillée sur ce patron ? et qui voudrait reconnaître en Louis Dumoncey le représentant et le type de la jeunesse contemporaine ? Il faut plaindre l'auteur de n'avoir croisé sur sa route que des ambitieux, des

frivoles et des ratés. Outre l'ennui de la rencontre, cette mésaventure vaut à son livre une grave lacune. On a souvent critiqué le théâtre de Molière de n'offrir aucune jeune fille vraiment sympathique. Le volume de M. Lavedan encourt même reproche. Dans le défilé des jeunes hommes, pas un qui sorte de l'ornière : ils ne varient que de défauts. S'il s'en trouve par hasard digne d'être classé « numéro un », sa silhouette demeure affublée de ces épithètes goguenardes : « un bon petit garçon, gobeur, naïf, qui s'excite sur tout et rien, Jocrisse d'idées et de sentiments, et d'une candeur d'exaltation qui ne soupçonne pas le ridicule ».

Quel dommage que M. Lavedan n'ait point dressé, vis-à-vis de son filleul, un de ces jeunes chrétiens, convaincus, généreux, comme nous en connaissons beaucoup, et dont le nombre semble justement aujourd'hui s'accroître! Loin de parcourir en nomades les idées, ils s'y intéressent, les étudient, les adoptent ou les combattent, cherchent à exercer ascendant sur la foule, maintiennent leur conscience en face du devoir, abritent leurs passions sous la tutelle de la charité, de l'apostolat et des œuvres, et vibrent, sans pose, au souffle patriotique et religieux. Leur simple compagnie eût assurément plus persuadé qu'un persiflage continu. Il n'est encore que l'exemple pour entraîner et convertir.

*
* *

Nous donnerions, toutefois, de l'ouvrage une idée fausse, si nous laissions croire qu'il garde constamment le ton badin. Les réflexions sérieuses y trouvent leur place, et, quand il convient, honnête et spacieuse. Glissons sur de jolies remarques à propos des voyages et des joies qu'éveille, dans une imagination d'enfant, l'étude d'un atlas, sur le bel éloge de la vieillesse et de l'amitié, et sur des maximes empruntées, croirait-on, à Joubert. « Les gens qui ne sont pas curieux sont des indécis de l'esprit et souvent des tièdes de cœur... Fréquemment, la qualité des employés de Dieu est fort inférieure à celle des buts qu'il a dessein de toucher par eux. Jamais la liqueur ne dépend du vase. »

Mais comment ne pas relever les fermes et judicieux conseils touchant les amitiés trop promptes qui naissent « d'une cigarette fumée ensemble, après un dîner en ville... On s'est pris par le bras, on s'est tutoyé au bout de deux heures, on s'est appelé « mon vieux », pour se persuader qu'on se pratiquait depuis toujours ». Qu'advient-il d'ordinaire? Ces amis d'aventure et de caprice ne sont que « des camarades de péchés capitaux, des camarades d'orgueil, de paresse, d'envie, de gourmandise,... des

complices qui vous donnent le dégoût d'eux chaque fois qu'on les quitte et la honte de soi-même chaque fois qu'on les retrouve ».

Quand il traite ce sujet, ou celui des mauvaises lectures, de leur marque et de leurs ravages, M. Lavedan atteint une éloquence sobre et vraie, digne d'émouvoir. « Si tu sens à une certaine ligne, à une certaine phrase, même d'innocence apparente et de parfaits dehors, faiblir et tressaillir ta conscience, n'hésite pas, arrête-toi. Elle t'avertit. Pas un de nous qui n'ait, à l'expérience, éprouvé ce blâme sûr et tacite qui ne trompe jamais. On sort d'un mauvais livre avec l'esprit crotté et des taches au cœur qui ne partent plus que difficilement dans la suite, malgré les nettoyages. Certaines ne s'enlèvent jamais. »

Plusieurs éprouveront peut-être de la surprise à entendre prêcher ainsi l'auteur. Ils ne pourront, du moins, que lui souhaiter de poursuivre en cette voie, après son *Petit-Carême... impromptu* sur le délai de la conversion, la nécessité et l'influence sociale du bon exemple et le rôle bienfaisant de l'église. « L'église, dit-il, n'est pas seulement la maison de Dieu, mais celle des hommes. On y peut entrer comme on veut, comme chez soi, et nulle part on ne se sent plus libre, moins prisonnier des soucis et des chagrins. C'est un refuge, un asile, une retraite. C'est le cloître du passant, et le monastère d'une minute ou d'une heure. On y espère, et on y

attend toujours quelque chose d'en haut. C'est la « salle d'attente ». ... As-tu jamais songé à ce que serait la vie, cette vie gaie, amusante, plaisante, où il n'arrive jamais rien que d'heureux, n'est-ce pas? si, brusquement, toutes les églises cessaient d'être, si l'on ne savait plus où aller, je ne dis pas seulement pour prier, mais pour penser, pour reposer son esprit, pacifier son cœur, reprendre haleine, chercher un conseil dans les lueurs d'un vitrail, et trouver un avis à l'ombre d'un pilier? Et enfin où pleurerait-on sans honte, je te le demande, presque avec permission et avec autant de laisser-aller confiant et douloureux?... L'église a ceci d'admirable qu'on en sort toujours, si peu qu'on y reste, meilleur ou moins mauvais qu'on n'y est entré. Oui, on peut ne faire que s'y asseoir deux minutes, et regarder simplement autour de soi, le miracle éternel et insidieux s'opère. Le silence parle, et quel langage! Ces confessionnaux où l'on n'entre pas vous arrachent quand même, à distance, des lambeaux de *meâ-culpâ*; les prie-Dieu d'où l'on s'écarte avec orgueil agenouillent vos pensées; ces murs, ces dalles, ces voûtes imprégnées de tant de piété, d'élans, de vœux, de soupirs, d'espoirs et de bénédictions vous jettent sur les épaules, jusqu'au fond du cœur leur sort bienfaisant, et si endurci que l'on soit dans le désordre, il y a une profonde douceur à se sentir encore un peu chrétien, ne serait-ce que par la filière de la race, les

souvenirs d'enfance, l'écho lointain d'un cantique, l'exemple oublié des parents, l'image exhumée des morts. »

A côté de ces pages éloquentes, qui dévoilent une âme très sensible aux plus nobles émotions, plus d'un paradoxe éclate malheureusement dans le volume, et le filleul n'en garde pas le monopole. Lorsqu'il dit que « les larmes — quantité ou qualité — au fond ne signifient rien », il est fâcheux que le parrain se borne à répondre un trop insuffisant « Tu crois? Enfin laissons-les ».

Des formules singulières n'ont pas, non plus, la ressource d'invoquer l'excuse d'une riposte hâtive, car elles arrivent en parenthèse et à la réflexion. Féliciter, par exemple, Mlle Brenier d'être « une vraie sainte laïque », comme s'il s'agissait d'une « fraische nouveauté », n'est-ce pas oublier que sainte Monique, sainte Elisabeth de Hongrie, saint Louis et tant d'autres étaient aussi laïques, et vraisemblablement un peu plus saints?

Sur un terrain différent, l'auteur, qui laisse couler à flots son inépuisable esprit, ne le défend pas toujours de la recherche. Sans doute, il a, presque à chaque phrase, des trouvailles de mots, et c'est un jaillissement perpétuel de termes imagés et de tours ingénieux. Mais pourquoi se complaît-il à répéter jusqu'à trois fois la même expression tarabiscotée[1]?

1. « La dame qui faisait de la peinture à..... »?

Ces matinées très parisiennes ne rappellent point les *Soirées de Saint-Pétersbourg*, quoique le parrain y ait, en terminant, risqué une modeste allusion. Elles abordent bien parfois les mêmes sujets, et J. de Maistre a, sur la guerre, les opinions de M. Lavedan. Mais la méthode varie. Ici, pas de composition apparente, ni de questions traitées sur le mode doctoral; pas de discours étendus, que les interlocuteurs coupent juste assez pour rappeler la nature du dialogue : de la fantaisie, une libre allure, suivant le gré du hasard. On le proclame : « Tout ce que je vais te dire sortira de ma tête sans ordre et au petit bonheur, comme du sac aux jetons de loto ». Mais qu'il y aurait de candeur à s'y méprendre! Cette composition écartée, reniée, se découvre fortement assise sous des dehors flottants, et nullement dédaigneuse, après des phrases saccadées, de longues et majestueuses tirades.

Bref, *Mon Filleul* est un livre aimable, spirituel, souvent éloquent, écrit avec de hautes intentions, dans le genre des *Conseils* de la marquise de Lambert à son fils, mais moins grave et adapté aux goûts de cette génération si friande du théâtre. Comme l'éminent écrivain nous a fait l'honneur de nous l'écrire, en se défendant de mériter, « si légères qu'elles soient, certaines de nos aimables critiques », le terrain sur lequel il devait se mouvoir est semé de fondrières. Au risque de « passer pour un moraliste

d'une assommante sévérité », et de ne pas atteindre précisément ceux qu'il entendait morigéner et convertir, il lui fallait, « malgré ses opinions, ses croyances, ses désirs », prendre un certain ton : « on ne fait pas, s'excuse-t-il, le signe de la croix sur le boulevard, mais à l'église ».

Il nous est d'autant plus facile de rendre hommage aux vues excellentes de M. Lavedan que, sauf les réserves qu'imposent certaines idées, et les regrets que suscitent des omissions, son ouvrage laisse une impression saine. Si quelques hardiesses ne permettent pas de le confier à tous, il servira aux étudiants et jeunes gens de leur âge, ainsi qu'à leurs familles, et les éducateurs, qui le liront avec agrément, y trouveront aussi intérêt.

XX

La Culture française[1]

Tandis que ses voisins pacifiques continuaient de vivre dans l'illusion de la sécurité, ou anémiaient leurs forces par des querelles sociales et religieuses, qu'elle attisait ou soudoyait secrètement, l'Allemagne préparait de longue main la conquête du monde. Son ambition effrénée ne se bornait pas à l'annexion de provinces, à l'asservissement des pays neutres et au paiement de rançons formidables ; autant que la vassalité de l'Europe, sous sa suzeraineté diplomatique et commerciale, elle rêvait la sujétion plénière des esprits à la culture allemande.

Echos ou instigateurs de ses chefs, par orgueil de race ou avidité de lucre, ses savants et ses artistes proclamaient avec hauteur la déchéance de la civilisation latine, qui glorifia notre pays, et leur morgue, saluant l'aube nouvelle qui se lèverait dorénavant sur les bords

1. Discours prononcé à la distribution des prix de l'Institut Saint-Paul· juillet 1917.

de la Sprée, prophétisait que bientôt Berlin, après Paris, Rome et Athènes, serait le centre vital des intelligences et le flambeau de l'univers.

Déjà se laissaient entrevoir les premiers symptômes de cette orientation différente ; déjà, même chez nous, grâce à d'habiles complicités ou à des concours ingénus, s'insinuait à travers mainte fissure la langueur de la résignation. Il semble que de la Sorbonne aux plus humbles éducateurs chacun s'employât, avec un zèle de néophyte, à libérer d'entraves séculaires cette chrysalide : la pensée française. Les ministres, de passage à l'Université, approuvaient ou accéléraient l'évolution, par espoir de léguer plus sûrement leur nom à la postérité oublieuse, s'ils avaient la chance que la métamorphose s'opérât sous leur consulat éphémère. Et pendant que M. Durkheim, le coryphée des rénovateurs, non content de nous initier à la grâce un peu lourde de ses « totems » sociologiques, vitupérait contre la vieille morale, et brocardait ou maudissait la prédilection de la France pour son armée, — « incarnation de la servitude intellectuelle », — nous subissions, avant la ruée des troupes allemandes, l'emprise et l'étouffement méthodiques de la pédagogie, de l'art et de la pensée tudesques.

Triste et pitoyable enlisement, dont la guerre nous a tragiquement délivrés. Sans ce fléau, qui réveilla les uns de leur léthargie et rompit les menées des autres, la culture française, honneur et patrimoine de notre

nation, l'eût cédé à l'éducation allemande, et c'eût été dans le monde comme l'extinction soudaine d'une lumière et l'affaissement irréparable d'un chef-d'œuvre.

J'essaierai aujourd'hui, mes enfants, de vous le faire comprendre. Nulle leçon ne pourrait mieux clore celles de l'année, que la bonté de Dieu nous accorda constamment propice. Car, s'il sied d'abord à notre patriotisme d'évaluer à son prix notre fortune spirituelle, vous verrez aussi combien ce trésor reste menacé par d'autres périls, et vous prendrez la résolution généreuse de le défendre.

Qu'est-ce donc que la culture traditionnelle des Français, et pourquoi devons-nous lui demeurer fidèles ?

***

On nous accuse volontiers d'exaltation chauvine, et les peuples vertueux qui pullulent, chacun le sait, nous reprochent de nous reconnaître sans modestie nombre de qualités. Il est si difficile de se mésestimer, sinon quand on se regarde, du moins quand on se compare ! Aussi bien, puisque nous souscrivons équitablement à l'éloge des écrivains étrangers, nous défendra-t-on de constater et de dire que, depuis la Grèce et Rome, aucune littérature n'a rayonné autant que la nôtre sur le monde ?

Certes, elle n'a ni la coquetterie gracieuse et chantante de l'italienne, ni la grandiloquence et le tour

romanesque de l'espagnole, ni les audaces et la singularité de l'anglaise, ni la sentimentalité mystique de la russe, ni la solennité massive ou les divagations vaporeuses de l'allemande. Empruntant à chacune d'elles sa fleur, elle unit, tempère, ou oppose des mérites si distincts, et garde un équilibre de pensée et de goût, qui prouve la solidité de son génie. Subit-elle trop, parfois, leur influence ? ce n'est qu'un caprice fugace, dont elle guérit promptement, comme une constitution robuste résiste à la contagion, ou rend toute maladie bénigne. Redevenue elle-même, elle reprend, avec son originalité, sa prépondérance.

Or, mes enfants, la littérature française doit à notre éducation traditionnelle l'éveil, la clarté et la grâce qui constituent son douaire et lui assurent la vogue et la suprématie. Car cette éducation, alimentée aux sources des deux antiquités chrétienne et classique, nous imprègne peu à peu d'idées nobles et de sentiments délicats. Elle discipline l'intelligence, l'épure, et par la compagnie des grands auteurs et l'étude des meilleurs genres, par la pratique de langues nettes et harmonieuses et la contemplation du style le plus plastique, elle l'habitue à « bien penser, bien sentir et bien rendre », et elle lui communique, suivant le mot de Buffon, « de l'esprit, de l'âme et du goût ».

Surtout elle ne nous enserre pas dans une spécialité fragmentaire, qui dédaigne les connaissances générales, pour se concentrer sur une poussière de détails

intimes, et s'enorgueillir, facile trophée, de leur classement. L'éducation française nous dirige, au contraire, vers les domaines les plus variés, dont elle veut que nous prenions un aperçu et gardions le souvenir; elle nous prépare à saisir et nous assimiler toute idée neuve, à capter tout sentiment prêt de sourdre, et nous amenant sans retard de l'analyse à la synthèse, elle nous donne cette maîtrise de composition qui répartit et coordonne d'instinct les développements, et baigne les œuvres de nos écrivains dans la plus radieuse transparence.

Vous avez remarqué, vous-mêmes, mes enfants, combien cet éveil de l'esprit, si prompt, si jaillissant chez les nôtres, double sa valeur par la clarté. Loin de notre terre, les rêveries nébuleuses de cette « philosophaillerie », que gaussait Chateaubriand ; mais un perpétuel souci de fuir l'obscurité, et de préférer le simple au grand, par peur de l'inintelligible.

Aussi, comme notre culture nous écarte des broussailles du pédantisme ! Les Allemands entourent avec fracas leur pensée d'un appareil scientifique. Ils méprisent aisément la langue du vulgaire, usent de néologismes compliqués et de vocables sibyllins, et parce qu'ils ne comptent plus leurs glossaires, leurs répertoires et leurs bibliographies volumineuses, parce qu'ils ont, après vingt ans de sueurs diurnes et nocturnes, scandé des vers saturniens, ou découvert une variante de tribraque et d'anapeste dans les sénaires ïambiques

de Naevius, ils érigent la nomenclature en genre littéraire et la sécheresse en qualité de style ! Sans imiter les caricatures de Hansi, qui ne reconnaîtrait le savant germanique à la silhouette du pédant « tout pituiteux..., que Montaigne voyait sortir après minuit d'une estude. « Penses-tu, ajoutait-il, qu'il cherche parmi les livres comme il se rendra plus homme de bien, plus content et plus sage ? Nulles nouvelles, il y mourra, ou il apprendra à la postérité la mesure des vers de Plaute ou la vraie orthographe d'un mot latin ».

Pour ma part, malgré le « moi haïssable », j'avouerai qu'en lisant des livres d'outre-Rhin, il m'arriva souvent, à la fin de paragraphes indigestes, à la rencontre imprévue de remarques doctorales parmi des pages d'imagination ou de sentiment, d'évoquer ce personnage de Balzac qui ne voyait dans les larmes qu'un peu de phosphate de chaux, de chlorure de sodium, du mucus et de l'eau !

Oui, mes enfants, il manque surtout à l'Allemagne ce don suprême, dû à notre éducation, la « civilité », que Bossuet découvrait avec admiration chez les Grecs, le charme de la grâce, « plus belle encore que la beauté ». Car, quel que soit le genre où nos écrivains aient excellé, quelle, l'allure de leur œuvre, didactique, majestueuse ou émouvante, ils ont su, ou errer, « chose légère », « de fleur en fleur et d'objet en objet », sans s'alourdir, ou « faire une perle d'une larme », et ils justifient cette impression

que nous éprouvons tous, en revenant à leurs livres, après la lecture des autres :

Plus je vis l'étranger, plus j'aimai ma patrie.

Voilà ce qui a pareillement séduit le monde, et pourquoi la France exerce un ascendant intellectuel, dont ses épreuves ont souligné la grandeur. « La France voit juste et dit juste, écrivait le génevois Philippe Monnier; elle est l'équilibre et la grâce. Nous lui devons quelques-unes de nos joies les meilleures, et nous allons à elle comme à une vieille parente très ancienne et très chère, pour nous charmer et pour nous adoucir. » Sous les tenailles de l'évidence, nos ennemis mêmes l'avouent, depuis ce soldat prussien qui, dans *Au service de l'Allemagne*, s'écrie : « Ah ! Monsieur, on doit le dire, les Français ont plus d'humanité que les autres, » jusqu'à Nietzche, qui opposant la discipline des Universités allemandes à notre culture classique, observe avec colère et dépit que l'éducation française est « la plus noblement humaine ».

Cette éducation, ouvrière de notre renommée et de notre influence, et que glorifie l'épanouissement continu de chefs-d'œuvre, eût donc péri dans la tourmente, si la fortune nous eût été hostile aux coteaux de la Marne, sur les bords de l'Yser et à l'entour de Verdun.

De même qu'autrefois, à Marathon, les Athéniens vainqueurs préservèrent de la barbarie des Perses l'urbanité de la civilisation attique ; de même que saint

Aignan et Aétius, en arrêtant, à Orléans et dans les Champs catalauniques, l'invasion d'Attila, ou Charles-Martel, obstruant à Poitiers l'irruption des Arabes, garantirent l'Europe contre l'anéantissement de ses traditions séculaires; de même, la vaillance de nos soldats et de nos marins a empêché l'effondrement prémédité, escompté, de la culture française. Ah! leur héroïsme n'a pas seulement défendu l'intégrité du territoire, l'honneur et la fortune nationale; ils ne combattent pas uniquement pour libérer nos provinces envahies, arracher à leurs geôliers impudents notre fidèle Alsace-Lorraine et refouler Prussiens et Bavarois au-delà du Rhin, qui fut, depuis Turenne et Condé, le grand fleuve de France, et qui

... a tenu dans notre verre;

mais ils ont, de nouveau, mis en fuite le vieux Thor, le dieu hideux et farouche, ressorti de ses forêts pour abolir la clarté, la sobriété et la gentillesse, qui persistent à rallier les libres suffrages du monde.

O soldats de France, si magnanimes dans la résistance ou l'assaut, héros sublimes, dont les blessures et la mort ont été la rançon sacrée du pays, vous, les lettrés, les délicats, qui saviez l'étendue et la nécessité de votre sacrifice, soyez bénis d'avoir protégé, par l'offrande de votre sang, cette civilisation française, dont vos œuvres, éteintes avec vous, eussent confirmé la vertu; mais soyez bénis aussi, vous tous, les

simples, qui n'aviez appris, aux écoles de village, que les rudiments de notre langue, et qui en soupçonniez à peine la noblesse; la patrie vous unit à jamais dans sa gratitude, pour avoir été, consciemment ou à votre insu, d'une même ardeur et abnégation, les champions, les martyrs et les sauveurs de sa culture traditionnelle !

*
* *

Toutefois, Mesdames et Messièurs, prenons-y garde, — et c'est à vous surtout, parents, éducateurs et hommes d'influence que je m'adresse — cette culture classique, héritée des aïeux comme un dépôt inviolable, est menacée par d'autres périls, d'autant plus inquiétants, qu'issus de notre sol, ils n'apparaissent pas redoutables, et doivent, au contraire, dirait-on, trouver faveur.

Dans le tumulte désolé des ruines et des deuils, funeste aux maturités de la réflexion, une opinion subtile se propage, qui tend, si on ne l'endigue, à désorienter les idées directrices de la nation, et à réaliser, par d'autres moyens, cette destruction de la culture française, convoitise des Allemands. Je l'ai surprise, voilée et timide, puis explicite, et même éloquente, sur les lèvres de quelques pères, préoccupés, à bon droit, des éventualités.

Sous le prétexte captieux que d'avoir décliné *rosa* ou *dominus*, et conjugué *utor* ou *memini* impeccablement,

n'a servi ni à éviter balles de mitrailleuses et torpilles sous-marines, ni à sortir indemne des nuages asphyxiants, on incrimine l'enseignement traditionnel, ne plus ne moins que le baudet du fabuliste. Passe encore, si l'on censurait ses défectuosités et ses surcharges, qui proviennent des décisions, rapides ou intéressées, des parlementaires et de puissants mandarins! Mais on l'attaque dans ses œuvres vives et sa raison d'être, et déjà miroite comme un appeau la parole hasardeuse de Turgot à Louis XVI : « Dans dix ans, je vous ferai un peuple neuf. »

Alors, plus de littérature, ces « bêlements! » plus de langues anciennes, qu'on occirait, si elles n'étaient déjà mortes! Adieu les vieux thèmes et les versions désuètes! Fi des narrations ou dissertations préhistoriques, et des critiques littéraires qui sentent désormais le rance! Disparaissez, Démosthène, Sophocle, Platon, même vous, « le grand vieillard », que nous apercevions à Chios, près de l'autel d'Apollon, « déployant le tissu des saintes mélodies ». Sortez de nos programmes et de notre admiration, Horace, Cicéron et Tacite. Qu'importe vraiment à la lutte pour la vie et à la prédominance politique et commerciale, que nous soyons bercés au rythme d'Homère et de Virgile? Nous n'avons plus le temps d'écouter, en rêveurs, bruire les cigales sous les yeuses et les platanes de l'Ilyssos, ni de nous attarder aux gémissements sonores d'Enée sur la chute légendaire de Troie. Vite,

vite des chiffres, de la physique et de la chimie ; vite des langues contemporaines, cet harmonieux anglais, ce suave allemand, par exemple, et, de plus, un métier manuel, comme Rousseau le voulait déjà pour *Emile*.

Eh bien! Mesdames et Messieurs, si ces vues « utilitaires » prévalaient, au point d'amener le renversement de notre éducation classique, ce serait une faute et un malheur. Et je ne parle pas ici en homme d'Eglise, que le sujet doit émouvoir, — je le ferai ailleurs, avec des arguments appropriés et non moins graves, — mais en Français qui aime son pays.

D'avoir su le latin et traduit sans contre-sens César ou Sénèque n'a pas directement servi, dites-vous, à l'invention de la télégraphie sans fil et des aéroplanes? Soit, mais croyez-vous que la discipline, à laquelle se plièrent d'abord les inventeurs, n'a pas éclairé et mûri leur esprit, précisé leurs réflexions et guidé leurs recherches? Pasteur affirmait que le grand secours de ses expériences fut son éducation littéraire, « qui lui avait appris à lier ses idées ». Bossuet essayait, de même, de convaincre le Dauphin des conséquences pratiques de cette culture, lorsqu'il lui découvrait le retentissement profond d'un solécisme grammatical dans la conduite de la vie : « Vous confondez, Monseigneur, l'ordre des paroles ; mais si nous laissons vieillir et se fortifier cette mauvaise habitude, quand vous viendrez à manier, non plus les paroles, mais les choses mêmes, vous en troublerez tout l'ordre. Vous parlez

maintenant contre les lois de la grammaire, alors vous mépriserez les préceptes de la raison. Maintenant vous placez mal les paroles, alors vous placerez mal les choses. »

Du reste, le *Comité des Forges*, déplorant « l'affaiblissement de la culture générale », dont les sciences, à ses yeux, subissaient fâcheusement le contre-coup, écrivait, le 28 novembre 1910, au ministre de l'Instruction publique : « Tous les chefs de nos grandes industries constatent que nos jeunes ingénieurs sont, pour la plupart, incapables d'utiliser avec profit les connaissances techniques qu'ils ont reçues, par l'incapacité où ils sont de présenter leurs idées dans des rapports clairs, bien composés et rédigés de manière à faire saisir nettement les résultats de leurs recherches, ou les conclusions auxquelles les ont conduits leurs observations. » Et le Comité réclame que les futurs polytechniciens assoient leurs connaissances scientifiques sur une forte base latine.

Les *Amis de l'Ecole polytechnique* manifestent la même volonté. M. Colson, leur porte-voix devant la Commission d'enquête de la Chambre des députés, après avoir revendiqué énergiquement, pour les ingénieurs, l'étude préalable du latin, déclarait sans ambages, le 13 novembre 1913 : « L'abandon de la culture de la forme a entraîné une diminution de la qualité des idées. En cherchant à les bien présenter, on est amené à les préciser, et l'on aperçoit leurs lacunes ou

leurs contradictions. » Puis, comme s'il prévoyait l'objection que des génies passeront toujours à travers les mailles, avec ou sans le secours du latin, il riposte : « Tel ingénieur ou officier peut être un homme de génie ; mais comme ce n'est pas à lui qu'il appartiendra de prendre une décision pratique dans une affaire donnée, à quoi servira son intelligence supérieure, s'il n'est pas capable d'exposer clairement et méthodiquement ses idées ? »

Or, Mesdames et Messieurs, ce que je dis des sciences, qui semblent le plus étrangères à l'action de notre culture classique, s'applique avec intensité, on le devine, à toutes les carrières libérales. « En apprenant le latin à l'enfant, écrivait Joubert, on lui apprend à être juge, avocat, homme d'Etat. Les actions et les mots, les discours et les exemples, tout concourt, dans les livres latins, à former des hommes publics ». Aussi, Guillaume II avait-il, par des instructions impériales d'avant-guerre, prémuni ses Universités contre le péril d'exalter, grâce à « une étude trop sympathique du grec et du latin », le menaçant amour de la liberté et du droit qu'insufflent les chefs-d'œuvre antiques.

Soyez bien rassurés : notre enseignement traditionnel n'a nui à aucune intelligence. Quoiqu'il eût élégamment cadencé des vers latins à quatorze ans, le grand Condé n'en gagna pas moins, quelques années plus tard, la bataille de Rocroy. Du reste, s'il fallait invoquer des exemples plus voisins, est-ce qu'une forte

culture classique a empêché tel amiral[1], que saluent avec nous les hommages de la ville, d'exercer une brillante carrière, traversée d'actions d'éclat, de commander, en maître respecté, l'Ecole navale, et de donner ensuite à la Croix-Rouge, aux réfugiés de guerre et à tant d'autres œuvres, où il a repris juvénilement une activité de service, toutes les ressources d'une intelligence lucide et d'une volonté généreuse ?

Non, le meilleur enseignement ne se ramène point à une simple adaptation de l'esprit aux tâches immédiates. Cette éducation mutilée, qui l'armerait uniquement en vue de la concurrence économique, et l'initierait seulement à la notation atomique et à l'usage des langues vivantes, ne préparerait que des spécialistes, de concepts étroits, à la mode germanique.

Vive donc notre vieille culture française, qui favorise la rectitude du jugement, l'élévation des idées, et la mesure, avec la grâce ! Pour le maintien de notre originalité, ah ! ne détruisons pas naïvement ce que le kaiser et ses séides se proposaient et targuaient de saper sans retour. Puisque, selon Pascal, « toute notre dignité consiste dans la pensée », défendons la nôtre contre les utopistes et les vulgaires, aussi intrépidement que contre nos ennemis, et n'allons point, papillons attirés vers une lueur, donner dans des sophismes

1. M. le vice-amiral Aubry de la Noë, président de la distribution des prix.

insidieux. Mais laissons circuler en nous la sève puissante, élaborée par les siècles, qui a formé cette fleur exquise d'humanité que Montaigne appelait le gentilhomme, et le XVIIe siècle, les honnêtes gens, et que sera toujours, aux yeux sympathiques du monde, un Français cultivé.

Nous n'abrogerions pas, d'ailleurs, notre éducation traditionnelle, sans renier le testament impérieux des morts et hasarder notre richesse nationale. Car, si nous devons, pour la pérennité des qualités foncières de notre race, demeurer en communion avec la pensée de nos aïeux, si, pour la permanence de notre rayonnement intellectuel, il nous faut garder vif son attrait, ce sera l'œuvre de notre culture séculaire. Je ne dis pas, certes, figée en des méthodes intangibles. Mais quand on assouplira l'enseignement classique, afin de l'ajuster à nos mœurs, que ce soit d'une main prudente et respectueuse, et non avec une précipitation téméraire et des procédés de vandale.

***

Vous demeurerez fidèles, Mesdames et Messieurs, j'en suis sûr, à la vieille éducation de la France, parce que vous voulez qu'après cette longue et rude guerre, où nous avons montré la persistance de nos vertus militaires et chevaleresques, notre pays conserve encore la suprématie de l'intelligence et du

goût, et, comme au temps de sa splendeur, « donn le ton à l'Europe » et à l'univers.

Et vous, mes enfants, vous prouverez la valeur et l'efficacité de l'éducation classique, en préparant, par vos efforts actuels, le succès de vos œuvres futures. Vos aînés en sont les sanglants et héroïques défenseurs ; à vous d'en être les témoins.

Dans les luttes pacifiques de l'industrie, des sciences, des lettres et des arts, qui suivront la victoire, votre rôle sera important et enviable. Si vous n'avez pas eu la fierté et la joie de combattre pour la France, en ces temps graves où son intégrité et son honneur furent menacés ; si votre jeunesse impatiente « s'indigne que le sol

Tremble à d'autres pas que les vôtres » ;

si vos mains se crispent de tenir la plume, au lieu du fusil ou de l'épée, et si vous regretterez éternellement que l'ennemi n'ait pas reculé devant vous, ah ! songez, pour consoler votre ardeur, que d'autres rencontres, non moins décisives, non moins mémorables, vous attendent, et pour y être sûrement vainqueurs, sachez, suivant le mot du poète,

..... sachez, veillant aux gloires paternelles,
Garder de tout affront, jalouses sentinelles,
Les armures de nos aïeux.

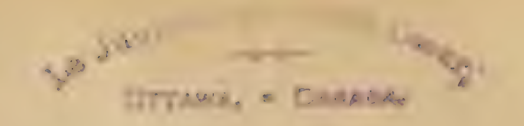


TABLE DES MATIÈRES

Paris. — Imp. LEVE, rue Cassette, 17. — S.






U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 10 01 08 01 9